



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07574050 0



N. G. B.

M. J. J. J. J.

Marionetten - Theater

P ödet **P**

Sammlung lustiger und kurzweiliger Actionen

für

kleine und große Puppen.

Leipzig,

bei Georg Bosh.

1806.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

549319 A

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

R 1931 L

Die Italiener, Spanier und Franzosen haben viele kleine Lustspiele, die sich durch freie Charakterzeichnung, durch kecke Karikaturen, durch komische Intrigue, durch frische Lebendigkeit auszeichnen. Das Vaudeville - Theater und das Theater Montansier in Paris liefern fast lauter solche Stücke. Man strömt zu ihren Vorstellungen, sie belustigen, sie erfreuen, die Liebe zur Schauspielkunst wird lebendig erhalten, und das Volk, gewohnt eines seiner Hauptvergönungen im Theater zu finden, erwirbt durch diese leichten Spiele des Scherzes den empfänglichen Sinn für die Meisterstücke des tragischen Rothurns. In Deutschland ist es anders. Unsere Schauspieldichter wollen immer das Höchste und sie fühlen nicht, daß sie langweilig werden. Unser Volk soll Interesse für das Theater bekommen, und wir lassen ihnen historische Dramas sehen, die eine gründliche Kenntniß der Universalgeschichte, Tragödien, die ein genaues Studium der Antike, Schauspiele, die eine vertraute Bekanntschaft mit dem Leben der feinen Welt und der Höfe

voraussetzen. Mit einer Aengstlichkeit, als ob ein ungeheures Wagstück zu vollbringen wäre, gehen unsre Dichter an eine dramatische Arbeit, und gedrückt von der unerlässlichen Form, besonders in Rücksicht der Zeitausfüllung, geschreckt durch so manche unglückliche Versuche, voll Furcht vor der Menge der Kritiker und der babylonischen Verwirrung der Kritiken, die in demselben Verhältnisse in Deutschland sich vermehren, als die Kunst abnimmt — ist es ein Wunder, daß ihre Produkte ohne Leben, ohne Interesse, ohne Wirkung ausfallen? Noch einige Jahre so fort, und unser Theater, das jetzt schon in Jamben zum Grabe hinkt, stirbt mit antiken Verzackungen an der neuen Kunsttheorie. Wär es nicht rathsam, durch kleine leichte Stücke, von freier und fecker Erfindung, nicht in der Bücher Sprache geschrieben, die dem freien Fluß der Rede widerstehe, aber auch nicht in dem platten Jargon des Pöbels, nicht mit vornehm witzigen Pointen, aber auch nicht mit niedrigen und pöbelhaften Späßen, voll Satire, aber ohne Persönlichkeiten, die Lust und Liebe des Volks zum Theater zu wecken? — Aber wer wird sie aufführen? Unsre Schauspieler sind im Allgemeinen eben so stolz als ungeschickt, sie verbergen hinter einer affectirten Vornehmheit,

die es unter ihrer Würde hält, durch recht komische Darstellungen das Publikum zu belustigen, den Mangel an Talenten, welcher es ihnen unmöglich macht, und gleich wie aus den alten Mahlerschulen in den Zeiten, wo es nur Meister, Gesellen und Lehrlingen und weder Akademien noch Professoren gab, große Mahler in jeder Gattung hervorgingen, so gab es in den alten Zeiten, wo die Schauspieler nicht nach der allgemeinen flachen Gesellschaftsehre strebten, echte Künstler, die ihren Namen mit wahrer Ehre auf die Nachwelt gebracht haben.

Ich habe hier einen Versuch zu solchen Stücken gemacht. Ich habe sie Marionettenspiele genannt, weil ich glaube, die gezogenen Puppen von Holz werden sie eher und besser aufführen, als die hölzernen lebendigen auf unsern Haupt- und Staatstheatern.

Der Stoff zu dem König Biolon, welcher mit genauer Beobachtung der drei aristotelischen Einheiten, ganz nach der Form des französischen Drama zugeschnitten ist, und der Stoff zu der neuen Gurli ist zum Theil aus dem Théâtre italien entlehnt.

Ob sie vor den Tribunalen der Kritiker Beifall finden werden, weiß ich nicht und kümmert mich wenig. So viel ist gewiß,

es wird leichter seyn sie herabzuwürdigen, sie für platt und gemein auszugeben, als etwas Besseres zu machen. Auch darf man nur irgend eine Stelle ausheben, sie mitten in eine ernsthafte lehr- und salbungreiche Rezension hineinsetzen und ich bin überzeugt, jeder Leser der Beurtheilung pflichtet dem Rezensenten bei. Die Gelegenheit so wohlfeilen Kaufs Recht zu haben, dürfen sich die Herren nicht entgehen lassen. — Gut gespielt, das heißt mit Freiheit, Lebendigkeit und grotesker Charakterzeichnung, werden sie Beifall erhalten, manche Stirn erheitern und manchem gedrückten Herzen die wohlthätige Erschütterung des Lachens zu einer Zeit verschaffen, wo trübe und ängstliche Umgebungen eine Aufheiterung nothwendiger als je machen. Für diesen Zweck wurden sie geschrieben.

Der Verfasser.

I n h a l t.

- König Diolon und Prinzessin Claris-
nette, ein Trauerspiel in einem Aufzuge Seite 1**
- Des Doktor Pandolfo Begräbniß und
Auferstehung, eine Posse in drei Auf-
zügen Seite 29**
- Die neue Curli oder die Prophezei-
hung, ein Lustspiel in einem Aufzuge Seite 125**
- Harlekin der Cheflicker, eine Posse in
drei Aufzügen Seite 195**
-

König Violon

und

Prinzessin Clarinette.

Ein Trauerspiel...

für

M a r i o n e t t e n .

Personen:

König Violon,

Prinzessin Clarinette, seine Braut,

Fräulein Kunigunde, Hofdame,

Bramarbas, Feldmarschall des Königs,

Prinz Casimir,

Siegfried, sein Kammerherr.

Erster Auftritt.

Saal im königlichen Schlosse.

P

Prinz Casimir, Siegfried.

Siegfried.

Was hör ich, theurer Prinz? Bedenkt doch,
welch Verbrechen!

Casimir.

Schweig still, mein Kammerherr, umsonst ist all
dein Sprechen!

Siegfried.

Wie? ist's denn wirklich Ernst? dahin soll's also
kommen?

Ist das der Dank, daß man euch gastfrei aufge-
nommen?

Der König Biolon, Prinzessin Clarnette
Eraktirten euch und mich tagtäglich um die Wette,

Und nun, durchlauchtger Prinz — bedenkt doch
nur einmal,

Welch rasendes Vergehn, welch schreckliches Stans-
dal —

Ihr wollt — beim Himmel nein! ich will, ich
kanns nicht glauben!

Ihr wollt dem Könige die schöne Prinzessin rauben?
Ach geht doch in euch, Prinz! ist das erlaubt
und recht?

Casimir.

Ich weiß es, lieber Freund, es ist entsetzlich
schlecht —

Doch — gib dir keine Müh, du predigst tauben
Ohren.

Nur ihr gehör' ich an, mich selbst hab' ich ver-
loren,

Mein Herze lechzt nach ihr, mein tiefstes Leben
brennt,

Und fragen soll ich noch, wie das die Welt benennt?
Stegfried.

Und König Violon?

Casimir.

Sucht eine andre Braut!

Mit dieser wird er nie, im Leben nie getraut!
 Mein, trauriger Tyrann! bleib einsam auf dem
 Throne!

Der Liebe Myrthenreis paßt schlecht zu deiner Krone!
 Clarinette wird nie dein, nie! nie! das schwör'
 ich dir,

Ihr Herz hat mich erwählt, und ich — bin Casimir!
 Siegfried.

Gotts tausend, theurer Prinz! Ihr seyd mit ihr
 schon einig?

Casimir.

Du zweifelst noch daran?

Siegfried.

Wahrhaftig das geht schleunig!
 Ihr stürzt euch in Gefahr, ihr zieht mich mit
 hinein —

Es ist doch ein schwerer Dienst, ein Kammerherr
 zu seyn!

Casimir.

Ich bin ein tapftrer Held, bewährt durch manche
 That!

Siegfried.

Doch in der Liebe, Prinz, nicht eben delikat!

Casimir.

Das ist die Regel so, man muß bey nobeln Gaben
Auch eine Portion von nobler Schwachheit haben!
Die Lorbeern schützen nicht, wenn Liebesblicke
locken,

Der Hercules wird zahm und spinnt an Liebchens
Rocken!

Siegfried.

Ihr strebt nur viel zu hoch — ein Fremdling
ohne Land!

Nein, edler Casimir, sie gibt euch nie die Hand!

Casimir.

Zu hoch? mein Kammerherr, wo denkst du wie-
der hin?

Ist denn Mama von mir nicht eine Königin?

Siegfried.

Ach könnten wir nur auch im Kirchenbuche lesen,
Was alles sich begab und wer Papa gewesen!

Casimir.

Das weiß ich freilich nicht, auch kümmert mich
das wenig;

— Drei Jahre reis' ich schon, und frage jeden
König:

„Haben sie Mama gekannt? sie läßt sie schön-
stens grüßen,

„Und sind sie mein Papa, so leg ich mich zu Füßen.“

— Kein Teufel meldet sich!

Siegfried.

Die Herrn von Gottes Gnaden
Sind getn infognito Vermehrer ihrer Sünden.

Doch überlegt, mein Prinz, wenn Biolon entdeckt,
Was Ihr im Schilde führt, so scheitert das Project,
Des Königs Grimm erwacht, er kriegt uns bey
den Ohren,

Ein Prinz, ein Kammerherr, sind glatt und gar
verloren!

Casimir.

Ich kenne keine Furcht, die Liebe winkt und spricht;

„Ermanne dich, o Held, sey stark und zage nicht!“

Ich bin des Siegs gewohnt, es zitterten Provinzen
Vor meinem Heldenarm, und Könige und Prinzen!

Siegfried.

Et ja! das glaub ich wohl — mit einem Heer

Soldaten,

Da thut man recht kommod' unglaublich große
Thaten! —

Hier aber, tapfter Held! — die eigne Haut thut
weh —

Zu Schaden kommt man leicht und schwer zu
Nennmme!

Casimir.

Die Liebe steht uns bei!

Siegfried.

Laßt ab eh ihr begonnen!

Es ist Verrath! bedenkt!

Casimir.

Die Liebe hat ihn gesponnen,

Ich traue fest auf sie!

Zweiter Auftritt.

Die Vorigen, König Biolon, Bramar-
bas, Wache.

Biolon.

Gefretter! Wache! Herin!

Ergreift sie! fesselt sie! und sperrt sie sorgsam ein!

Geschwind! was zaudert ihr? was steht ihr so
von fern?

Greift zu! den Prinzen erst, dann seinen Kam-
merherrn!

Casimir.

Welch schrecklicher Befehl! o König, darf ich
fragen . . . ?

Wolon.

March auf die Festung! fort! ich hab euch nichts
zu sagen!

Casimir

(im Abgehn zu Siegfried).

Zum Teufel, Kammerherr! er weiß um unsern Plan!

Siegfried

(im Abgehn).

Ich bin ein armes Lamm und habe nichts gethan!

Dritter Auftritt.

Biolon, Bramarbas.

Bramarbas.

Erhabner Biolon, darf Euer Bramarbas wagen,
 Euch, Licht und Glanz der Welt, submissiv zu
 befragen,

Welch eine Frevelthat der Casimir vollführet,
 Daß ihr so zornig seyd? — ich bin ganz altertet!

Biolon.

Das freut mich recht von dir, Bramarbas, meine
 Stütze!

Ja Wir sind fürchterlich in unsrer wilden Hitze!
 Du fragst, was er gethan? Wir wissen's selber kaum,
 Ein Traum ist schuld daran, ein recht fataler Traum!
 Feldmarschall, denke dir, wie vom Burgunders
 Raufche

In süßen Schlaf gewiegt im Kabinet ich lausche,
 Da träumt mir, meine Braut, die schöne Clarinette,
 Lag todt und leichenblaß in ihrem seidnen Bette,
 Und Casimir, der Prinz, stand wie ein Löwe da,
 Und riß den Kopf mir ab, da er die Leiche sah —
 Bramarbas, denke dir, wie sehr Wir da erschrocken!

Ich griff an meinen Kopf und fühlte meine Locken,
 Da ward mirs leicht ums Herz, ich schöpfte wie-
 der Athem,

Doch sterben soll der Prinz, das sichert mich vor
 Schaden!

Man weiß nicht — oft trifft ein, was man im
 Traume sah,

So lehrte mich höchstselbst, hochfellig die Mama!
 Bramarbas.

Ein Traum, o Majestät! besonders nach Gur-
 gunder,

Bedeutet selten was und ist kein großes Wunder!

Ich träume hundertmal, doch kümmert mich das
 wenig!

Bolon.

Du träumst als Unterthan, wir träumen wie ein
 König!

Vierter Auftritt.

Die Vorigen, Clarinette, Kunigunde.

Clarinette

(wild hereinstürzend).

Welch ein Lärmen! Welch Getümmel!

Ist es möglich! gütiger Himmel!

Herr und König — wie? Ists wahr?

Casimir ist in Gefahr?

Casimir an unserm Hofe

So geliebt und venerirt,

Still besetzt von jeder Zose,

Casimir ist arretirt?

Violon.

Ja sterben muß er gleich, und zwar aus wichti-
gen Gründen,

Und ist er einmal todt, wird mans auch billig
finden.

Clarinette.

Was sagt ihr? wie? er sterben?

Violon.

Ja, meine theure Braut — beliebt doch Platz zu
nehmen —

Es ist Gottes Wille so, man muß sich schon be-
quemen!

Clarinetten.

Nein, das wollen nicht die Götter,
Daß der schöne Jüngling stirbt!
Sorgt, daß nicht wie Sturm und Wetter
Euch sein Heldenarm verdirbt!
Er soll sterben? ihr wollt leben? —
Er wird zum Gericht geführt?
Stärke wird dem Tod gegeben,
Und die Schwachheit triumphirt? —
Was euch Wahnsinn solchen Rath
„u der ungeheuern That?
Wenn sie ihn zu Grabe tragen,
Hört auch mein Herz auf zu schlagen!

Bolon.

Wie kommt mir denn das vor? Ihr nehmt viel
Antheil dran!

Dramarbas, höre doch!

Clarinetten.

So wißt's, ich bet ihn an!

Bolon.

Sie betet ihn an! und ich?

Clarinette.

O meine Sonn' ist aufgegangen,
 Seit ich den schönen Jüngling sah,
 Dich lieb ich nicht, mein brünstiges Verlangen
 Ist nur nach ihm und seinem Herzen nah!
 Mein Vater gab mich dir,
 Nicht ich, nicht freie Wahl,
 Ich sah den Casimir —
 Und du warst meine Qual!
 O laß ihn los und gib mich frei,
 Daß treue Liebe glücklich sey!

Violon.

Nur seh einmal ein Mensch! Prinzessin, meine
 Braut,
 Jetzt schon so unverschämt? und seyd noch nicht
 getraut?

Clarinette.

Erröthen müßt ich ja, wollt' ich es nicht bekennen,
 Ihn meinen Liebsten nicht vor allen Menschen
 nennen!
 Ich lieb ihn ewig treu! und ich bekenn' es laut!
 Und ihr, o Herr, seyd froh, daß wir noch nicht
 getraut!

Violon.

Ey das hilft alles nichts, Bramarbas, du wirst
sorgen,

Noch heute stirbt der Prinz, die Hochzeit feir'
ich morgen,

Und Punktum! dabel bleibts! es stirbt der Casimir,
Das Urthell ist gefällt, car tel est notre Plaisir!

(ab mit Bramarbas.)

Fünfter Auftritt.

Clarinette, Kunigunde.

Kunigunde.

O Himmel! Prinzessin, was habt ihr gewagt!

Clarinette.

Sey ruhig, liebe Kunigunde,

Ich hab' mein volles Herz recht frei herausgesagt,

Und ich bereu' es nicht, zu treuem Liebesbunde

Bin ich für ihn allein, ist er für mich gemacht,

Stirbt er, ich folg' ihm nach in seine stille Nacht!

Kunigunde.

Prinzessin, schöner ist's mit dem Geliebten leben,
Doch' muß den Liebeskuß Geheimniß still um-
schweben.

Clarinette.

Geliebte zürne nicht, ich wollt' es ja verschweigen;
Da' muß sich mir der Mensch in seinem Grimme
zeigen,

Ich haß' ihn, o es war mir Lust ihn recht zu
kränken!

Zu quälen, was man haßt, kann man was süßers
denken?

Es komme, was da will, ich bleib' ihm ewig treu,
Im Sieg' mit ihm gekrönt, im Tode mit ihm frei!

Kunigunde.

Daß Gott erbarme sich! das hätt' ich nie gedacht,
Wie ich die Briefchen sonst schlaun hin- und her-
gebracht!

Es fing so schön sich an mit Seuffzern und Präsenten,
Und nun muß alles sich so ganz erbärmlich enden!
Der Casimir ist schön, ich hab's euch nie verdacht,
Daß ihr ihm ins Geheim was süßes zgedacht;
Ich gab euch guten Rath, ich hab in solchen Sachen

Un-

Unglaublich viel gethan, und weiß es wohl zu
 machen.

Berschwiegen muß man seyn, mit seiner Liebe

! zaudern.

Clarinetten.

Er liebt mich und ist schön, und — ich soll gar

nicht plaudern?

! Prinzgunde.

Der König kommt so weh! es ist um uns geschehn!

Clarinetten.

Fort, fort, geschwinde fort! Ich mag ihn nicht

mehr sehn.

Sechster Auftritt.

Die Wirtgen, Violon.

Violon.

Weiß Gott, wir sind verliebt! wir haben keine

Ruh!

Prinzessin, hört ihr nicht? wo lauft ihr wieder zu?

Clarinette.

Wo du nicht bist, Tyrann! dich werd' ich ewig
stehen,

Für ihn nur soll mein Herz in treuer Liebe glühen!
Im Kerker schmachtet er und niemand hört sein
Sehnen,

Doch ist mein Herz bei ihm und weint in seine
Thränen!

Gib mir ihn los, Tyrann — wo nicht, so schwör
ich dir,

Mein Entschluß ist gefaßt: Tod oder Cassmir!

(ab mit Kunigunden.)

Siebenter Auftritt.

Violon allein.

Ei, ei, wie frevelhaft! der Kopf ist ihr verdreht,

Sie hat nicht mehr Respekt vor meiner Majestät!

Mit einer Krone will ich ihre Stirne zieren,

Sie will die meinige mit Hörnern regallren?

O allzu schweres Loos der Könige auf Erden,

Betrogen und gehaßt, und nie geliebt zu werden!

Und doch begreif ichs nicht — es gibt kuriose
 Triebe,
 Je toller sie sich stellt, je mehr wächst meine Liebe!

Achter Auftritt.

Bolon, Bramarbas.

Bramarbas.

Erhabne Majestät! der Prinz wünscht Euch zu
 sprechen.

Bolon.

Was will er? kundig ist sein schreckliches Verbrechen.
 Und wie? er wagt es noch, der freche Böfewicht!
 Er kommt und zittert nicht vor meinem Angesicht?
 Er trete her, doch nie werd' ich ihm Gnad' erzeigen.
 Macht das Schaffott bereit, er soll es gleich her
 steigen!

Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Casimir und Siegfried
treten von der Wache begreitet herein.

Biolon.

Was suchst du wieder hier? was hast du mir zu
sagen?

Kannst du die schwarze That noch zu vertheid'
gen wagen?

Willst du auf deinen Knien um Gnade flehn und
heulen?

Casimir.

Ihr irrt, ich bin gewohnt, selbst Gnade zu ertheilen!
Der Tod erschreckt mich nicht, ich reich ihm froh
die Hand,

Mein kühnes Heldenherz ist längst mit ihm be
kannt!

Biolon.

Schweig mit der Prahterei! das ist die alte Leier,
Du bist ein Bagabond und gehst auf Abentheuer.

Casimir.

Respekt vor meinem Rang!

Wolon.

Bist du denn König?

Castmir.

Nein,

Ich bin noch etwas mehr, denn ich verdien's zu
seyn!

Wolon.

Das glaub' ein andrer dir, wir sind höchstselbst
nicht dumm,

Von vorne seh ich nichts, so dreh dich einmal
rum —

Wahrhaftig ich kann auch nichts Königliches finden,
Hast weder Majestät von vorne noch von hinten.

Castmir.

Mein Herz sagt mir, daß ich aus Königsblut
entsprossen,

Den Vater kenn ich nicht, das hat mich oft ver-
drossen.

Wolon.

Der Mensch weiß nicht einmal, wer sein Papa
gewesen,

Und treibt an meinem Hof solch arrogantes
Wesen!

Castmir.

Es wälzt der stolze Nil die königlichen Bogen,
Durch ganz Aegyptenland,
Der Quell, der ihn erzogen,
Ist dennoch unbekannt.

Biolon.

Das ist so in der Art bei wässrigem Geschlechte,
Wo viele Quellen sind, da weiß man nie die rechte.

Castmir.

Die Abkunft weiß ich wohl von mütterlicher Seite,
Mania ist Königin und geht im Purpurkleide,
Ich kam hieher, um euch, o König, zu befragen:
Seyd ihr wohl mein Papa? die Mutter läßt euch
fragen,

Habt ihr sie einst gekannt, die schöne Melusine?

Biolon.

Was hör ich? Himmel! wie?

Castmir.

Er ändert seine Meene.

Biolon.

Bringt mir zu riechen her, es wird mir wunderlich!

Ach, Melusine! ja! der Name tödtet mich!

Casimir.

Ihr seyd so überrascht — darf ich es hoffen? ha!
Erhabner Biolon, ihr seyd es! mein Papa!

! Biolon.

Beweise, was du sagst, sonst kostet's dich das
Leben.

Casimir

Ein wildes Schwein, so heißt's, hat mich der
Welt gegeben.

Biolon.

Mein Sohn! mein liebster Sohn!

Casimir.

Papa! Papa! Papa!

(feurige Umarmung) :

Bramarbas.

Ich stehe ganz erstaunt und ganz verwundert da,
O Licht und Glanz der Welt! mein König, sagt
mir doch,

Ihr wart, so viel ich weiß, niemals im Ehejoch,
Und nie ward euer Herz von Liebe überwunden,
Wie habt ihr denn anjetzt ein solches Kind ge-
funden?

Bolon.

Verschieden ist die Zeit, verschieden sind die Länen,
 Feldmarschall, die Natur spielt manchmal zum
 Erstaunen!

Nach ich war einmal jung, unter schlenkel
 heitrem Himmel,

Leicht scherzte rund um mich des Lebens bunt Ges
 talt, im Himmel,

Auf Reisen ging ich aus mit Frohsinn und mit
 Geld,

Man nannte mich galant und ich gefiel der Welt!

Einst in Zirkassien, das gleich dem Paradiese,

In tausend Weiden blüht, bin ich auf einer Wiese;
 Und als ich einsam da an einer Quelle saß,

Mein Klepper neben mir vom fetten Grase fraß,

Bernehm' ich aus dem Wald' ein kläglich Hülfes
 schrein,

Ich schwinde mich aufs Roß und spreng' ins
 Holz hinein —

Da stürzt in meinen Arm, Entsetzt in der Miene,
 Der Götter Ebenbild, die schöne Melusine;

Es folgt ihr auf den Fuß ein ungeheurer Eber,

Ich ziehe gleich mein Schwert und stech ihn
 durch die Leber.

Sie lallt und stammelt. Dank, ich fühle süßen
 Schmerz,

Zu Füßen leg ich ihr das Schwein und auch
 mein Herz,

Und beides nimmt sie an und beides ist willkommen;

Stef. Küsse werden nun gegeben und genommen;

Bramarbas, glaube mir, der Liebe zarter Glanz

Erlischt nur gar zu oft vor Hymens Sacrament!

Ein ungeduldig Herz fragt nach dem Pastor nie,

Und jeder stillt Platz ist gut zur Cer'monie!

Castmir.

O König und Papa! so dank ich euch das Leben?

Wolon.

Ja, vielgeliebter Sohn, Wir haben dir gegeben,

Und es ist gern geschehn; stell nur das Danken ein!

Du bist mein erstes Kind, du sollst mein Kron-

prinze sein!

Doch die Prinzessin, Gahr! die trittst du mir doch ab?

Castmir.

Was? die Prinzessin? Euch? nein, lieber gleich

ins Grab!

Wolon.

Wie, Kind? du liebst sie noch?

Casimir.

So lang ich lebe! ja!

Wolon.

Ich habe keinen Sohn!

Casimir.

Ich habe keinen Papa!

Bramaras.

Ich ein Familienzwist macht doch betrübte Sorgen!
Prinz, weigert euch nicht mehr, dem Vater zu
gehörchen!

Casimir.

Der mir mein einzig Glück will aus den Armen
reißen,

Gehörchen soll ich dem, den soll ich Vater heißen?

Stegfried

O große Majestät, gebt ihm die Braut, seyd froh,
In euern Jahren ist die Liebe Risiko!

Wolon.

Nein, ungerathnes Kind, du sollst nicht trium-
phiren,

Zur Strafe will ich sie sogleich zum Altar führen!

Casimir.

Glaubt ihr, ich fürchte das? die Drohung macht
mich lachen!

Eh' stürzt der Himmel ein — und alle Welten
krachen!

Im Winterfroste erstarrt der Busen der Natur,

Eh' Clarinette je vergift, was sie beschwor!

O quäle sie, Barbar, das Schicksal wird mich
rächen,

Nur treue Liebe darf der Liebe Blumen brechen!

O Angst und Tod und Nacht! Ihr Götter gebt
mir Licht!

Ich will — ich will — ach was? Ich weiß es
selber nicht!

(stürmend ab mit Siegfried.)

Zehnter Auftritt.

Bolon, Bramarbas.

Bramarbas.

O Glanz und Pracht der Welt! erhabne Majestät!
 Ich wette, daß er jetzt gleich zur Prinzessin geht,
 Und trifft er sie allein, so macht er Mariage!

Bolon.

Bramarbas, edler Freund! verrenn ihm die Pafs-
 sage!

Geh, lauf und säume nicht!

Bramarbas.

Herr, ihr könnt sicher sehn,
 So lang Bramarbas lebt, so darf er nicht hinein;
 Und wär er schon darin, so muß er wieder raus,
 Er ist zwar Euer Sohn, doch mach' ich mir nichts
 draus! (ab)

Fünfter Auftritt.

Violon allein.

Ja wohl er ist mein Sohn, daran ist gar kein
Zweifel,

Gerade wie einst mich, so plagt jetzt ihn der Teufel!
Ist man einmal Papa, nimmt man mit Schrek-
ken wahr,

Welch ein gewaltiger Narr man in der Jugend war!
Und doch, bedenk ichs recht — in meinen jungen
Tagen —

Weiß Gott, so toll wie er, hab ich mich nicht
betragen!

Was ist nunmehr zu thun? ach eine Majestät
Ist doch in dieser Welt auch oft in Schwulst!
Heirathen oder nicht? da eben sitzt der Knoten!
Die Ehstandsmelodie hat gar verwünschte Noten —
Doch ach! der Sommer flieht — der Winter
kommt — man friert —

Wird man im Alter doch noch gratis karessirt!
Da liegts! wer träge sonst so lang und unverdrossen
Die Launen, die Vapeurs und — manchen Wits-
genossen?

Doch wie? mein eigener Sohn wird sehn mein
Rival?

Und trägt sein flammend Herz ganz ohne Futteral?
Nein! unerhört bei Gott! die ungerathne Brut!
Ha büßen sollst du mir für solchen Uebermuth!

Zwölfter Auftritt.

Wilon. Siegfried und Kungunde stürzen bleich und athemlos herein, und fallen händesringend dem Könige zu Füßen.

Kungunde.

Ihr Götter!

Siegfried.

Majestät!

Kungunde.

Mein König!

Siegfried.

Welches Schrecken!

Kungunde.

Laßt euch erzählen, Herr!

Siegfried.

Ach laßt es euch entdecken!

Kunigunde

(weinend).

Clarinette — huhuhu!

Siegfried

(weinend).

Prinz Casimir — huhu!

Blolon.

Sprecht einer auf einmal, sonst halt' die Mäuler zu!

Der Hentker mag verstehn, was zwei Berrückte sagen —

Du, Siegfried, sprich zuerst, was hast du vorzutragen?

Siegfried.

Wie bring ichs euch doch bei, erschreckt nicht, Majestät!

Als eben jetzt der Prinz aus euerm Zimmer geht, So ruft er toll und wild: Mein bleibst du, Clarinette!

Und eilt wie rasend fort nach ihrem Kabinette —

Doch der Feldmarschall kommt, das garstige grobe
 Hier,
 Berrennt ihm gleich den Weg und schreit: Marsch,
 fort von hier!

Bolon.

Die Order gab ich selbst! Verderben dem Verräther!

Siegfried.

O großer Majestät! der Prinz zog gleich vom
 Leber —

Und des Feldmarschalls Kopf.

Bolon.

O weh!

Siegfried.

Wie weggeschoren
 Flog er auf eines Hieb!

Bolon.

Er hat den Kopf . . . ?

Siegfried.

Verloren,
 Ganz glatt weg, Majestät!

Bolon

(empfindsam).

Das ist mir höchst fatal!

Sieg-

Siegfried.

Last's gut seyn und beweint ihn auf ein andermal,
Denn noch viel geb'ne Noth und viel gewaltigre
Schrecken!

Hab ich, o Licht der Welt, euch jezo zu entdecken!

Wiston.

Du Unglücksvogel, sprich, was noch?

Siegfried.

Prinz Casimir

Dringt nun ins Kabinett, — allein — was sah er

hier!

Ich kann nicht mehr! Der Schreck hemmt jedes

Wort im Munde.

Du stehst auch wie An Kitz! erzähl es, Kunigunde!

Kunigunde.

Clarinetto: Hör den Lärm, vor Schrecken wird

sie blau.

Sie schreit: Der König kommt und macht mich

nun zur Frau!

Und außer sich vor Wuth greift sie nach einer

Gabel.

Und stößt sie sich ins Herz — ja das war sie

Capabel!

Wolton

(macht entsetzliche Geberden)

Siegfried.

Da lag das schöne Kind und schwamm in ihrem
Blute!

„Mein Engel, was ist das? Wie find' ich meine
Gute?“

So sprach der Casimir.

Kunigunde.

„Mein Schatz wird mir verzeihn,
„Ich glaubte schon, es dräng der König hier
herein!“

So sprach die Clarinette.

Siegfried.

„Ei was! sie hätten sollen
„Vermuthen, daß ichs war, der sie besorgen wollen!“

So sprach der Casimir.

Kunigunde.

„O Unbestand des Glücks!
„Als Jungfer fahr ich nun hinüber über'n Styr!“

So sprach die Clarinette.

Siegfried.

Und unter Angst und Beben

Brach ihr durchlauchtiges Herz, schwand ihr durch-
lauchtiges Leben!

Stolon.

Mein Traum! mein Traum! mein Traum! ha
welch ein gräßlich Wunder!
Und sprach der Esel nicht, das köm nur vom
Burgunder?

Ha da burgundert sich! Dramarhas ohne Kopf!
Und Clarinette todt! was mach ich armer Tropf?
O unglücksvoller Tag! o wär ich nie geboren!
Mit seinem Kopf ging auch der meinige verloren!
Mein Glück hat ausgeblüht! Wohlauf! wohlauf,
Courage!

Wer hier kein Weib sich nahm, macht dort noch
Wariage!

(schreit: Ich)

Komm Hochzeitbitter, Tod! du Lebensbitter!
Mir ist die Welt wie nichts, mein Thron wie
Goldpapier!

(stirbt)

Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Casimir stürzt wüthend und
außer sich mit gezogenem Schwerte herein.

Casimir.

O schreckliches Geschick! Barbärischer Papa!

Siegfried.

Schweigt still, durchlauchtiger Prinz!

Kunigunde.

Ihr wißt nicht, was geschah?

Siegfried.

Da liegt der felle Mann!

Casimir.

Ha Eifersucht der Hölle!

Er ist ihr nachgeht, ich folg ihm auf der Stelle!

Auch dort wärd sie nicht dein, Barbar erzittere! sie,

Ein fliegender Curier ist ich hinab zum Otho.

(stürzt sich in sein Schwert)

O weh! der Liebe Rausch gab mir das süße Leben,

Dem süßen Liebdrusch will ichs nun wiedergeben!

Dort wohnt der Liebe Glück, hier wohnt der Liebe

Schmerz,

So stirb nun glorios, verliebtes Heldenherz! (stirbt)

Siegfried

Was meiden sie, mein Kind? die Herrschaft?
 Ich zum Teufel!

Was thut die Dienerschaft?

Die Küniginde.

Sie folgt ihr ohne Zweifel!

Siegfried

Et, et, mein wüthtes Kind, das war wohl nicht
 geschickt,

Ich denke, man verfährt sich diese Zeitlichkeit!

Küniginde.

Wie so, Herr Kammerherr?

Siegfried.

Hofdame, mein Verlangen —

Sie sehn's in meinem Blick, an meinen blassen
 Wangen.

Küniginde.

Hier, wo der Tod regiert?

Siegfried.

Drum ziehe Leben ein,

Nimm, Engel, meine Hand!

Küniginde.

Wohl an ich schlage ein!

Siegfried:

Die Ersten sind wir nun, gewiß man krönt mich
morgen!

Kunigunde:

Sey still, mein Bräutigam, für Krönung will ich
sorgen.

Siegfried:

Die Thoren suchten dort ein günstiges Geschick —

Beide:

Hofdamen machen hier mit Kammerherren ihr Glück!

(Der Vorhang fällt.)

Der
bezauberte Prinz;

oder:

des Doktor Pandolfo

• Begräbniß und Auferstehung.

Eine Posse

in

drei Aufzügen.

Personen:

(Prinzessin Sorina) *Pompadour*

(Bimbelino) *Samuel*

Prinz Lelio,

(Marbille, eine alte Frau,) *Frau Grotte*

~~Pamphilio~~ *Golykowitz*

Rosalvo, *Marbilles Verwandte,*

Seline, *89 9. 11.*

Viele Bettern und Nudmen der Marbille,

Doktor Pandolfo, *Lein Grotte*

Manlia, seine Frau,

Zwei Tagelöhner.

(Die Scene ist auf einer Insel.)

Erster Aufzug.

Morgen. Eine Gegend am Seeufer. Ein Schiff steht
zum Aussetzen bereit. Im Hintergrunde auf der
Seite ein Haus.

Erster Auftritt.

Corina allein.

Urganda, schreckliche Zauberin!

Wo führtest du meinen Geliebten hin?

Ich darf nicht weilen,

Ich muß ihn ereilen

Endlich einmal!

Ewiges Schmachten,

Ewiges Trachten,

Welch schreckliche Qual!

Fort! hinaus, wo das Meer erbraust!
 Wo der Sturmwind über die Welle faust!
 Daß ich an einem andern Strande
 Bald wieder lande!
 Denn ich achte keine Beschwerde,
 Such ihn überall auf der weiten Erde,
 Bis ich ihn finde, bis ich ihn habe,
 Bis ich an seinen Küffen mich labe,
 Und deinen Groll und deine Rache,
 Neganda, verlache! (ruft in die Küffen)
 Bimbelino!

Bimbelino

(Schlaftrunken).

Durchlauchtge Prinzessin, was schreit ihr so laut?
 Es ist ja noch früh, der Morgen graut!

Corina.

Ich habe keine Ruhe, ich habe keine Rast!

Bimbelino.

Ich habe aber welche, und schlafe noch fast!

Corina.

Geschwind, mein Diener kommt, wir müssen wie-
 der fort!

Timbelino.

O weh! was hör ich da! fort! fort! fort!
 Das ist Euer Durchlaucht Lieblingewort!
 Von einer Poststation zur andern
 Immer zu reisen, immer zu wandern,
 Auf verdammtten Chausseen,
 Auf stürmischen Seen,
 Und endlich ins wilde Meer hinaus!
 Das Leben halt ich nicht länger aus!

Sorina.

O Einfalt, weißt du nicht, daß mein Geliebter,
 Der Prinz von Morgenland, der schöne Letto,
 Von meiner Feindin, von der Zauberin Urganda
 In einen Felsig ist verwandelt worden?
 In allen Ländern fliegt er nun herum!
 Ich eil ihm nach mit brünstigem Verlangen,
 Und will nicht ruhen, bis ich ihn gefangen!

Timbelino.

Ach wolle Gott, daß ich ein Felsig wär,
 Ew. Durchlaucht fangen mich nimmermehr!

Sorina.

Sechs Jahre sind es schon, daß ich die Welt
 durchirre.

Simpelino

Sechs hundert Jahre schon? Ei, das ist ja
 Das ist eine saure Vogelsteller! Und
 Und habt noch weder Schwanz noch Schnabel?
 Ach, Durchlaucht, das nenn ich miserabel!

Carina

Und denkst du, wenn ich ihn gefangen habe, ist
 Mein Leiden schon geendigt? Ach der arme Prinz!
 Nicht eher kann ich ihn umarmen,
 An seinem Herzen ruhn, an seiner Brust erwärmen,
 Als bis ich mit dem Reißig einstmals
 Zu einem Grabe komme, wo ein junger Mann
 Bey einer alten Frau lebendig liegt begraben,
 So will's der Zauberspruch der alten Arganda

haben!

Simpelino

Durchlaucht, so lange wollt ihr noch Prinzessin
 bleiben?

So lange sollen wir uns noch in der Welt rum
 treiben?

Mit Schmiergeld
 Und Biergeld,
 Matrosen = Spas,

Postillions: Geblase?

Nein, die Reise zur Hochzeit: Nahe!

Wird euch doch wirklich recht sauer gemacht!

... Corina.

Das Schiff steht schon parat, wir segeln gleich

hinaus!

Im Heino.

Durchlauchtigste Prinzessin, da wird nichts drauß,

Ich bitte mir in Gnaden meinen Abschied aus!

... Corina.

Mein Diener, züge nicht! Hab ich ihn erst gefangen,

Das Andre Ander: sich nach Wunsch und nach

Verlangen.

Dich hab' ich ausersehn, du sollst die Ehre haben,

Lebendig laß ich dich mit einer alten Frau begraben,

Ich richte dir alsdann eine Ehrensäule auf

Von Marmor und Granit, dein Bildniß setz ich

drauß!

Im Heino.

Alle mit Welle!

Schön Dank für die Säule!

Durchlauchtigste Prinzessin,

Sind eben nicht so auf Ehre verfaßt!

Bin ein hübscher Junge noch nicht in die dreißig,
 Hol euch der Henter mit euerm Heißig!

Sorina. ...
 Wie, Vöfewicht, du wagst ...

Simbellino ...
 (Hält ihr zu Füßen).

... Prinzessin, Gnade! Gnade!
 Reist nur mit Gott allein, 'st ist an mein Leben
 ... Schade! ...

Em. Durchlaucht denke nur — vor Angst krieg
 ... ich das Frieren —
 Die Ehr ist gar zu groß! nein; ich wuß. depre
 ziren!

Sorina. ...
 Wie? was? einfaßt'ger Tropf, du willst ein Hof
 amt haben, ...

Hab trägtst Bedenken, dich lebendig zu begraben?
 Simbellino.

Ein Hofamt? Excusirt! ich bleib hier auf der Insel,
 Nähm ich das Aemtchen an, so wär ich wohl in
 ... Insel!

Sorina. ...
 O wie veracht ich dich, du stuckgemeine Seele,

Noch einmal sag ich dir, jetzt ist es Zeit noch,
wähle,

Sey Oberkammerherr, du hast dazu Genie,
Sey Küchenmeister sogar, sey maitre de plaisir.
Es venerire dich der Hof, das ganze Land,
Ich schenke dir sogar das grüne Hosensband,
Und für die Huld will ich eine Kleinigkeit nur
haben!

Bimbelins.

Duh! eine Kleinigkeit! lebendig zu begraben!

Sorina.

Unkultivirter Mensch! das ist ein Bogatell!
Bedenk es doch nur recht, du avancirst so schnell,
Und will man bei Hofe sich Gunst erwerben,
So muß man in der Regel lebendig sterben!

Bimbelins.

Durchlauchtigste Durchlaucht, das ist furios,
Haben sie die Gnade und lassen sie mich los!
Sehn sie mich als eine Ausnahme an,
Was fang ich mit dem grünen Hosensband an?
Ich bleib eine Privatperson inkognito
Und ess und trink und lebe froh!

Corina.
Wie? hier bey diesem Volk!

Simbelino.
O mir gefällt's im Lande!
Mit baarem Gelde und gutem Proviant
Ist man überall ein Mann vom Stande!
Was hat's denn für Noth?

Wohlfeile Ehre und wohlfeiles Brod!
Das ist ja die wahre goldne Zeit,
Nach der jeder arme Teufel schreit:
Ein Esel wär wohl unsereins,
Wenn unsereins nicht bliebe!

Corina.
O Mensch! gemeiner Mensch! Mensch ohne nob-
le Triebe!

Simbelino.
Ach gebt euch keine Müh, daß ihr noch lange nobelt!
Ich bin so schlecht und recht, ein bißchen unges-
hobelt
Ist besser, als recht glatt polirt,
Und ein Leben wie ein Hund geführt!

Corina.

So geh du schlechter Wicht, ich mag nicht weiter
 sprechen,
 Dich trifft verdienter Lohn, das Schicksal wird
 mich rächen!

(Sie steigt in das Schiff, es segelt mit Ruse davon.)

Zweiter Auftritt.

Stumbelino allein.

Halt! halt! Prinzessin! Das alle Welt!

Gebt mir erst meine Wage, mein verdiented Geld!

Huh! das tolle Ohten!

Brav geprahlt,

Schlecht bezahlt,

Stichtig geschrien,

Und hinterters noch ausgelacht!

Was ist bei Hofe so hergebracht!

Adieu, Jungfer Prinzessin,

Ich bin großmüthig, ich wills vergessen!

Reisen sie fleißig

Und finden sie den Betzig

So halten sie ihn fest!

Vimbellino: sich gehorsamst empfehlen läßt!

O weh, nun bin ich allein, 's ist mir trau-
erlich im Gemüth!

Ich habe kein Heller Geld und lebe gern splendid.

Was ist das Leben ohne Randsunkaten?

Ein schlechtes Traktament, behüt uns Gott in
Gnaden!

Die Gurgel muß fasten,

Der Magen muß fasten,

Und Gurgel und Magen — man hat sie doch lieb,

Sind doch auf der Erde der gründlichste Trieb,

Die Säulen, worauf die ganze Welt kutschirt,

Die Feder, so die ganze Natur regiert,

Sind ordentlicher Weise Papa und Mama

Von allem, was je auf der Welt geschah!

Wie helf ich mir nun fort? fällt mir denn

gar nichts ein!

Hm hm! ja ja! das geht; ich muß eine Melche freizeh!

Dort an der Ecke steht ein Haus;

Da gukt eine alte Frau immer raus,

Die hat viele Thaler und keinen einzigen Wanz;

Das ist so ein Stückchen, das mir helfen kann!

Zwar ein häßlicher Engel — und ziemlich alt,
 Hat aber schon den Husten und stirbt gewiß bald:
 Ist sie todt, so schläft sie gut!
 Krieg ich ihr Geld, so hab ich Muth!

Ich will ihr doch gleich ein Ständchen bringen,
 Das Liebeserklären geht am besten im Singen!

(er tritt vor das Haus, zieht ein Trompetchen aus
 der Tasche und bläst, hierauf singt er)

Horch, was klingt so zärtlich hier,
 Holdes Kind, vor deiner Thür
 In der Morgenröthe?

Gut heraus, du Zuckerschah,
 Ein Freier steht auf diesem Platz:
 Und bläst in die Trompete!

Marbille

(zum Fenster heraus).

Welche Ueberraschung! Ich will doch nicht hoffen?
 Meint er's denn ernstlich, oder ist er besoffen?

Simbekins

(schlägt und singt dann)

Mein Trompetchen schmottert hell,
 Ich bin noch ein Junggesell,
 Sieh mich an in Gnaden!

Alter Engel: Kommt heraus,
 Ich öffne mit geschwind dein Haus
 Und backe Hochzeitslaber!

Marbille
 (wie oben).

Ne, ist's denn möglich? wie meint er denn? He?

Nun komm er nur rein, scharmanter Dösel!
 (Simbelino ins Haus.)

Dritter Auftritt:

(Zimmer der alten Marbille, sie räuml schnell
 auf, der Husten quält sie.)

Mein werthester Engel, sie husten so schelmisch,
 Sagen sie mir, was Bedeutung hat?

Marbille.

Ich bin katarthaltich, das Wetter ist heiß,
 Die Nachtluft . . .

Was heißt das? Das heißt, daß ich sehr krank
 bin, und daß ich davon müssen (sich) bewahren,
 Was sucht die Nachlese in ihren Jahren!

Marbille. (winkt mit

Von Jahren sprechen Sie nicht, mein Vetter,
 Meine Gesundheit wird alle Tage fester.

(winkt mit der Hand)
 (bei Seite).

Ein alte Weib, (die) hat
 Da war ich geprellt!

Marbille?

Was sagen Sie da? (die) hat
 Ein Wort, (die) hat
 (die) hat keine Bedeutung!

(die) hat
 Ich brauche das (die) aus der (die) Zeitung,
 Trippels Latwerge und Lenherdts Trank,
 Das macht das Leben recht, (die) hat

Was heißt das?

(die) hat
 O theuerste Marbille, (die) hat
 (die) hat

Ich aber bin sehr krank, fast in den letzten Zügen,

Latwerge hilft mir nicht; nicht Pillen, Elixir,
 Inm' Herzen ist's, mein Schmerz, im Herzen sitzt

Im Magen,

Das darf Ach nicht sagen!

Marbille.

Im Herzen? hehehe! was sitzt ihm denn im Herzen?

Umbekino.

Der Krebs, mein schönes Kind, der Krebs mit
 tausend Schmerzen!

Marbille.

Ach geh er, das kann nicht möglich sein!

Wie kam er denn ins Herz hinein?

Umbekino

Wie ich sie sah, vor wenig Wochen,

Ist er ins Rückenwärts hineingetroffen!

Marbille.

Und thut das denn sehr weh?

Umbekino.

Ach wie mich kneipt und schürt,
 Inm' Herze nicht halt' ich mich aber nicht!

Marbille.

Hehe! er spürt wohl nur?

Simbellino.

Ne, 's ist ein alter Schaden!

Marbille.

Die Apotheke ist dort, der Doktor wird ihn

raihen!

Simbellino.

Zum Henker! wenn mein Herz voll lauter Pfeile

ist,

Zum Doktor geh ich nicht, nicht in die Apotheke!

Zu ihren Füßen hier will ich mein Leid ausschreien,

Sie soll mein Elend, soll meine Wille sehn!

Marbille.

Ne, das ist ein wahrer Glückstag heut!

Mosjeh, er ist wohl nicht gescheut!

Simbellino

(Springt frohig auf).

So schlag der Teufel drein! Blitz! Wetter! Element!

So seh sie nur einmal, wie meine Seele brennt!

Marbille

(bei Seite).

Er hat ein wildes Temperament!

Glimbellin

(bei Seite).

Ich sehe schon, ich muß sie rühren;

Alte Herzen und alte Thüren

Muß man fleißig balsamiren.

(Aux Marbille im zärtlichsten Tone)

Mein Engel seh mich an, seh die betäubte Miene,

Mein Herz ist weich und zart, und süß wie die

Rosine,

Ich klage dir mein Leid, gleich einer Furteltaube,

Ich bin ein Vögelchen und piep an einer

Traube,

Ich bin ein Lämmchen klein und ruh auf deinem

Schooße,

Ich bin ein Thränenbild, bin eine weise Rose!

Ich fall', ich sink', ich sterb', Erbarmen, ach Er-

barmen!

Mein Tod rührt dich gewiß! ich sterb' in deinen

Armen!

(sinkt in Ohnmacht)

Marbille

(weinend und außer sich).

Ach zärtlicher Wöschel, ach süßes Zammernbild!

So wars ja nicht gemeint! mein Herz ist gar
zu mild,

Huhul du lieber Gott!
(sie holt ein Niesfläschchen und hält es ihm unter
die Nase).

Wo ist dein Nasenloch!

Ach komm er zu sich selbst! ich lieb ihn! riech
er doch!

•
Bimbellino

(niest).

Psut Henker, wie das riecht!

Marbille.

Er kommt zurück ins Leben!

Bimbellino

(niest).

Nun sag sie, liebt sie mich?

Marbille.

Ich bin dir ganz ergeben!

Bimbellino

(niest.)

Wirf nur das Fläschchen weg!

Marbille.

Ich bin voll heißer Triebe.

Marbille.

Daß deine Reugier doch nicht rühet!

Bimbellino.

Es macht nur so zur Hochzeit Rath!

Marbille.

Hier sind Gold und Edelsteine!

Bimbellino.

Engel, ich bin ewig deine!

Marbille.

Hier ist Silber blank und haar!

Bimbellino.

Nach' und komm zum Traualtar!

Marbille.

Ah wie wollen häuslich leben!

Bimbellino.

Ja, mein Schatz, das mein ich eben!

Marbille.

Du und ich, und ich und du!

Bimbellino.

Gähnen einander alle beide zu!

Marbille.

Welch ein Glück der Häuslichkeit!

Wimbellino.

Meiner Treppe diese Seite: ...

Marbille

! ...

Kommt herein, ihr Hochzeitgäste!

Alle lad ich ein zum Feste, ...

Nehmt vorlieb mit meiner Kost!

Wimbellino.

Hut! das geht auf Extrapost!

... ..

... ..

!

Wie erdet Auftritt.

... ..
Pantratio, Rosalvo, Selina und noch viele

Wettern und Ruhmen treten mit Komplimenten herein.

Marbille

Herr Better, Frau Wuhme; Schwertth'fer Neben,

Thure Verwandte nach Stahnd und Warden,

Ich trete jetzt in Stand der Heiligen Eh,

Und gebe mir die Ehre sie zu bewilligen

Pantratt?

Wortrefflicher Einfall!

Prosalvo!

Ich gratulire!

Seline.

Ich bin gerührt!

Marbille.

Die Zeit ist edel, wenns euch nicht genirt,

Wird die Hochzeit jetzt gleich celebrirt.

Seline.

Sie haben uns den Bräutigam noch nicht prä-

sentirt!

Marbille.

Hier steht ein geliebter Bräutigam,

Schön wie ein König, fromm wie ein Lamm.

Bimbeltso.

Gehorsamer Diener, keine Complimente,

Wenn ich ihren Werth nicht kennte,

(bei Seite) - /

Ihre harten Thaler — (laut) ihren großen Verstand,

Ich gab ihr nimmermehr meine Hand!

Seline.

Für wahr man kann nicht galanter seyn.

Pantratio

Frish auf und tanzt den Hochzeitreihn!

(Alle fassen sich an, tanzen und singen, Dims es
links steht, in der Mitte des Kreises und bläst
auf dem Hörnchen)

Hochzeit! Hochzeit!

Heidideldum!

Springt lustig herum!

Anfangs ist der Ehestand

Gold und süß, wie Zuckerkant,

Hinterher — o weh! o weh!

Kommt die bittere Aloe! —

Aber tanzet und springet und jubelt laut:

Wivat der Bräutigam! Wivat die Braut!

(Ballet. Zum Schlusse wieder Chor.)

Ende des ersten Aufzugs.

Zweiter Aufzug.

(Straße.)

Erster Auftritt.

Simbeline allein.

Nun meiner Dien! das heiß ich unvermuth'te
Freude!

Mein alter Schatz ist krank, sie stirbt gewiß noch
heute!

Ich will nur geschwinde den Doktor holen.

Dann heißt's um so schneller: Gott befohlen!

Denn Doktor und Tod sind auf du und du,

Schanzt immer einer dem andern Was zu!

(Geht vor's Doktors Haus und pocht)

Heda! Herr Doktor! ums Himmels Willen!

Kommen sie heraus mit Pulver und Pillen,
Mit Systemen, Methoden und Aderlassen,
Da ist ein Mensch, der will erblaffen.

Zweiter Auftritt.

Bimbelino, der Doktor tritt aus dem Hause.

Doktor.

Mein Freund, was schreit man so? man stört mich
im Studiren!

Bimbelind.

Herr Doktor, meine Frau will das Leben verlieren,
Helfen sie sie doch vollends kuriren!

Doktor.

Sey man beruhigt, Freund, ich rette sie vom Tode,
Ich bin ein absolutes Genie nach der neuesten Me-
thode.

Bimbelino.

Ne, ist's ihr Ernst, oder spaßen sie?

Doktor.

Vor allem sage man, wo sitzt die Maladie?

Bim-

Vimbellino.

Es nimmt ihr Kopf und Brust so ein —

Doktor.

Dafür hilft nichts, wie Branntewein!

Vimbellino.

Sie friert und schwitzt dann hinterdrein —

Doktor.

Kalt Wasser wird das Beste seyn!

Vimbellino.

Vor Schmerzen muß sie laut aufschrein —

Doktor.

Ganz recht. Da hilft nur Branntewein!

Vimbellino.

Der Husten macht ihr große Pein —

Doktor.

Da wird kalt Wasser am besten seyn!

Vimbellino.

Der Athem ist schwach, der Puls ist klein —

Doktor.

Allerliebst! recht schön! nur Branntewein!

Vimbellino.

Oft quält sie auch das Zipperlein —

Doktor.

Kalt Wasser wird wieder das Beste seyn!

Bimbelino.

Nun wißt ihr weiter nichts? was wird denn hinterdrein?

Doktor.

Am End' erlöset sie Gott im Freudenhimmel sein,
Vom kalten Wasser und Branntwein!

Bimbelino.

Ach, allerliebster Herr Doktor mein,
Ihr sollt mir ein großer Praktikus seyn!

Doktor.

Mein Freund, da hat man recht, ich steh' auf der
höchsten Spitze,
Ich kenne die Natur, wie meine Pudelmütze.

Bimbelino.

Geschwind, Herr Doktor! so kommt doch nur
Und macht eure Pudel mit der Natur!

Doktor.

Respekt, mein Freund, Respekt! ein echter Doktor geht

Zwar langsam, doch gewiß und stets mit Gravität.

(S. 46.)

Dritter Auftritt.

(Zimmer der alten Marbille)

Marbille krank in einem Großvaterstuhle, Pan-
kratio, Rosalvo, Seline und mehrere
Bettlern und Mähmen um sie herum.

Seline.

Frau Mähme, ach! wie gehts?

Marbille.

Frau Mähme, mir gehts schlecht!

Rosalvo.

Noch keine Linderung?

Pankratto.

Noch keinen Appetit?

Marbille.

Ach nein Herr Bettler, nein, sie sind zu sehr be-
müht!

Rosalvo.

Ein Tröpfchen Rosoll!

Seline.

Hier ist Camillenthee!

Marbille.

Ich fühls, mein Stündlein kommt, ich sag euch
nun Adieu!

Alle

(durcheinander).

Frau Tante! Frau Muhme! o weh, o weh!

Selene.

Sie sind ja noch in ihren besten Jahren!

Marbille.

Nur zwei und siebenzig erst und muß von hinnen
fahren!

Der Hochzeitschmaus ist schuld, die köstlichen
Pasteten!

Wer hätte das gedacht, daß die mich sollten tödten!

Alle.

Die häßlichen Pasteten!!

Marbille,

Von Mysteri kanns auch seyn, sie waren in der
That

Recht frisch und delikat!

Alle.

Ja wohl! du lieber Gott!

Nur allzu delikat!

Marbille

Liebwerthe Sippschaft-ach! ich fühls, es geht zu End!
So tretet um mich her und hört mein Testament!

Seline.

Frau Ruhme, welch ein Schmerz!

Pantratio.

Frau Tante, welch ein Jammer!

Seline.

Ihr Thränenbäche strömt!

Rosalvo.

Mein Herz schlägt wie ein Hammer!

Marbille.

Auf der Welt ist alles eitel,
Kisten, Kasten, volle Beutel,
Was ich in den langen Jahren
Sorgsam thät zusammensparen —
Ach von Allem muß ich scheiden,
Was ich mir und andern Leuten
Abgetnapft und abgezackt,
Zusammengescharrt und eingepackt!
Und in den ewigen Freudenmaal.
Bring ich nicht ein Capital!

Ziehe wie ein Bettelweib ein!
 Das mag eine schöne Freude seyn!

Seline.

Das ist betrübt!

Rosalva.

Recht sehr beweglich!

Seline.

Großes Leiden!

Pantratio.

Allzu kläglich!

Marbille.

Weil ich nun so arm muß sterben,
 Mach ich euch zu meinen Erben;
 Theilt das alles unter euch,
 Buchert brav und werdet reich!
 Leih das Geld auf Dokumente,
 Nehmt Profiten, nehmt Prozente!
 Nur gehandelt!
 Nur gewandelt!
 Nicht zu delikat gedacht,
 Hat manchen groß und reich gemacht,
 Und ist man einmal reich — gemacht —
 Die Ehre kommt von selber nach!

Pantratio.

Gute Worte!

Seline.

Welse Lehren!

Rosalvo.

Wir befolgen sie alle.

Alle.

Wir halten sie in Ehren!

Marbille.

Hierauf begrabet mich, wie eine Frau vom
Stände,

Und nach der frommen Citt' in unserm Vaterlande,
Gebt mir das Liebste, was ich hab,
Gebt meinen Ehemann mir mit hinab ins Grab!

Pantratio.

Frau Tante ganz gewiß!

Seline.

Wie wird sein Herz sich freun!

Rosalvo.

Daß er im Grab auch soll bei seiner Liebsten seyn.

Marbille.

Das gute Herz, ja ja! Nun ist mein Haus
bestellt,

Adieu du Lebenslust, adieu du süße Welt!
 Leb wohl mein Hab und Gut, leb wohl mein
 schönes Geld!

(stirbt.)

Seline.

Ist sie todt?

Pantratto.

Mausetodt!

Mosalia.

Gott sey Dank, sie mußt nicht mehr!

Alle.

Laßt uns ellen,

Laßt uns theilen;

Macht nun alle Kasten leer!

(Der Stuhl mit der Frau wird in das Cabinet geschoben, Alle fallen durcheinander über Schrank und Kasten her.)

Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Simbelino und der Doktor treten herein. Alle nehmen traurige Gesichter an.

Simbelino.

Hehe! was gibt es hier? was soll der Lärm bedeuten?

Seline.

Ach ihre Frau ist todt!

Rosalvo.

Wir sahen sie verschelden!

Simbelino.

Ist sie todt und ist sie fort?

Ach wie sehr ich mich betrübe!

Sie war meine erste Liebe!

Sagt, was war ihr letztes Wort?

Panfratio.

Als sie schied von dieser Welt,

War ihr letztes Wort noch: Geld!

Bimbellino.

So edel mußte sich ihr schönes Leben enden!
Schlaf wohl mein Schatz! dein Geld ist nun in
guten Händen!

Pantratio.

Ja wohl! sie setzte uns zu ihren Erben ein!

Alle.

Sie setzte uns zu ihren Erben ein!

Bimbellino.

Was Teufel, spricht ihr da! ihr wollt die Erben seyn?

Rosalvo.

Die selige Frau, sie hat ein Testament gemacht.

Seline.

Und euch hat sie darin das höchste Glück bedacht.

Bimbellino.

Nun ja, das glaub ich wohl, sie war von edelm
Herzen,

Schlaf sanft, mein liebes Weib, dir folgen mei-
ne Schmerzen!

Doktor.

Beweint die edle Frau nach Stand und nach Ge-
bühren;

Ich mache mich ans Werk und werde sie seciren!

Bimbelino.

Herr Doktor, thut das nur, daß niemand sich
 beschwere,
 Seciren ist auf der Welt die allerlegte Ehre!

Doktor.

Ihr Tod war bloß Natur, das will mir gar
 nicht ein,
 Ein rechter Tod muß jetzt ein rechtes Kunstwerk
 seyn!

Bimbelino.

Nun, werther Vetter, sagt, eh' ihr das Herz
 gebrochen,
 Hat sie an mich gedacht? hat sie von mir gesprochen?

Seline.

Von allen schied sie gern, von euch — kann sie
 nicht scheiden.

Pankratio.

Sie sprach: mein lieber Mann soll mich ins Grab
 begleiten,
 Ich weiß, er thut es gern, er stirbt mit tausend
 Freuden!

Bimbellino:

Herr Better, seyd ihr toll? Ich krieg euch bei
den Ohren!

Die alte Bettel die! hat den Bestand verloren!

Alle.

Nein! nein! sie war bei gutem Verstande!

Rosalvo.

Auch ist's so hergebracht und Sitte hier im Lande!

Bimbellino.

Herr Doktor, hört einmal, das soll hier Sitte seyn,
Die invitiren mich, ich soll ins Grab hinein!

Doktor.

Ich das versteht sich ja, wer wird darüber streiten,
Man lebt ja, Gott sey Dank, in aufgeklärten
+ Zeiten!

Bimbellino.

Ich möchte wohl wissen, wer das aufgeklärt hieß!
Stirbt eine Frau, so reist man nach Paris,
Und drückt ein Paar Seufzer von ihrem Tode —
Das ist bei mir zu Hause die Mode,
Und das ist doch mein Seel nicht dumm,
Man bekommt noch ein Honorarium!

Seltne.

Du zögert länger nicht!

Rosalvo.

Ihr folgt ihr aus der Welt!

Pantratio.

Das Grab ist schon gemacht, der Sarg ist schon
bestellt!

Bimbelino.

Das ist ja dummer Spaß, hört auf, mich zu
verirren!

Rosalvo.

Mein, Better, es ist Ernst!

Pantratio.

Ihr müßt die Welt kultiviren!

Alle.

Ja ja, das hilft nun nichts!

Pantratio.

Es ist Mode so im Lande!

Seltne.

Habt doch Point d'Honneur! so feig seyn —
welche Schande!

Bimbelino.

Das ist ein Teufelsland! ich hau euch über'n
Schnabel!

Sie begraben mich, weiß Gott! das sind die
Leute kapabel!

Mit dem alten garstigen Thier — Ei Blitz und
Sapperlot!

Da wär ich schön geprellt! da saß ich in der Noth!

Alle.

Nun sink, Herr Wetter! sink!

Pankratio.

Wer wird sich lange zieren!

Bimbelino.

Nun seh einmal ein Mensch! das nennt der Kerl
noch zieren!

Das Kumpelnest ist todt — ich denk das Geld
zu haben,

Da kommt die Stippschaft her, und will mich mit
begraben!

Das ist ja eine Teufelsbrut!

Alle.

Das Reden hilft ihm nichts!

Rosalvo.

Herr Better - guten Muth!

Timbelino.

Nun reißt mir die Geduld! was fang ich an?

Schlag ich zu, oder bleib ich human?

Liebwertheste Bettern! geehrte Frau Ruhme,

Ihr steckt ja im blinden Heidenthume,

Werdet alle miteinander vom Teufel geritten!

Was habt ihr für verfluchte Conduiten!

Ich saß auch im Guten, packt euch hinaus,

Ich bin 'r Erbe, mein ist das Haus,

Mit Kisten und Kasten, und wollt ihr ja was
haben,

Da — nehmt die selge Frau! laßt euch mit der
begraben,

Auf welche Manier ihr wollt, ich bin nicht schalu,

Ich gönne euch die Ehre und sehe mit zu!

Alle.

Unerhört! abscheulich!

Rosalvo.

Entschließ er sich bald!

Pantratio.

Und gehts nicht im Guten, so gehts mit Gewalt.

Bimbelino.

Schont mich! — theuerste Anverwandte!
Wenn ich grob werde, bin ich wie ein Elephante!

Pankratio

(packt ihn an).

Haltet ihn fest, er darf sich nicht rühren!

Bimbelino.

Herr Better — will er sich retiriren!?

Geschwind laßt mich los!

(Alle fallen über ihn her, Bimbelino vertheidigt
sich herzhast)

Alle

(durcheinander).

Was stößt er mich um?

Er schlägt um sich herum!

Mein Kleid! mein Bein! mein Arm!

Das Gott erbarm!

Mein Kopf, o weh!

So hört doch nur!

So laßt euch doch rühren!

Bimbelino.

Wart! ich will euch kultiviren!

Alle.

Alle

(durcheinander).

Da ist keine Rettung! Meiner Frau!

Er schlägt mich zu Bret!

Geschwind und holt die Polizei!

(alle nach der Thüre)

Bimbelino

(tritt sie vollends hinaus).

Nur immer hinaus, nur immer hinaus!

Mein ist das Geld und mein ist das Haus!

Fünfter Auftritt.

Bimbelino. Der Doktor.

Bimbelino.

Ja sehn sie, Herr Doktorius!

Was man in der Welt sich plagen muß!

Wer eine große Familie hat,

Liegt immerfort im Disputat!

Doktor.

Die lieben Ihrigen will ich sogleich verbinden!

Vimbellino.

Lassen sie nur, das wird sich finden;
 Jetzt haben wir Ruhe, wir wollens genießen,
 Wollen uns ein bischen das Leben versüßen!
 Nicht wahr, Herr Doktor? Ein Gläschen Wein
 Kann auf so eine Motion nicht schädlich seyn?

Doktor.

Der Wein? ja ja! der Wein stärkt Magen, Lung
 und Nieren,
 Hat eine Wunderkraft, die muß man admiriren.

(Vimbellino holt einige Flaschen aus dem Schranke.
 Er schenkt dem Doktor ein und trinkt ihm
 tapfer zu.)

Vimbellino.

Das ist noch welcher von Anno sechste!

Doktor.

Ein unvergleichliches Gewächse!

Vimbellino

Ich merks, beim Trinken sind sie nicht der Letzte!

Doktor.

Ich wüßte nichts, was mich mehr ergöhte!

Doch guck, ich setten ins Gläschen hinein!

Vimbellino.

Was? trinken sie denn zu Hause nicht Wein?

Doktor.

Ach bestes Freundchen, selten oder nie!

Meine Frau braucht allen zur Poesie!

Vimbellino.

Es lebe die Frau Gemahlin! ist sie poetisch?

Doktor.

Wir wollen davon schweigen! sie ist ästhetisch!

Vimbellino.

Es lebe die Praxis und die neuen Methoden!

Doktor.

Die sind unvergleichlich!

Vimbellino.

Das wissen die Todten!

Doktor.

Sie wissen wohl, aber sie plauderns nicht aus!

Vimbellino.

Ei! muß doch alles aus der Welt heraus!

's ist einerlei, wenn man einmal verdirbt,

Ob man an der Krankheit oder am Doktor stirbt!

Doktor.

Und am Ende muß auch der Doktor wandern!

Bimbellino.

Ja, der stirbt wieder an einem andern!

Doktor.

's ist kurios, da haben sie recht!

Bimbellino.

Trinken sie nur, der Wein ist echt,

Man wird ordentlich recht stark im Gemüth,

Wenn man die Welt durch ein Glas Wein besieht!

Doktor.

Das ist ja eben, das weiß nicht ein jeder!

Drum dozir ichs täglich vom Katheder!

Bimbellino.

Ein schwerer Satz! mein Seel nicht leichte!

Doktor.

's ist aber kurios, sie begreifen ihn leichte!

Bimbellino.

Zum Henker, das heiß ich geschelte Studenten!

Doktor.

Müssen immer den philosophischen Braten wenden!

Bimbellino.

's ist doch in der Welt jezt ein Haufen Genie!

Doktor.

's ist zum Erstaunen für Menschen und Vieh!

Bimbellino.

Ja, wer trinkt, der kann von Weisheit sagen!

Doktor.

Kommts nicht in Kopf, so kommts in den Magen!

Bimbellino.

Fröhliches Leben, noch viele Jahr'!

Doktor.

Ach sie müssen sterben, das ist wahr!

Bimbellino.

Meine Gesundheit, Herr Doktor!:

Doktor.

Sie begraben sie ja mit der alten Hexe!

Bimbellino.

Was taumeln sie denn?

Doktor.

's ist nur der Wein von Anno sechs!

Es war doch ein altes rares Stücke!

Bimbellino.

Ja ja! das steigt einem in die Parücke!

Doktor

(fällt hin).

Man muß mit, man mag wollen oder nicht!

Simbellino.

Hilft gegen Podagra und Sicht!

Doktor.

Was reden sie denn? das seh ich nicht ein!

Simbellino.

Ich meine den Wein!

Doktor.

Ich rede ja von der selgen Frau!

Simbellino.

Wir nehmen's einander nicht so genau!

Doktor.

Sie sind doch ein Mann von großen Gaben!

Simbellino.

Lassen sie sich für mich begraben!

Doktor.

Wie sie wollen — mit vielem Vergnügen —

Ich will nur ein bißchen, — stille liegen —

's ist — meine Art so — ich beobachte nur —

So — ganz für mich — meine eigne — Natur!

(schläft ein)

Simbellino.

Da liegt der graduirte Doktors Verstand,

Als wären ihm alle Rezepte verbrannt!

Er hört nicht, er sieht nicht, wie sanft er ruht!
 Nun nehm ich die Parücke und den Doktorhut,
 Auch den Mantel her, nun bin ich kreirt,

(zieht sich des Doktors Kleider an)

Die Jacke wird überall venerirt!

Jetzt will ich ihm meine Kleider anziehen,
 Kommen die Bettern, so begraben sie ihn,

(zieht ihm seine Kleider an)

Das paßt ja in Ärmeln, im Kragen und Falten,
 Als hätte mich der Schneider für einen Doktor
 gehalten!

's ist doch ein großer Mann so ein Schneider,
 Er zwingt die Natur durch seine Kleider!

Da liegt sie nun da

Die arme Materia medica

In aller Stille,

Unkenntlich, wie eine versilberte Pille!

Jetzt will ich mich nicht lange bedenken,
 Will mir'nen Theil der Erbschaft selber schenken!

(geht zu einem Kasten und steckt alle Taschen
 voll Geld)

Herrliches Geld! mit Lust und Floriren

Will ich mirs fröhlich verinteressiren!

Mach' ich dem seligen Schafe doch Freude,
 Geb ihr einen Doktor zum Geleite!
 Wenn sie sich noch mit dem Zipperlein schleppte,
 Hat sie doch jemand, der schreibt ihr Rezepte!

(man pocht heftig an die Thüre)

Da kommen die Raben, ich hör ihr Geschrei!
 Heilige Barbara, stehe mir bei!

Stimmen

(vor der Thüre).

Aufgemacht! aufgemacht! wir müssen ihn haben!
 Alles ist fertig, nun wird er begraben!

(Bimbelino macht auf.)

Sechster Auftritt.

Bimbelino als Doktor gekleidet. Pantratio,
Rosalvo, Seline und alle Bettern und
Muhmen bringen herein.

Bimbelino

(ahmt die Sprache des Doktors nach).

Man trete nur herein, dort liegt der Bösewicht,
Doch leise, meine Herrn, weckt ihn bei Leibe
nicht!

Rosalvo.

Er schläft?

Bimbelino.

Ganz fest!

Pantratio.

Das sind wohl neue Ränke?

Bimbelino.

Ich schrieb ihm ein Rezept von starkem Getränke!

Pantratio.

Haha! Herr Doktor, das ist schön!

Nun sollt ihr einmal sehn!

Nun will ich mich rächen,

Will ihm alle Gebeine zerbrechen,
Kommt her und helft wir schlagen zu!

Bimbelino.

Respekt, mein Freund, Respekt, ihr habt ein
Herz von Stahle!

Begrabt den guten Mann, doch seyd kein Kanibale!

Rosalvo.

Was? der Bimbelino? der Galgenschwengel?
Der Erzspigbube? der grobe Bengel?

Pantratio.

Das wär ein guter Mann? Nein! nein!

Kommt her, schlagt zu, wir wollen ihn bläun!

Bimbelino.

's ist gut, daß er das nicht hört! Ach sey er ja
modester,

Der Mensch ist löwenstark, bedenk er das mein
Bester,

Er hat ein Tigerherz und schreckliche Gewalt,

Er ist im Stand' und macht die ganze Familie
kalt!

Alle.

Der Herr Doktor hat Recht, ja der Herr Doktor
hat Recht!

Pankratto.

Ja, hochstudirter Herr, wenn ichs so recht bedenke,
 Mein Geel, da habt ihr Recht, es zittern mir
 noch Gelenke!

So hat er mich zerschlagen!

Bimbelino.

Nun sieht er wohl, mein Freund? drum laß er
 sich doch sagen,

Der Bimbelino ist mir gut bekannt,
 Er schreibt eine recht leserliche Hand!

Pankratto.

Da habt ihr wieder Recht, das hab ich wohl
 empfunden!

Rosalvo.

Beschreibt uns doch etwas, wir haben alle
 Wunden!

Bimbelino.

Hernach, ihr Herr'n, hernach, ich will euch wohl
 kuriren,

Electrisiren! galvanisiren! trepaniren! und ampu-
 tiren!

Recht tüchtige Pillen, was abzuführen!

Das wird eure Natur schon korrigiren!

Rosalvo.

Et in der Doktorei seyd ihr doch recht erfahren!

Bimbellino.

Man schreibt, man liest, man sieht, das sammelt
sich in Jahren,
Doch, Freund, was hilft das Plaudern,
Begrabt den armen Mann, laßt uns nicht länger
zaudern!

Pantratio.

Wo ist der Kasten?

Seline.

Wir legten schon die selige Frau hinein!

Rosalvo.

Gebt ihm ein Brot mit!

(es wird ein Brot hineingelegt, dann eine Flasche
Wein)

Seline.

Eine Flasche Wein!

(Sie nehmen den Doktor und legen ihn hinein)

Bimbellino.

Greift ihn leise an! sachte, sachte!

Es wär ein Unglück, wenn er erwachte!

Rosalvo.

Da liegt er brünn!

Pantratio.

Das ist eine Freude!

Celine.

Nun sind sie beisammen, die Eheleute,

Sie ist sanft gestorben, aber er? o Gott!

Pantratio.

Er ist besoffen und schnarcht, wie ein Fagott!

Rosalvo.

Seht, er bewegt sich!

Bimbellino.

Laßt ihn in Ruh!

Alle.

Geschwinde, geschwinde den Deckel zu!

(Der Kasten wird zugemacht. Der Doctor schreit und
lärmmt darin)

Bimbellino.

Nun fort, ihr Leutchen, laßt euch nicht rühren!

Er mag schreien, spektakeln und lamentiren!

Pantratio.

Sorgt nicht, daß mich sein Klagen besticht,

Herr, wer mich nicht prügelt, der rührt mich nicht!

Doktor (inwendig).

Hülfe! Hülfe! ich bin nicht der rechte!

Rosalvo.

Er sagt, er wäre nicht der rechte!

Vimbeltino.

Traut ihm nicht, dem saubern Fichte!

Nehmt ihn auf die Schultern und tragt ihn sehr
munter,

's hilft nichts, er muß ins Grab hinunter!

Doktor.

(wie zuvor).

Ich bin der Doktor, laßt mich heraus!

Pankratio.

Nun gibt er sich für'nen Doktor aus!

Vimbeltino.

Nun seht die List! die Frechheit sonder Gleichen,

Was so ein Bube prahlt,

Sich zu brüsten mit solchen Ehrenzeichen,

Und hat sie nicht bezahlt!

Pankratio.

Packt ihn auf, er wird schon Schweigen!

(nehmen den Kasten auf die Schultern, formiren
eine Prozession und singen)

Chor.

Was sich hier zusammenpaart,
Nacht zusammen die letzte Fahrt,
Eins das andre muß begleiten,
Liebe darf der Tod nicht scheiden,
Habt ihr gewacht,
Gescherzt und gelacht,
Manche frohe Nacht,
Ei so werde die letzte Nacht
Auch nicht einsam zugebracht!
Gute Nacht!

Ende des zweiten Aufzugs.

Dritter Aufzug.

Freier Platz an der See. In der Mitte ein freies Grab.

Erster Auftritt.

Manila allein.

Arme Manila! was sehnst du dich?

Was blickst du zum Himmel, was grämst du dich?

Ach eines Doktors Weib zu seyn,

Ist für'ne empfindsame Seele Pein!

Ach hab' ichs wohl verdient, daß ich mich also
quäle?

Ich, eine hohe Natur! ich, eine schöne Seele!

Welch Talent' ich hab, was ich alles verstehe!

Ich strick' und nähe,

Ich wasche und plätte,

Ich

Ich mache Sonette,
 Spitzen und Franzen,
 Göttliche Stanzas. —

Liebe die Menschen und lasse mich lieben,
 Habe Kinder bekommen und Verse geschrieben!

Jetzt sitz ich zu Hause bei der alten Tante,
 Lese den Freimüthigen und die Elegante,
 Und bin im Journal für deutsche Frauen
 Langweilig in Natur zu schauen,

Ich lege mich auf die Kunst in jedem Fache
 Und liefere in die neusten Almanache!

Aber mich friert bei der Literatur,

Man sehnt sich doch wieder nach der Natur!

Leider aber kommt der Mann nicht nach Haus,
 Ist immer bei Patienten aus!

Ich hab ihn nicht gesehen den ganzen Tag,

Wo der hölzerne Peter nur bleiben mag!

Wie man den Bimbellino hat begraben,

Da wollen ihn die Leute gesehen haben.

Nun ist er verschwunden, ich such ihn wie toll,

Weiß gar nicht, was ich davon denken soll!

Noch wie ich mich muß in dem Falle betragen!

Will nur gleich in der Elise nachschlagen,

Wenn man das Weib, wie's seyn sollte, studirt,
Wird man gewiß nicht hinters Licht geführt!

(zieht ein Buch aus der Tasche und geht seitwärts ab)

Zweiter Auftritt.

Bimbelino

(als Doktor gekleidet, allein).

Vor einer Insel hülte sich jeder Christ,
Zumal — wenn er ein Spitzbube ist!
Denn die Einrichtung ist entseßlich dumm,
Daß das Wasser so läuft ringsherum!
Man kann nicht fort, 's ist kein freier Verkehr,
So ein Land liegt wie ein Fleck im Meer!

Da hab ich nun meine Sachen so gut gemacht,
Daß ich einen Doktor lebendig ins Loch gebracht,
Aber — wo soll ich nun hin? Ich armer Teufel!
Sie kriegen und hängen mich ohne Zweifel:
Mein armes Leben! wohin ich mich wende,
Da schreit so ein verfluchter Patient:
„Herr Doktor, da juckt's mich!“

„Herr Doktor, da heißt's mich!
„Mir fehlt's vorne, mir fehlt's hinten!“
Da kommen sie und beichten ihre Sünden!
Machen Ruhmens von ihrer guten Natur
Und schrein doch: Herr Doktor, helfen sie nur!
Ihr Narren ist die Natur so gut,
Was braucht ihr denn den Doktorhut?
Ich kurre immer aufs Absolute los,
Ein guter Esel verträgt den Stoss!
Aber lieber Himmel! wenn ich nicht bald eschappire,
So geht's mir erbärmlich! mir armen Thiere!

Still, da kommt eine Madam heran,
Ich will sie doch fragen, ob nicht ein Kahn
Oder ein Schiffchen in der Nähe ist

Dritter Auftritt.

Vimbellino. Manila kommt und liest in einem
Buche.

Vimbellino.

Ach Apropos, allerschönste Madam,
Können sie mir nicht berichten

Manila.

Was seh ich, Himmel! mein lieber Mann!
Komm her, Geliebter, in meinen Arm!

Vimbellino.

Ach daß sich Gott im Himmel erbarm'!

Manila.

Was sagt mein Liebchen? was klopft sein Herz?
Schmerzliche Wonne? seliger Schmerz?

Vimbellino

(mit abgewandtem Gesicht und verstellter Sprache).

's ist so was Aehnliches, liebes Kind!

Manila.

O rede mein Leben! o sprich geschwind!

Vimbellino.

Mein Engel 's ist mir so kurios!

Manila.

Geliebter, was willst du? was reißt du dich los?
 Horch, wie die Vögel im Walde singen!
 Die Blümchen lispeln; die Töne klingen!
 Die Wellen lustig im Bächlein springen!
 O laß dich fester und fester umschlingen!

Bimbellino.

Ei meinetwegen mögen alle Sperlinge schreien,
 Geh zum Henker und laß mich allein!

Manila.

Ich will nicht weichen! ich lasse dich nicht!
 O laß mich erblicken dein Augenlicht!
 Reich her mir den warmen Rosenmund!

Bimbellino.

Ach Gott! ich bin ein armer Hund!

Manila.

Komm mit! Komm mit! es schatten die Bäume,
 Es flattern im Dunkeln wohl seltsame Träume,
 Es wiegt jedes Nestchen
 Ein fröhliches Nestchen!
 Was zögerst du länger, mein Abgott? o sprich?

Bimbellino.

Nein da verstecke der Teufel sich! (saß ihr zu Füßen)

Madam ich halt' es nicht länger aus,
Nichts für ungut, ich pläße heraus!

Manila.

O heilige Liebe! Was muß ich sehn!
Wie bist du so anders? wie bist du so schön?

Vimbellino.

Ach beste Madam, sie müssen sich fassen!
Ich bin ja nur ein falscher Doktor,
Den rechten hab ich begraben lassen!

Manila.

Wie? was? mein Mann? erklär' dich genau!

Vimbellino.

Dort liegt er und schläft bei der alten Frau!
Die Hexe war todt — das Grab war offen —
Ich war nüchtern — er war besoffen —
Sie sahn ihn für mich an — er trug meine
Kleider —

Nun wißt ihr alles — erzählt's nicht weiter!

Manila.

Daher deine Angst? daher dein Zagen? —
Sey ruhig mein Kind! es hat nichts zu sagen!
Ein poetisches Weib voll Phantasie
Stößt sich an solche Kleinigkeit nie!

Du lebst, du bist weit schöner wie er —
 Was will eine geistreiche Frau noch mehr?
 Wenn ich mich darüber grämen wollte,
 Wär ich wohl das Weib, wie es seyn sollte?

Vimbellino.

Das heiß ich doch generöse Denkungsart!

Manila.

Ja mein Kind, mein Herz ist zart!
 Laß uns tändeln, laß uns spielen!
 Laß uns schwelgen in Gefühlen!
 Sich mich an und lache mir zu,
 Küsse mich und heiß mich du!

Vimbellino.

Wenns weiter nichts ist? bei meiner Treu!
 Das halt ich mit aus, da bin ich dabei!

Manila.

Nur nicht roh, nicht dumm, natürlich!
 Stets empfindsam und manierlich!
 Stets im sachten
 Leisen Schmachten!
 Aug' im Thränen,
 Herz voll Sehnen,

Fromm wie stille Blümelein
 Muß ein treues Liebchen seyn!

Vimbellino.

Ich wills zum Spaß einmal probiren!

Manila.

Mußt dich nicht zu sehr geniren! —
 Komm mein Abgott, komm mein Leben,
 Wo die Schatten dunkler schweben,
 Wo die kleinen Bäche schwagen!

Vimbellino.

Ei so laßt die dummen Fragen!

Manila.

Leise, leise! schweige, schweige!
 Täubchen girrt schon auf der Eiche,
 Will mit Liebchen still sich freun,
 Steh hier weht der Frühlingshaht!

Vimbellino.

Was du sprichst! zum Henker auch!
 's ist ja nur ein Queckenstrauch!

Manila.

Stille, stille! Wald erglänze!
 Göttin hoch im Blüthenlenze,
 Reich uns deine schönsten Kränze!

Simbelino.

Sprich doch nicht wie Hasenschwänze!

(Beide seitwärts ab.)

Vierter Auftritt.

Ein Schiff kommt mit Masse angesegelt, es landet,
 Sorina steigt aus, ein Zeisig sitzt auf ihrer
 Hand.

Sorina.

Ich hab' ihn gefunden,
 Mein Leid ist verschwunden,
 Mein Zeisig ist da!
 Was hab ich geweinet, was hab ich gelitten!
 Nun hab ich ihm aber die Flügel verschnitten,
 Nun fliegt er nicht weiter, nun bleibt er mir nah!

Kleiner Flüchtling, komm und lege,
 Dich an meinen Busen wieder!
 Wiege dich da auf und nieder.
 Sollst von meinen Rosenlippen
 Künstlich dein Futter nippen,
 Sollst in einem Bauer wohnen,

Schön geziert mit goldnen Kronen,
 Bis der alten Urganda Gewalt
 Dir wiedergibt die erste Gestalt!

O Zeisig! unglückseligster der Prinzen!
 Wenn sehen wir wieder unsre Provinzen?
 Wenn lassen wir uns endlich kopuliren?
 O Zeisig sprich, wenn kommst du zum Regieren?

Du flatterst? du singst? ist's möglich? ha!
 wär etwa der glückliche Zeitpunkt nah?
 Kann ich wohl die Wanne fassen,
 Wenn die Bürger aller Classen,
 Wenn die ganze Nation,
 Setzt den Zeisig auf den Thron!
 Wenn's dann heißt in allen Mandaten
 Wir, der Zeisig von Gottes Gnaden!

Ach ich zittre vor Ergötzen,
 Ich bin schwach — ich muß mich setzen!

(wie sie sich aufs Grab setzt, verwandelt sich der
 Zeisig in den Prinz Lelio, der zu ihren
 Füßen liegt)

Lelio.

Corina!

Corina.

Götter, was seh ich!

(fällt in Ohnmacht)

Lelio.

Corina! Prinzessin! mein himmlisches Leben!
 Komm zu dir, ich bin dir nun wiedergegeben,
 Ich halte dich wieder, will nimmer dich lassen!
 O Götter laßt sie nicht erblassen!

(springt auf)

Hülfe! Hülfe! Ist niemand da?
 Hört doch ihr Leute!

Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Pankratio, Rosalvo,
 Seline kommen von verschiedenen Seiten her
 beigelaufen.

Pankratio. Rosalvo.

Was gibts denn da? wer schreit denn da?

Lelio.

Ist kein Doktor hier im Orte?

Nosalyo.

Zu dienen mein Herr!

Pankratis.

Für Geld und gute Worte

Haben wir allhie

Ein gar berühmtes Doktorgenie!

Lelio.

Geschwind holt ihn her mit Medikamenten!

Nosalyo.

Was gibts denn?

Sellne.

Was fehlt denn dem Pazienten?

Lelio.

Ihre Durchlaucht

Pankratis.

Sie hat die Durchlaucht! Henker noch ein!

Was muß das für eine Krankheit seyn!

Lelio.

O lauft und eilt! ich bin der Prinz von Mor-
genland,

Lelio der Zeisig werd ich genannt!

Bringt ihr den Doktor, so geb ich euch Gold

So viel ihr nur wollt!

Rosalvo.

Ha wenn das ist, da hats nicht Noth!

Panfratio.

Wir bringen ihn gewiß, lebendig oder todt!

(beide ab)

Lelio

(niederkniend vor Sorinen).

Prinzessin lebt ihr noch? schlägst du noch treues
Herze,

Das mich so heiß geliebt? O meines Lebens Kerze
Vertisch mir nicht! ich bins, dein Lelio, der treu
Zu deinen Füßen sinkt, die Prüfung ist vorbei!

Ach öffne mir den Himmel deiner Augen!

Laß frisches Leben mich auf deine Lippen hauchen!

Sorina! meine Lust, mein Abgott, meine Welt!

Mein Kind erhole dich, der Doktor ist bestellt!

Sorina.

Wo bin ich? Lelio!

Lelio.

Sie lebt! sie lebt! welch Glück!

Sorina.

Ist das ein schöner Traum?

Lelio.

O froher Augenblick!

Sieh deinen Lelio!

Sorina.

Du bist? du bist mein Leben?

Bist wieder mir gegeben?

Lelio.

Ich bins, ich halte dich, der Treuste aller Treuen!

Sorina.

Mein Bräutigam!

Lelio.

Meine Braut!

Sorina.

Laß unsern Bund erneuen!

Lelio.

O Wonn'! o Glück!

Sorina.

Euch o ihr Götter preis' ich!

Lelio.

Urganda sey gelobt! ich bin nicht mehr ein Zeisig!

Sorina

(aufstehend).

Wo bin ich denn? hier ist ein frisches Grab!

O Lelio! so muß sich alles fügen!

Ein altes Weib muß hier in diesem Grabe liegen
Und lebendig muß ein Mann mit ihr begraben seyn,
So wa der Zauberspruch und alles trift nun ein!

Lelio.

Der Unglückselige! könnt ich ihn befreien!

Sorina.

O rett' ihn, rett' ihn!

Lelio.

Wer mag er seyn?

Seline.

Damit, o lieber Herr, kann ich euch dienen,
Der Mann hieß Bimbelino, den wir haben
Mit unsrer alten Tante hier begraben.

Sorina.

Was sagst du? rede! sprich!

Der Mann — wie nannt er sich?

Seline.

Herr Bimbelino ward er hier genannt,
Es war ein närrischer Kauz, ich hab ihn wohl gekannt!

Sorina.

Er ist's! er ist's! o Himmel und Erde!
Bimbelino mein treuer Reisegefährte!

Lelio.

O klage nicht so laut
Durchlauchtigste Braut!

Sorina.

O ewigen Schicksals verborgne Macht!
Wie habt ihr ihn denn noch ins Grab gebracht?

Lelio.

Ich schwör es dir auf Prinzen-Parole,
Daß ich ihn wieder aus dem Loche hole!

Seline.

Nein, nein, mein Herr! da wird nichts draus!

Lelio.

Ich hab's geschworen, ich hol' ihn heraus!

Seline.

Das sollt ihr wohl bleiben lassen Ew. Gnaden!

Lelio.

Dort seh ich Leute mit Schaufeln und Spaten!

Sorina.

O edelste aller edeln Edelthaten!

(Zwei Tagelöhner mit Schaufeln kommen)

Lelio.

Hierher geschwinde! gegraben! gegraben!
Ihr sollt auch jeder einen Dukaten haben.

Erster

Erster Tagelöhner.

Das thun wir nicht!

Zweiter Tagelöhner.

Das ist verboten!

Sellne.

Herr Prinz, ich sag' euch, laßt die Todten!

Lelio.

Gehet auf die Seite, Durchlauchtigste Prinzessin,

Ich bin hixtig und könnte mich vergessen —

Und wenn ich die Achtung überschritte

Sorina.

O schönes Herz voll zarter Conduite!

(ab ins Gebüsch.)

Lelio.

Verdamntes Volk, ihr seyd verloren,

Ich stamme her von Riesen und Mohren,

Von Alt-Afritanischem Mord-Geblihte

Und bin ein Löwe, wenn ich wüthe!

Als mich der liebe Gott ausgeheckt,

Da hat er sich hin aufs Sopha gestreckt,

Und hat zu seinen Engeln gesagt:

Da hab ich mich mit einem Kerl geplagt,

Der soll nun wieder die Menschen plagen, —
Drum grabt, sonst will ich zu Bret euch schlagen!

Erster Tagelöhner.

Ja wenn ers so meint!

Zweiter Tagelöhner.

Das ist ein ander Ding!

Erster Tagelöhner.

Hätt' ers doch gleich gesagt,

Zweiter Tagelöhner.

Nun graben wir flint.

Sechster Auftritt.

Die Vorigen. Pantratio und Rosalvo
bringen Simbelino als Doktor verkleidet, ges-
bunden. Manila läuft hinterdrein.

Pantratio.

Da ist der Doktor, wir haben ihn gefunden.

Rosalvo.

Er wollte nicht mit, drum haben wir ihn ges-
bunden!

Lello.

Ihr groben Flegel, wer hat euch befohlen,
Einen berühmten Gelehrten so zu holen?

Simbelino.

Ich habe ja die Praxis aufgegeben!

Manila.

Ach schonst meines Geliebten theures Leben!

Rosalvo.

Ich liebe Frau Doktorn, so schweig sie doch
still!

Pantratio.

Es ist ja nur, weil er nicht kurtren will.

Bimbelino.

(Sieht das Graben).

Was seh ich, o Himmel!

Rosalvo.

Wo will das hinaus?

Seline.

Je denkt nur, Better, sie graben ihn aus,

Erster Tageldhner.

Der Prinz hat's befohlen, wir müssen es
thun.

Manila zu Lelio.

Ach laßt doch die Todten, wie sanft sie ruhn!

Lelio.

Ich weiß, er ward lebendig begraben,

Den Bimbelino muß ich haben!

Rosalvo. Panfratio.

Kommt er wieder raus, wir schlagen ihn todt!

Bimbelino.

Herr, erbarm dich meiner Noth!

Erster Tageldhner.

Wir haben ihn, wir haben ihn!

Zweiter Tageldhner.

Er ist noch lebendig!

Erster Tagelöhner.

Er schlägt, er schimpft, er zappelt unbändig!

Manila.

Ich fall' in Ohnmacht! (fällt hin.)

Bimbelino.

Ich steck' am Spieße!

(kriecht in einen Winkel.)

(Die Tagelöhner ziehen den Doktor in Bimbelino's Kleidern heraus.)

Doktor.

Gotts Tausend! seht einmal, ich bin im Paradiese!

Ja, ja, das riecht man gleich, es riecht so wundersüße.

Nun meinnetwegen seys; ich bin hier wohlbekannt,
Schon manchen Ehrenmann hab' ich hieher gesandt!

Aber, da liegt meine Frau! wie kam die herein?
Alle Wetter! das kann's Paradies nicht seyn!

Lelio zum Doktor.

Bimbelino, ihr habt den Verstand verloren!

Doktor.

Was? ist der Bube hier? ihm ist der Tod geschworen!

Rosalvo.

Er spricht ganz konfus, woher mag das kommen?

Doktor.

Kennt ihr den Doktor Pantolfo nicht mehr?

Panfratio.

Er ist halb todt, auf meine Ehr!

Das hat ihm so den Kopf benommen.

Sorina.

Aus dem Gebüsch hervortretend, zum Doktor.

O Simbelino, du Böfewicht!

Du verdienstest zwar meine Gnade nicht!

Doktor.

Wer ist sie denn? ich kenne sie nicht?

Simbelino.

(Springt, wie er die Prinzessin erblickt, hervor.)

Ach Durchlaucht! Gnade! welch frohes Geschicke!

Helft mir! helft mir! erbarmet euch mein!

Sorina.

Was ist das?

Doktor.

Der Bube! nun kann er schreien!

Bimbelino.

Ich bin nicht der Doktor, verwünscht wär' der
Handel!

Die verdamnte Perücke!

Der verfluchte Mantel! (wirft beide von sich.)

Ich bin Bimbelino, erbarmt euch mein!

Sorina und Lelio.

Welch eine List!

Rosalvo.

Poß Mäuschen!

Pantratio.

Wir haben

Unsern vortreflichen Doktor begraben!

Rosalvo zum Doktor.

Warum hat ers nicht gesagt?

Pantratio.

Das hat er vergessen!

Doktor.

Ich habe ja geschrien wie besessen!

Rosalvo.

Poß Mäuschen! wir dachten, er hätte gelogen.

Alle drei.

(Auf Simbelino herein.)

Der Bösewicht hat uns alle betrogen!

Simbelino.

Ach seht mich nicht so grimmig an,
Ich hab's seiner Frau zu Gefallen gethan!

Manila.

(Springt auf.)

Bube, du lügst! mein Männchen! mein Leben!
Dem Kummer hatt' ich mich hingegeben;
Ich habe geweinet Tag und Nacht,
Ich wußte mich nicht vor Gram zu retten,
Da hab' ich meinen Schmerz zu Papiere gebracht
In zwei göttlichen Sonnetten!

Doktor.

Ich glaube dir Alles! meinetwegen!
Eine geistreiche Frau ist ein besondrer Segen!

Simbelino.

Durchlauchtge Prinzessin, ach laßt euch doch
rühren!

Corina.

Mein Prinz, erlaube mir, mich rührt sein La-
mentiren,

Er ist ein hübscher Mensch, wir wollen ihm par-
doniren?

Lelio.

Prinzessin, wie ihr wollt, mir gefällt seine List,
Ich glaube, daß er bei Hofe zu brauchen ist!

Sorina.

Nun? weigerst du dich, noch ein Hofamt anzu-
nehmen?

Vimbellino.

Nein, Ew. Durchlaucht, nein! ich will mich zu
Allem bequemen!

Sorina.

Zwar hast du's nicht verdient, doch ich verzeih
in Gnaden!

Wir kehren nun zurück in unsre lieben Staaten,
Und wollen sogleich dich mit uns führen,
Sey uns getreu und hilf uns brav regieren!

Vimbellino.

Ach Durchlaucht, wie glücklich macht ihr mich
nun!

Ich werd' im Regieren mein Möglichstes thun!

Sorina,

Ihr andern bittet euch jetzt eine Gnade aus!

Manila.

(Fällt dem Prinzen zu Füßen.)

Nehmt mich mit, o nehmt mich hin!

Ich bin eine Dichterin,

Zart mein Herz, doch allzu weich,

Was ich sehe lieb' ich gleich.

Die verwünschte Ehelast

Ist mir gar zu sehr verhaßt!

Doktor.

Erzeigt mir die Gnade! befreit mich einmal!

Sie ist meiner Seelen ein Original,

Studirt Philosophie und das Modejournal,

Macht viele Verse und noch mehr Qual!

Lelio.

Wohlan, mein Kind, du hast so schöne Augen,

Ich nehm' dich mit, man kann dich weiter brauchen.

Ich will in meinem Reich Akademien gründen,

Du lockst Studenten hin, das andre wird sich
finden.

Corina.

(Springt freudig auf.)

Göttlich! göttlich! ach wie schön!

Ja da bin ich in meinem Sacke!

Herr Prinz, ihr sollt euer Bunde sehn,
Wie ich Dichter und Philosophen mache!

..... Lelio.

..... (Zu den Uebrigen.)

Und ihr wollt nichts? ihr schweigt so still?

Alle.

Gede er uns, was er uns geben will!

Lelio.

Hier habt ihr Geld, trinkt auf mein Wohl:
ergehn!

Alle.

Große Gnade! wir danken schön!

Bimbellino.

Und denkt an mein Genie und meine Pfliffe!

Sorina.

Lebt alle wohl! wir gehn nunmehr zu Schiffe!

Chor.

Zu Schiffe! zu Schiffe! hinaus! hinaus!

Zur lustigen Heimath gefahren!

Wenn Wellen sich heben, wenn Sturmwind
braust,

Wird fröhlicher Muth uns bewahren,
Denn wer am meisten gescherzt und gelacht;
Der hat seine Wallfarth am besten vollbracht.
(Steigen ins Schiff und segeln mit Mast ab.).

E n d e.

Die
neue Gurlu

oder:

Die Prophezeiung.

Kunstspiel in einem Aufzuge.

Personen:

Kommerzienrath Bentelmann, ein reicher
Kaufmann.

Gurli.

Lieschen.

Harlekin.

Sido.

Hellmann.

Großes Vorzimmer, mit drei Thüren im Hintergrunde,
seitwärts ein verschlossenes Kabinet, Fenster.

Erster Auftritt.

Kommerzienrath Beutelmann allein zum
Parterre. •

Ich bin der Kommerzienrath Beutelmann. Sie werden wohl von mir gehört haben. Beutelmann und Compagne machen in der ganzen Welt Geschäfte. Ja, ja, zum Handel und Wandel gehört eine feine Nase; aber ohne mich zu rühmen, ich habe das allerfeinste Patent: Näschen. Ja, ja, wie ich sage — man kann nicht vorsichtig genug seyn. Kluge Menschen gibts viel, aber die klug bleiben, gibts wenige. Da ist zum

Exempel die Liebe. Die Affektion hat Menschen aufs Trockne gebracht und gleichsam miserabel afficirt! Der Kommerzienrath Beutelmann, ohne Ruhm zu melden, hat sich vor solchen dummen Empfindungen immer in Acht genommen. Es ist wahr, ich will jetzt heirathen; aber damit hats eine kluge Bewandtniß. Sie werden sich wundern, wenn Sie's hören. Ich hatte einen Compagnon — es sind nun, daß er todt ist — hm! funfzehn Jahre. Ich weiß noch wie heute, die großen Rosinen gingen so in die Höhe, daß es eine Lust war. Nun also, der starb. Er hatte grade so viel in der Handlung, wie ich; und ich, nun warten Sie mal: ja, 80,000 Rthlr. kann ich immer damals schon werth gewesen seyn! — Der Mann hinterließ ein einziges Kind, eine Tochter, etwa zwei Jahr alt. Ich sollte sie erziehen. Hm! dachte ich, Beutelmann, das wäre eine Spekulation. Ich schaffte das Kind auf mein Gut, gab ihr ein Bauermädchen zur Gesellschaft, eine alte Frau zur Aufwartung, und weiter durfte kein Mensch zu ihr. Lesen habe ich sie gelehrt. Singen thut sie von Natur.

Schrei-

Schreiben geht so so! Aber das Rechnen — du lieber Himmel! dazu hat sie ein stockdummes Genie. Nun jetzt ist sie heraufgewachsen — hehehe! — Man hat seine Freude über die liebe Natur! Sie hat keine andre Mannsperson in ihrem Leben gesehen, als mich, soll auch keine weiter zu sehen kriegen, so wahr ich Kommerzienrath bin! Die will ich nun heirathen! — Bin ich nicht eine gescheute Person? wie? Ich kriege eine reiche Frau, und brauche keinem Menschen zu danken, ich kriege eine junge Frau und brauche nicht eifersüchtig zu seyn; ich kriege eine schöne Frau, und kann darauf schwören, daß ich ihr erster Liebhaber bin! Sehen, sehen Sie wohl! so spekulirt Beutelmann. Ich möchte gern heute schon Hochzeit machen — aber, wie gesagt, man kann nicht vorsichtig genug seyn! Da wohnt in der Nähe ein Mann, so ein Doktor der Philosophie, er macht Kalender und Dreiecke — versteht die Natur und das Versetzen — kurzum — er weiß mehr als ich und als zwanzig Kommerzienräthe. Ich habe ihn durch meinen Bedienten fragen lassen, wie mirs

bei der Mariage ergehen wird. — Weiß ich doch nicht, wo der Kerl bleibt? er könnte schon längst wieder zurück seyn. (Tritt ans Fenster) Hahaha! da springt er über den Hof! Er ist ein bißchen einfältig. Sie werdens nicht übel nehmen. Ein dummer Mensch hat große Verdiensten, einen klugen muß man sich vom Leibe halten.

Zweiter Auftritt.

Beutelmann. Harlekin.

Beutelmann.

Nun, wo bleibst Du? Was gibts? Bringst Du gute Nachricht?

Harlekin.

Je nun, Herr Kommerzienrath, wie mans nimmt! Ich weiß eigentlich nicht so recht —

Beutelmann.

Wie so? Was heißt das? Was der Doktor nicht zu Hause?

Harlekin.

Et nein, das wollte ich mir ausbitten. Er war da. Wir haben was zusammen geschwagt. Bort diesem und jenem, da und dort, in einem fort, weiß der Herrler wovon alles. — Ach, das ist ein Männchen, ein geschicktes Männchen!

Beutelmann.

Schon gut! zur Sache!

Harlekin.

Nun sehen Sie, wie ich hinkam, da saß er vor seinem Pulte und hatte den Finger an der Nase und sahe gerade vor sich hin, und sagte mit einer Stimme wie unser seliger Schulmeister: „Ich bin ein großer Mann, ich bin absolut ein Genie!“ — Da machte ich mein Kompliment und war höflich und sagte: er sollte sich freuen, mich kennen zu lernen, ich wäre auch so etwas!

Beutelmann.

Unverschämter Mensch! — Und er warf Dich nicht zur Thüre hinaus?

Harlekin.

Et Gott behüte! Er brachte mir einen

Stuhl und sagte: **Setzen Sie sich, mein Harslekinchen!** Nun, da setzte ich mich denn und zog das Briefchen aus der Tasche, das Sie mir mitgegeben hatten. Da hätten Sie sehen sollen, da machte er Augen, als wollte er die ganze Welt verschlingen, da lief er in der Stube herum, da redte er, da focht er mit sich selbst. **Hihhi!** ich dachte, mit Erlaubniß, er wäre toll; aber hinterher kriegte ichs weg: er machte Verse. **Da sind sie.**

Beutelmann.

Verse? Gib her! Unnützes Gewärsch!

(reißt ihm ein Papier aus der Hand und liest)

„**Glücklicher! Allen**

wirst du gefallen!

Swingst alle Herzen

heiter zu scherzen!

Schn sind die Kränze,

die Liebe dir flucht!

Nimm die ein Welches

und fürchte dich nicht.“

Himmel! wär es möglich? Ganz wie ich es mir gedacht habe.

Harlekin.

St! St! Herr Kommerzienrath. Das soll nichts gelten, das ist meine Prophezeihung.

Beutelmann.

Wie, Schurke? Deine Prophezeihung?

Harlekin.

Ja, ja, Herr Kommerzienrath! 's ist gewiß wahr! das hat er mir prophezeit als Zulage, extra, aus purer Generosität. Da, das ist für Sie!

Beutelmann

(nimmt und liest).

„Heirath hat manchen in Noth gebracht,
alter Narr, nimm deine Stirn in Acht!

Hartes Loos wird dich betreffend

Liebe liebt nur junges Blut,

Frische Kräfte, frohen Muth. —

Laß das Mädchen deinem Neffen!“

Ah! — das ist meine Prophezeihung?

Harlekin.

Ich nun freilich!

Beutelmann.

Ein Esel ist der Doktor. Ich hatte ihm doch

alle Umstände gemeldet. Oder — Vube, hast du ihn mein Billet nicht übergeben?

Harletkin.

Je Gottstausend, Herr Kommerzienrath, so sehen Sie doch! 's ist ja hinten auf Ihr Billet geschrieben.

Beutelmann.

Wahrhaftig! Nun, das ist ein Dämmköpf, das ist ein Esel! „Meinem Neffen!“ ich habe in meinem Leben keinen Neffen gehabt, ich habe keine Geschwister und bin also von der Neffen-Maladie auf immer befreit.

Harletkin.

Keine Geschwister? Ih Herr Je! wie ist mir denn, Herr Kommerzienrath? Sie haben mir ja einmal von einer Schwester erzählt?

Beutelmann.

Narr, das hab ich. Ich hatte eine Schwester; es sind aber schon über zwanzig Jahre, daß sie todt ist. Sie fuhr gern auf dem Wasser: einmal wagte sie sich mit ihrer Gouvernante in einem kleinen Boote zu weit in die See, ein Sturm überfiel sie, sie kam jämmerlich um.

Durch diesen höchst betrübten Casus hatte ich das Glück, zum Besiz des ganzen väterlichen Vermögens zu kommen. Nein, nein, Herr Doktor Philosophikus, sie haben sich blamirt. Ich glaubte schon vorher nicht an ihre Weisheit. Ich heirathe meine Gurli.

Harlekin.

Gurli? Wer ist denn die Gurli?

Beutelmann.

Schweig! Du wirst es zeitig genug erfahren.

Harlekin.

Hilf!

Schön sind die Kränze,

Die Liebe dir flücht.

Nimm dir ein Weibchen

Und fürchte dich nicht.

Ach, das erquicket wie Bierkalttschmel!

Beutelmann.

Ich glaube der Narr ist verliebt!

Harlekin.

Verliebt? Herr Kommerzienrath! Hehehe! —

Ich wills nur gestehen — ja — seit vorgestern —

aber ganz zum närrisch werden. Ja, 's ist wahr, ich habe mirs da — hehehe! (auf ein Seitenkabinett zeigend) ich habe mirs da durchs Schlüsselloch geholt.

Beutelmann.

Wie? Was? durchs Schlüsselloch? (bei Seite) Der Bube hat meine Gurli gesehen. (laut) Aber sag' mir, Schurke, wer hat Dir erlaubt, durchs Schlüsselloch zu gucken?

Harlekin.

Ich! wie Sie auch so kurios fragen! Wer soll mirs denn erlauben, es war ja weiter niemand dabei, als ich und's Schlüsselloch, und da bin ich selber so frei gewesen. Ach, Herr Kommerzienrath, das ist ein Bauermädchen!

Beutelmann.

Hahaha! er meint Lieschen! — Nun höre, Harlekin, ich verspreche Dir, wenn Du Dich gut aufführst, sollst Du das hübsche Bauermädchen zur Frau haben.

Harlekin.

Ne, ist's denn der Ernst? Sind Sie denn bei sich, Herr Kommerzienrath? Ach du lieber

Gott! Aber kann man denn nicht mehr Zutritt zu ihr haben, als durchs Schlüsselloch?

Beutelmann.

Nur Geduld! Sie ist die Kammerjungfer meiner Braut, der Mansfell Gurli, die kürzlich von meinem Gute, wo sie erzogen wurde, hier angekommen ist. Dieses vortrefliche Mädchen, das ich von ganzer Seele liebe, ist ein wahrer Ausbund der natürlichsten Natürlichkeit. Auch habe ich ihr noch keine andre Mannsperson sehen lassen, als mich.

Harlekin.

Daran haben Sie wohl gethan, Herr Kommerzienrath!

Beutelmann.

Ich habe ihr hier das Gartenzimmer eingeräumt. Lieschen, Dein Bauermädchen, ist bei ihr. Ich werde sie hernach besuchen und will Dich mitnehmen. Ein Mensch von Deinem Außern wird mir wahrscheinlich keinen Schaden thun. Jetzt geh an Deine Arbeit! (ab).

Harlekin.

Ein Mensch von meinem Außern? Seht

einmal! und wer sagt das? So ein Beutek-
mann, so ein Naturspiel! — Ich bin doch,
weiß Gott! eine Karität von einer Mannsper-
son. Und wenn der Herr Kommerzienrath sagte:
„Wollen wir tauschen?“ (macht eine Pantomime
der Verneinung).

Glücklicher! Allen

wirft Du gefallen.

(ab).

Dritter Auftritt.

Zimmer mit Glashüren nach dem Garten.

Gurli, Lieschen kommen hereingehüpft.

Lieschen.

Hängst Du schon wieder das Köpfschen? —
Sieh den schönen Schmetterling, wie bunt, mit
goldnen Streifen. Ich habe ihn gefangen. Aber
Gurli, Du bist ja so traurig?

Gurli.

Traurig? Nein, traurig bin ich nicht, Lies-

then, gewiß nicht! Aber desperat bin ich, siehst Du, so ärgerlich, daß ich weinen möchte! Nein, das halte ich nicht länger aus.

Lieschen.

Und was denn?

Gurli.

O wenn Gurli ein Schmetterling wäre, so flöge sie durch die blaue, schöne; freie Luft hinaus über die alten finstern Mauern weg, und weiß, weit fort! — Ach Lieschen, die Welt sieht Dir gewiß ganz anders aus, wie unser Garten, und wir armen Kinder müssen hier hinter den häßlichen Mauern leben — o es ist zum todtärgern!

Lieschen.

Geht mir's denn besser, wie Dir? und doch bin ich froh! Es kann ja nun einmal nicht anders seyn. Und weißt Du nicht? Herr Beutelmann sagt: Alle Mädchen in der ganzen Welt lebten so wie wir.

Gurli.

Wags doch! — Aber siehst Du, Lieschen, ich will nicht ehrlich seyn, wenn uns der Bautele

mann nicht betrügt. Er betrügt uns, er betrügt uns, glaube es mir. O Gurli ist so einfältig nicht, wie er denkt, Gurli hat die Welt kennen gelernt.

„Gott, mit welcher Sehnsucht waltet
mein gepreßter Busen hoch.“

Lieschen.

Hahaha! was ist Dir? was sprichst Du für wunderlich Zeug? Da verstehe ich kein Wort. Ich weiß nicht, wie Du mir seit einigen Tagen vorkommst.

Gurli.

Nicht wahr? Gurli ist klüger geworden, Lieschen! Siehst Du, daher kommts, das macht die Leute anders. Der Beutelmann — was hat er mich denn gelehrt? Nur was er für gut hielt, das ich wissen sollte. O der abscheuliche Mensch! Ich bin entsetzlich böse auf ihn. Weißt Du wohl, daß er mir die wichtigste Sache von der Welt verschwiegen hat? O das tückische Gemüthe!

Lieschen.

Die wichtigste Sache von der Welt? Ich was wäre denn das?

Gurli.

Daß es noch ganz andre Mannspersonen in der Welt gibt, wie der Herr Beutelmann. Du glaubst nicht, Lieschen, was mir das für eine Freude gemacht hat, wie ich es erfahren habe!

Lieschen.

Ganz andre Mannspersonen, wie der Herr Beutelmann? Gottstausend, Gurli, wie bist Du denn dahinter gekommen?

Gurli.

Ich will Dir's erzählen, gutes Kind; aber kannst Du schweigen?

Lieschen.

Sprich! erzähle! ich will stumm seyn wie die Blümchen im Garten.

Gurli.

Nun höre: Ich kramte Dir neulich in dem Winkel, wo mein Bette steht, da fand ich hinter der Tapete ein kleines Wandschränkchen. Es war zugeschlossen, das machte mich neugierig; geschwind holte ich alle Schlüssel, die ich aufreiben konnte, und probirte einen nach dem andern, und denke Dir die Freude, Lieschen, einer

davon schloß, das Schränkchen ging auf und da fand ich — —

Lieschen.

(erschrocken) Eine Mannsperson?

Gurli.

(ernsthaft) Gott bewahre, die gehen ja nicht in ein Wandschränkchen, Du närrisches Mädchen! —

Lieschen.

Nun? Was denn?

Gurli.

O einen herrlichen Schatz! Bücher, köstliche, himmlische Bücher! Ich habe alle Nächte darin gelesen.

Lieschen.

Bücher? Und darüber freust Du Dich so sehr?

Gurli.

Lieschen, Du bist doch gar zu einfältig. Das sind göttliche Bücher, sag' ich Dir. Da ist ein getreuer Schäfer, Namens Seladon, der ist schön wie der Tag, und ist verliebt in die junge Schäferin Aftrea. Ach, Du glaubst es

nicht, Lieschen, was er alles ausstehen muß. Aber da kommt eine Fee, denke Dir, die hilft ihm, — und am Ende wird alles gut; sie finden sich wieder und heirathen sich.

Lieschen.

Sie heirathen sich?

Gurli.

Ja, Lieschen, sie heirathen sich. Und wieder in einem andern, da ist ein wunderschöner Ritter, Amadis genannt, der ist sterblich verliebt in die Prinzessin Oriane; aber das ist ein Felsenherz, die will ihn nicht. Höre, da thut er Dir aus Desperation solche Dinge, daß einem Hören und Sehen vergeht, und erlebt recht viel Herzeleid. Aber zuletzt, siehst Du, kommt alles ins Gleiche; die Oriane will ihn, und —

Lieschen.

Sie heirathen sich auch?

Gurli.

Ja, wahrhaftig, Lieschen, die auch.

Lieschen.

Ach allerliebste, allerliebste!

Gurli.

Ja, aber gutes Kind, immer geht es doch nicht so! Da sind zwei junge Menschen — ich kann ohne Thränen nicht daran denken — der eine heißt Siegwart, der andre heißt Berther. Ach denen geht es Dir recht fatal, Lieschen. Der Berther will heirathen und die Lotte kann nicht. Denke Dir, da borgt er sich ein Paar Pistolen und erschießt sich mit einer.

Lieschen.

Ach Gott steh uns bei! Er erschießt sich?

Gurli.

(weinend) Ja, ja, in der Nacht, Schlag zwölfse. Das hat mir recht durchs Herz geknallt.

Lieschen.

Ach das läuft mir ja eiskalt über den Rücken! Und der Siegwart?

Gurli.

(eiskalt) Die gute Mannsperon! der gehts noch miserabler! Das ist der wärmste Liebhaber auf der Welt und das feurigste Herz, und — —

Lieschen.

Lieschen.

Nun? und?

Gurli.

(weinend) Er erfriert, Lieschen, denke Dir, er erfriert! Ach, was habe ich geweint!

Lieschen.

(weint auch) Gott! das sind betrübtete Umstände.

Gurli.

Die armen Liebhaber!

Lieschen.

Nein, da lob' ich mir die ersten Bücher.

Gurli.

Ja, Lieschen, seitdem lese ich auch die Bücher bloß von hinten, da weiß man doch gleich, ob man von vorne anfangen soll! Und tröste Dich nur, es geht in der Regel allemal gut, erst ein bißchen Qual und fatal, aber hinterher, Lieschen, da ist tausend Freude! da lieben sie sich, da küssen sie sich, da heyrathen sie sich!

Beide.

(herumbüpfend) Da heyrathen sie sich! da heyrathen sie sich!

Lieschen.

Aber, Gurli, da Du so viel gelernt hast, kannst Du mir denn eigentlich sagen, was es mit dem Heirathen für eine Bewandniß hat?

Gurli.

Ich muß Dir gestehen, Lieschen, ich hab's noch nicht ganz heraus, aber laß mich nur weiter lesen, ich gebe Dir mein Wort, ich komme dahinter.

Lieschen.

Was Hübsches muß es doch immer seyn, weil sich die Leute so sauer werden lassen.

Gurli.

So viel weiß ich, das Lieben muß allemal voraus gehen, und was danach kommt? da sey nur ruhig, Lieschen, das wollen wir bald erfahren.

Lieschen.

Still, still! da kommt Herr Beutelmann.

Vierter Auftritt.

Borige, Beutelmann, Harlekin.

Beutelmann.

Ihr ergebener Diener, meine vortreffliche
und allerliebste Gurli!

Harlekin.

(zu Lieschen) Gott grüß Dich, kleines Thier-
chen!

Gurli.

(vertrießlich) Guten Tag, Herr Beutelmann!

Lieschen.

(leise) Sieh doch, Gurli, das ist gewiß so
eine allerliebste Mannsperson, wie wir sie uns
gewünscht haben.

Beutelmann.

Seltzam! — Man scheint nicht aufgelegt
zu seyn, liebenswürdige Gurli?

Gurli.

(spöttisch) Herr Beutelmann, ich habe eben
nicht Ursache dazu.

Harlefin.

Der tauscht, Lieschen, was bist Du für ein
manntes Ding!

Lieschen.

Das bist ich, Du gefällst mir.

Benteilmann.

Keine Lachen? Schöbe! wovüber thante
ich die schöne Garli zu befragen haben?

Garli.

(männig) Korüber? Und Du kunnst noch
fragen? Bin ich nicht eingekenn? Bin ich
nicht —

Benteilmann.

Meine Berthgeschüfte! es kunnst bloß auf
Sie an, ob Sie es morgen noch sein wollen.

Garli.

Wie? Was sagst Du? Morgen schon frei?
Hör doch, Lieschen! — Ich ich thue alles, was
Du willst, lieber Benteilmann!

Benteilmann.

O mein schönes Kind! man soll noch oben-
hin etwas sehr Angenehmes thun. Gehst
Sie mich heirathen —

Gurli.

Heirathen?

Lieschen.

Heirathen?

Beutelmann.

Nun ja, heirathen!

Gurli.

Heirathen? Du närrischer Mensch! was heißt denn das?

Harlekin.

Ich der Tausend! wissen Sie denn das nicht?

Lieschen.

Und von wem sollten wir denn gelernt haben?

Harlekin.

Nun, meiner Treu, das ist zum todtlachen! Weißt Du was, Lieschen, gib mir Deine Hand, Du wirst meine Frau, ich werde Dein Mann, und da studiren wir hernach das Kapitelschen mit einander.

Beutelmann.

Schweig, einfältiger Mensch! Untersteh Dich

nicht, ein Wort zu reden, worüber die Kinder roth werden.

Gurli.

Roth? Ei sagen Sie mir doch, lieber Beutelmann, worüber wird man denn roth?

Harletti.

Nun seh' eins die Dummheit! das wissen doch meiner Sir die unschuldigsten Mädchen. Ne, das seh' ich schon, da wird man mit erklären nicht fertig! Wenn man heirathet, will ich sagen, nur sehen Sie, ja da ist —

Gurli. Lieschen.

Nun? Nun?

Harletti.

Nun ja, wenn man heirathet — ih Herr Gemine! da ist man ja ein Ehemann!

Lieschen.

Ja Gurli! Ein Ehemann! verstehst Du das?

Gurli.

Kein Wort! Du gefällst mir nicht, Du bist ein Schwäger. Sage mir, mein lieber Beutelmann, ein Ehemann, was will das sagen? Wozu braucht man solch ein Ding?

Beutelmann.

Hm! Eine intrikate Frage! Ein Ehemann — ja, ein Ehemann, das ist so ein Mann, wie ich, der sich mit einer Person von Deinem Alter verheirathet hat. O das ist eine süße Verbindung! So ein Ehemann sitzt da und läßt sich von seiner Frau kareßiren, küssen, anwarten, bedienen, alles an den Augen absehen, und für belohnt er sie mit einem zärtlichen Blick, mit einem Händedruck, mit einer Umarmung.

Gurli.

So? — Weißt Du was, Beutelmann, ich heirathe Dich nicht!

Beutelmann.

Ei wie? Warum denn nicht?

Gurli.

Ich Dich küssen? Ich mich von Dir umarmen lassen? Buh! mich fertert!

Beutelmann.

Was meint man damit?

Gurli.

Ich meine, ich meine — ich — ich — kann Dich nicht leiden! Ich mag Dich nicht, ich

will Dich nicht, Du sollst mich nicht küssen,
nicht meine Fingertspitze!

Harlekin.

O weh! o weh! Lieschen, hast Du denn
auch so ein grausames Gemüthe?

Lieschen.

Nein, nein, Du gefällst mir! Küsse mich
nur, ich will mich daran gewöhnen.

Beutelmann.

Ziererei! Poffen! Ich bin ein reicher Mann.

Gurli.

Und ein häßlicher Mann! und wenn alle
Männer so aussehen, wie Du und der Mensch
da, so heirathe ich nicht!

Lieschen.

Gurli — ich werde böse — der gefällt
mir!

Harlekin.

Brav, mein Kind! man sieht doch gleich den
rechten Gusto.

Beutelmann.

Ich wiederhole es Dir, Gurli, alle Manns-
personen sehen so aus, wie wir.

Gurli.

O das ist abscheulich! Du betrügst mich, es ist nicht wahr! Ich wette darauf, der Bursche da gibt Dir Unrecht.

Lieschen.

(heimlich zu Harlekin) Wenn ich Dich lieb haben soll, so mußt Du ihr Recht geben.

Harlekin.

Versteht sich! versteht sich!

Beutelmann.

(heimlich zu Harlekin) Schurke, wenn Du nicht meine Partie nimmst, so wirds mit Lieschen nichts!

Harlekin.

Schon gut! Schon gut!

Gurli.

Sage mir, sind alle Mädchen so hübsch, wie Lieschen und ich?

Harlekin.

Wah! ich dachte gar! O da gibts garstige, häßliche, trumme, lahme, schlefe, bucklichte vorne, bucklichte hinten, ein ganz Regiment.

Gurli.

Heirathen denn die häßlichen auch?

Harlettin.

Ich nun, nachdem's ist. Wenn sie nicht reich sind — sehen Sie — da bleiben sie sitzen, wie angenagelt. Haben sie aber hübsche Thälerehen — ah da ist's ein ander Ding! Hol mich der Teufel, da kriegen sie manchmal die schönsten Männer.

Gurli.

Haha! das wollt' ich nur wissen! — die schönsten Männer, die schönsten Männer! Siehst Du, Beutelmann, also gibt es doch schöne Mannspersonen?

Harlettin.

Sapperlot! wo hat sie nur den Verstand her?

Beutelmann.

Laß Dir doch sagen, Gurli, die schönsten Mannspersonen sehen ja grade so aus, wie wir.

Gurli.

So? Und die häßlichen?

Beutelmänn.

Gedulb, Kind! Man soll noch heute welche zu sehen bekommen. Man sey kein Narrchen, mach verspreche nur, mich lieb zu haben, und ich werde dann gewiß alles thun, was Dir gefälle.

Harlettin.

Frisch, Mamsellchen, thun Sie Ihr Möglichstes.

Gurll.

(für sich) Halt, ich muß sie zum Besten haben! (laut) Aber lieber Herr Beutelmänn, wirst Du mir Wort halten?

Beutelmänn.

Sehehe! englisches, werthgeschätztes, unvergleichliches Kind! Ja, alles, werde ich thun. Hihhi! Lieschen, gib Dir Mühe, verwende Dich zu meinem Vortheil, ich richte Deine Hochzeit mit dem Wildfang da auf meine Kosten aus.

Lieschen.

Lassen Sie mich nur mit Gueli allein!

Beutelmann.

Jetzt, meine vortreffliche Gurli, will ich Sie verlassen; ich will Ringe, Schmuck, Spitzzen, Kleider und so weiter einkaufen. Glauben Sie mir, ich sehe bei solchen Gelegenheiten einen Thaler Geld nicht an. Bedenken Sie doch, meine Beste, was sind Sie glücklich, einen so reichen Bräutigam zu besitzen! — Ich eile, um schnell wieder bei Ihnen zu seyn.

Gurli.

Hahaha! Nimm Dir Zeit, lieber Herr Beutelmann! erhitzen Sie sich nicht!

Beutelmann.

Wie sie für meine Gesundheit besorgt ist, das liebe Kind! Günstige Aspekten!

(geht ab.)

Harlekin.

Leb wohl, Lieschen!

Lieschen.

Du kommst doch bald wieder?

Harlekin.

Die macht sich den Teufel drauß, wenn ich
mich erhize! Das ist kurios. (geht ab.)

Lieschen und Gurli.

(folgen ihm.)

Fünfter Auftritt.

Borzimmer, wie in der ersten Scens.

Eido. Hellmann.

Hellmann.

Aber in aller Welt, was wollen wir wieder
hier! Mache mich nicht blind, Brüderchen,
Du führst etwas im Schilde, was ich nicht wis-
sen soll!

Eido.

O laß mich! Was sollt ich? Ich habe ei-
nen Brief abzugeben, das weißt Du. Ich habe

von dem alten Beutelmann Geld zu empfangen,
das habe ich Dir auch gesagt.

Hellmann.

So? Vortrefflich! Und alleweile kommt
der alte Herr zu seiner Hausthüre heraus, Du
drückst Dich an die Wand, daß er Dich nicht
sehen soll. Wir wissen, er ist nicht zu Hause;
und desto schneller eilst Du hierher. Wahrhaftig!
viel Delikatesse, wenn man Geld zu empfangen
hat. Wären unsre Gäubiger auf der
Universität nur halb so delikat gewesen, wir hät-
ten manche verdammte Audienz erspart.

Sido.

Ich bin nicht aufgelegt zu scherzen.

Hellmann.

Ich bin Dir im Wege, Herr Bruder, das
merke ich! Aber los wirst Du mich nicht. Wir
reisen mit einander, das heißt, wir gehen mit
einander auf Abenteuer aus. Ein Schelm, der
den Andern verläßt!

Sido.

Von Abentheuern ist hier nicht die
Rede.

Hellmann.

Et, das sind ja gerade die Schlimmsten, von denen nicht die Rede ist! — Es ist nun schon das drittemal, daß wir hier sind! Bald hattest Du den Brief vergessen, bald wolltest Du dem alten trocknen Herrn bloß Deine Aufwartung machen. Lauter Vorwand, um nur wiederkommen zu können. Sieh mir ins Auge! Habe ich recht?

Sido.

Leicht möglich! Aber ich soll die Freundschaft des alten Beutelmanns suchen, das weißt Du.

Hellmann.

Je nun, Deinem Vater mag an der Freundschaft mit dem alten Geldkasten was gelegen seyn, aber Dir? Heraus mit der Sprache! Mache Dir's Herz leicht! Was guckst Du alle Wände und Thüren an, als sollten sie zusammen fallen, wie die Mauern von Jericho?

Sido.

Hellmann! Scherze nicht, ich bin zum erstenmale in meinem Leben ernsthaft verliebt!

Hellmann.

Ah allen Respekt! Scherz bei Seite! Ich bin zwanzigmal in meinem Leben ernsthaft verliebt gewesen; das gibt Erfahrung.

Sido.

Vor ungefähr vierzehn Tagen ging ich Abends auf der Straße spazieren. Ein Wagen fuhr vor dieses Haus. Der alte Kommerzienrath stieg heraus, und gleich nach ihm — Hellmann! — das schönste Mädchen, das ich in meinem ganzen Leben gesehen habe. Sie sah mich nicht. Der Alte führte sie schnell ins Haus; ein kleines leichtes Ding, wie ein Bauermädchen gekleidet, hüpfte hinterdrein, und klapp! war die Hausthür zu.

Hellmann.

Da standest Du! Verdammte Situation! Sie ist mir bekannt, Brüderchen!

Sido.

Seitdem schleich' ich täglich um dieses Haus. Ich hüke mich vor dem alten Herrn bis auf die Erde; ich spionire alle Winkel durch. Nichts und wieder nichts!

Hells

Hellmann.

Vielleicht seine Tochter?

Sido.

Er war nie verheirathet; aber man sagt, er habe ein Mädchen erzogen, die er heirathen will. O Hellmann, wäre sie es, so bin ich verloren!

Hellmann.

Seh ruhig, wir jagen sie ihm ab.

Sido.

Bruder! das geht nicht! Du weißt den Befehl meiner Aeltern, ich soll Alles anwenden, um dem alten Weismann zu gefallen.

Hellmann.

Ei was! Ich sage Dir, wir jagen sie ihm ab. Das ist der größte Freundschaftsdienst, den man so einem alten Herrn erzeigen kann; wahre Christenpflicht. Sorge nicht!

Sido.

Aber wie? Rathet Hilfe!

Hellmann.

Halt! mir fällt etwas ein! Ich gebe mich für Deinen Bedienten aus, ich lege mich aufs Sponiren, und — da hast Du meine Hand! —

Du sollst Deine Prinzessin sehen, und wäre sie
mit sieben Siegeln versiegelt!

Sido.

Hellmann, Du gibst mir wieder Muth!

Hellmann.

Jetzt geh hier in das Kabinet und laß mich
allein! (Will das Kabinet öffnen, es ist verschlossen.)

Gurli.

(Singt in dem Kabinet.)

Hellmann.

Was Teufel? — Haha! ist das der Vogel-
bauer?

Sido.

Laß mich! (Steht durchs Schloßelloch.) Still!
still! Götter! sie ist es! Welch eine himmlische
Gestalt!

Hellmann.

Fort! Fort! Jetzt wird der Feldzug eröffnet.
Geschwind hier herein! (führt ihn zu einer andern
Thür im Hintergrunde.)

Sido.

(umarmt ihn und geht ab.)

Hellmann.

Gott sey Dank! So etwas hat mir lange gefehlt. Hol der Henker das Leben, das so einerlei dahin schleicht, ohne Komödie, ohne Possen, ohne Spektakel! Der arme Junge! ja, verliebt ist er. Hat er mir nicht einen Kuß auf die Lippen gedrückt, daß mir die Zähne weh thun. Ich bin also jetzt ein Bedienter. Nobles Avancement! Zum Glück leben wir in einer Zeit, wo Herr und Bedienter nicht so leicht zu unterscheiden sind. Halt! ich höre jemand kommen. — Geschwind auf die Lauer! (steht sich in die Mittelthür.)

Sechster Auftritt.

Hellmann. Harlekin,

Harlekin.

(Stürzt herein und hat ein Kästchen unterm Arm)
 Ach, das ist eine Pracht! eine rare Pracht!
 Ne, Harlekin, du bist doch ein wahres Glücks-
 kind! So viel Freude! 'S ist ein Wunder, daß
 unser eins nicht toll wird! Hihhi! das ist der
 Schlüssel zu meinem Mädchen, und da habe ich
 die schönen Sachen, die der Herr Kommerzien-
 rath für die Wamsell gekauft hat. Die wird
 sich nicht satt sehen können, ach, und da werde
 ich Zeit haben, mit meinem Lieschen zu scharmi-
 ren! Ach Du herzogldnes Lieschen! wenn ich
 mit Dir schön thue, da ist mein Herz wie ge-
 querlt. Ja, da ist die Wamsell Gurll, das ist
 ein kurioser Schatz, sie ist gegen den armen
 Herrn Kommerzienrath wie ein Schneegänschen;
 aber, hihhi! so unrecht hat sie nicht! 's ist
 meiner Treu ein häßliches Thier von einem
 Bräutigam.

Hellmann.

(Hervortretend) Ah, Ihr Diener, mein lieber
Harletkin!

Harletkin.

Ich der Tausend, wissen Sie denn, wie ich
heiße?

Hellmann.

Ist's möglich? Kennen Sie mich nicht?

Harletkin.

Weiße doch nicht gleich, wo ich Sie hinthun
soll.

Hellmann.

Mein Himmel! ich habe Sie gekannt, Sie
waren noch so klein. Sind Sie nicht Bedienter
beim Herrn Kommerzienrath?

Harletkin.

Das sollt ich meinen!

Hellmann.

Und Sie kennen Ihren Landsmann nicht mehr?

Harletkin.

Was? Sie sind aus Pommern?

Hellmann.

Se freilich!

Harlettin.

(umarmt ihn) Ach Du grundehrliches Pomerherz! Nun, das hat mir noch zu meiner Freude gefehlt.

Hellmann.

Sehts Ihnen denn recht gut?

Harlettin.

Gut, zum Erstaunen gut! Sie müssen wissen, Herr Landsmann, ich bin verliebt.

Hellmann.

Ich gratulire! Und gewiß werden Sie wieder geliebt. So ein hübscher, junger, scharmanter Mensch!

Harlettin.

Ja, das ist wahr, scharmant bin ich, und ganz grausam werde ich wieder geliebt. Ne, Sie glaubens nicht. Aber mein Herr, hehe! der ist auch Bräutigam; aber brt! mit dem wills nicht fort.

Hellmann.

Im Vertrauen; er ist auch ein bischen alt und häßlich.

Harlekin.

Nicht wahr? Habs auch gesagt! Aber es hilft nichts. Wenn so ein Kommerzienrath einmal heirathen will, mein Scel! Herr Landsmann, da ist er wie toll im Kopfe! Er kann's gar nicht erwarten; heute Abend soll Hochzeit seyn.

Hellmann.

Oh — ich weiß es. Seine Braut ist ein schönes Mädchen. Er hat sie hier in diesem Cabinet eingeschlossen, nicht wahr?

Harlekin.

Ja wahrhaftig! — Ne, in aller Welt, woher wissen Sie denn das? das ist ja ein Geheimniß. Das hat mir mein Herr aufs Leben verboten, ich darfs keinem Menschen erzählen.

Hellmann.

Ich weiß ja um Alles.

Harlekin.

Ich, da wissen Sie wohl auch, daß ich das Kammermädchen heirathe? Bloschen wird sie genannt. Ach! Herr Landsmann, das ist ein Mädchen! — Ach, und das närrische bei der

Sache ist — hahaha! — die beiden jungen Dingerchen haben noch keine andre Mannsperson gesehen, wie mich und den Herrn Kommerzienrath. Ne, 's ist zum todtlachen! sie sind so einfältig, wie die Gänschen.

Hellmann.

Vortrefflich! Aber wissen Sie wohl, um den Spaß noch vollkommner zu machen, fällt mir eben ein —

Harlekin.

Ne, was denn? Sagen Sie doch!

Hellmann.

Mein Herr ist der Bruder der Wamsfell Gurli — so heißt des Herrn Kommerzienraths seine Braut. Sie sehen, ich weiß Alles.

Harlekin.

Hehehe! nun geht mir ein Licht auf, woher Sie das Alles wissen. Kurios! Herr Bentzelmann hat mir von dem Bruder nichts gesagt.

Hellmann.

Er ist bloß zur Hochzeit hieher gereist. Wenn Sie mir nun den Schlüssel gäben, so besuchte mein Herr seine Schwester. Denken Sie sich den

Spaß, wenn der Herr Kommerzienrath zu Hause käme und fände Bruder und Schwester auf einmal bei einander. Erst würde er denken, es wäre eine fremde Mannsperson, und —

Harlekin.

Hm! Landsmann — 's ist nun so eine eigne Sache!

Hellmann.

Mein Herr weiß, daß seine Schwester den Kommerzienrath nicht heirathen will; aber er sagte: bin ich nur eine Viertelstunde mit ihr allein, so überrede ich sie.

Harlekin.

Ih was Sie sagen! — Da geschähe ja dem alten Kommerzienrath ein rechter Gefallen damit. Ja, wenns so ist! — Aber es ist doch kurios, daß mir mein Herr nichts von dem Bruder erzählt hat.

Hellmann.

Wer kann an alles denken? Mein Herr wird gleich hier seyn, wir gehen zusammen ins nächste Birthshaus und trinken eins auf Lies-

chens Gesundheit und aufs Wohl des edlen Pommerlandes! (hustet.)

Harlekin.

Ach! Landsmann, da habt Ihr mirs Herz getroffen. Ja, Lieschen und's Pommerland! die sollen leben! — Und ehe man nicht tüchtig mit einander getrunken hat, ist's immer noch so ungeniertes Wesen. Nun, nichts für ungut, da ist der Schlüssel. Wenn nur Euer Herr gleich da wäre, daß wir bald fortkämen! 's ist nur Lieschens Gesundheit wegen.

Hellmann.

Da ist er!

Siebenter Auftritt.

Borige. Sid.

Hellmann.

Sid., daß Sie kommen; lieber Herr, ich will Sie eben holen! (ruft) Land! Brüdern, Land!

Harlettin.

Freut mich recht außerordentlich, Sie kennen zu lernen. Ja, welcher Treck! Sie sehen ihr ähnlich! Gottes tausend! was wird die Jungfer Schwester für Augen machen, wenn sie Sie sieht!

Sid.

Meine Schwester?

Hellmann.

(hustet) Verzeihen Sie! Harlettin ist mein Landsmann und ein trefflicher Kopf! Ich habe ihm kein Geheimniß daraus gemacht, er weiß Alles.

Sid.

Nun, wenn er einmal Alles weiß —

Harlekin.

Ja, ja, Sie können mir sicher Ihr Vertrauen schenken! Wenn Sie nicht der Bruder wären, da wäre ich wohl ein Esel, daß ich Sie hereinlasse! (schließt auf.)

Hellmann.

Allerdings! (mit) Hirsch auf, Brüdern, die Gelegenheit ergriffen, mit fliegenden Fahnen aufmarschirt! (ab) Ich gehe unterdessen und trinke mit meinem Landsmann auf das Wohl des edlen Pommerlandes, nicht wahr, Freund Harlekin, und auf die Zärtlichkeit aller schönen Mädchen!

Harlekin.

Freilich, freilich! Wivat! Wivat! Geschmeiß, Landsmann! Weiß Gott! wer aus Pommern ist, der hat Verstand!

Hellmann und Harlekin.

(ab.)

Achter Auftritt:

Garten.

Gurli. Lieschen.

Gurli.

(Sitzt auf einer Rasenbank und liest.)

Lieschen.

Gurli, ich werde auf die Bücher böse! — Du sprichst kein Wort, und ich bin so fröhlich, so fröhlich! Ich möchte gern recht viel plaudern, singen, erzählen! — Ach, was weiß ich, was ich alles möchte! Seit ich den Harlekin gesehen habe, Gurli, bin ich so unruhig, so — ich weiß selbst nicht wie.

Gurli.

Störe mich nicht, Lieschen, ich bin in tiefen Gedanken.

Lieschen.

In tiefen Gedanken? Ach Gurli, was denkst Du denn so tief?

Gurli.

Steh nur, Lieschen, in allen Büchern sind die Mädchen so zärtlich, wenn sie an ihre Geliebten denken; sie sterben fast vor Sehnsucht, wenn sie nicht bei ihnen sind, und wenn der Liebhaber endlich kommt, kannst Du Dir vorstellen? da sind sie so kalt, so grausam. Sage mir nur, Lieschen, muß man denn grausam seyn?

Lieschen.

Je pfut! Man müßte sich ja der Sünde fürchten.

Gurli.

Ja, Lieschen, das denk' ich auch; denn die Liebhaber sind doch gar zu schön — und so zärtlich — und solche gute Herzen —

Lieschen.

Hast Du denn welche gesehen?

Gurli.

Freilich, ich habe die Beschreibung gelesen. Stehst Du, Lieschen, da gibt es welche, die sind immer zu Pferde, ganz in Eisen verhüllt, die heißen Ritter. Aber ich will Dir aufrichtig

sagen, die gefallen mir nicht. — Darnach sind wieder andere, die heißen Schäfer, die haben ein Hündchen an der Leine und kareffiren ihre Lämmchen, die gefallen mir schon besser. Aber die dritte Klasse, die sind Dir prächtig angezogen, und reden so süß, und wollen immer sterben, und schwören, ach! daß es einem durchs Herz geht, das sind die galanten, und die gefallen mir am allerbesten.

Lieschen.

Und wie nennst Du alle die Leute?

Gurli.

Je nun, Liebhaber.

Lieschen.

Liebhaber? Liebhaber? Hahaha! Das ist drollig! Aber sage mir, Gurli, weil Du doch die Leute kennst, hast Du nicht einen darunter gesehen, der so aussieht, wie mein kleiner, lieber Harletkin? Ich möchte doch gar zu gern wissen, ob das auch ein Liebhaber ist?

Gurli.

So viel habe ich gelernt, Lieschen, wenn Dir's Dein Herz sagt, so ist's einer. Ach, was

Ach Dich beneide! Du bist schon verliebt, und die arme Gurli ist noch gar nicht verliebt!

Lieschen.

Ach, Gurli, glaube es nur, das kommt geschwinde. Ich kann Dir schwören, ich weiß nicht, wie ich dazu gekommen bin.

(Sido spielt ungeschen auf der Sichte.)

Gurli.

(erschrocken) Lieschen!

Lieschen.

Gurli!

Gurli.

Was ist das?

Lieschen.

Hast Du davon nichts gelesen?

Gurli.

(freudig erschrocken) O Himmel! ja, ich bin außer mir! Ja, ja, Lieschen, das kenne ich! Ach! wie ist mir? — Gott sey mir gnädig! eine Fee, oder ein Liebhaber!

Neunter

Zehnter Auftritt.

Vorige. Sids.

Sids.

(Hervortretend und auf sie zeigend): Ja, liebster würdige Gurt, und zwar der glücklichste, sanftmüthigste, feurigste, der je geliebt hat! Duzehendes Mädchen! ich verehere Sie! Ich liebe Sie! Ich bete Sie an! Entscheiden Sie über mein Schicksal! Ein gültiger Blick aus Ihren schönen blauen Augen macht mich zum glücklichsten Menschen! Sollte ich aber — sollte ich so unglücklich seyn, Ihnen zu mißfallen, Gurt — was bleibt mir dann übrig, als zu sterben — trostlos zu sterben!

Gurt.

(erschrocken und zitternd): Ein Liebhaber — Du — ein Liebhaber — ach Gott! ach Gott! — ein Liebhaber!

Sids.

Ich weiß es, vortreffliches Mädchen! in welcher Slaveret Sie von einem elenden, nichtswürdigen Menschen gehalten werden. Ach, was

ich so glücklich, Ihr Herz zu rühren, dürfte ich
 so kühn sehn, auf Ihre Gegenliebe zu hoffen,
 ja! ich schwöre Ihnen bei allen Göttern! bei
 meiner Ehre! bei meiner Liebe! Sie sollen be-
 freit werden. Ich wage Alles! ich verlache die
 Weltlichste Trauer um Tode! Ich stürze mich kühn
 in alle Gefahren, und bote die Hölle selbst ihre
 Macht auf! herrliches Mädchen, ich ringe um
 Deinen Besitz und siege!

Carl.

Menschen — ach — halte mich! Die Freu-
 de — ich sterbe! — Ach, Mädchen, stehst Du,
 grade so wie's in den Büchern steht, aber noch
 weit schöner! — Mein liebster Liebhaber! —
 Mein — sterben — sterben — das sollst Du nicht,
 darauf kannst Du Dich verlassen! Ach du lieber
 Gott! ich habe ihr schon so lange gewünscht, ei-
 nen ordentlichen Liebhaber zu sehn! Statt kommt
 gar so ein schöner! — Nein, Du stübner
 Mensch, ich liebe Dich, ach! ich liebe Dich,
 das Herz springt mir vor Liebe! — Menschen, so
 rede doch! Was meinst Du denn? Hab ich nicht
 recht?

Lieschen.

Oh freilich! In meinem Leben habe ich nicht so was Rares von einer Mannsperson gesehen.

Sido.

Himmel! welches Glück! welche Freude!

Gurtl.

Wie nenne ich Dich denn?

Sido.

Mein Name ist Sido.

Gurtl.

Sido? Sido? Oh! oh! Sido! das klingt bis tief ins Herz! — Aber da fällt mir ein, ich habe gelesen, die Mannspersonen wären manchmal untreu. Ach! Sido, Du wirst mich doch nicht betrügen? wirst Du mich immer lieb haben, Sido?

Sido.

Wie kannst Du zweifeln, Gurtl? Du träufst mich!

Gurtl.

Nein, um Himmelswillen nein! böse mußst

Du nicht werden, mein lieber Eido, ich glaube Dir ja!

Eido.

Himmliche Unschuld! wer könnte je Dich mißbrauchen! Nein, ich liebe Dich ewig, ich bete Dich an, und wünsche nichts mehr, als Dich so bald als möglich zu besitzen — zu heirathen!

Gurli.

Zu heirathen? zu heirathen? Ach, allerliebste! Aber — nein! (traurig) nein, das geht nicht!

Eido.

Was? das geht nicht? Wie?

Gurli.

Je, Du närrischer Mensch, das kommt ja erst im letzten Theile. Ja, ich habe es wohl gelesen; das ist recht schlimm! — Aber halt! — Ich besinne mich — ja — wenn Du mich entführst, da gehts doch.

Eido.

Nichts weiter, als das? Ich entführe Dich gleich! Komm, laß uns eilen!

Gurli.

Ja, ja, Du liebster Eido, gleich;

aber, Lieschen, was ist Dir denn? so freue Dich doch!

Lieschen.

Nein, Gurli, ich freue mich nicht; wo mein Harlekin bleibt, da bleibe ich auch!

Gurli.

Ach du lieber Gott! freilich! Höre, liebster Sido, sage doch dem jungen Menschen, daß er die auch entfähret!

Sido.

Der kommt mit uns. Sey ruhig, Lieschen, ich bin dem armen Jungen so schon eine Belohnung schuldig.

Lieschen.

Wie? Was? Kein Christel? Ja, ja, Gurli, ich gehe mit Dir!

Sido.

Willst Du mit nun folgen, meine Gurli? Die Augenblicke sind kostbar. Komm, laß uns eilen.

Zehnter Auftritt.

Vorige. Beutelmann. Harlein.

Beutelmann.

Da bin ich, da komme ich gleichsam auf den Flügeln der Ungeduld — Aber was? wie? darf ich meinen Augen trauen? ein Fremder hier? Mein Herr, ich alterire mich! Wie? diese Unverschämtheit —

Sido.

Mein Herr —

Beutelmann.

Ou Surt! Und Sie, Ramsell? Das kann mein Tod seyn! Was sind das für Sitten? Ich laufe, ich renne, ich forge, ich laufe, ich bezahle, und Sie finden für gut, sich mit einer fremden Mannsperson zu unterhalten.

Surt.

Eine Mannsperson? Hahaha! eine Mannsperson? Das eine Mannsperson? — Nein, das hätte ich im Leben nicht geglaubt, daß das eine Mannsperson wäre! Was sprichst Du

denk, nördlicher Deutelmann? er steht Dir ja gar nicht ähnlich.

Deutelmann.

Zum Henker! schöne Geschichten! Die Unschuldigen spielen! „Nato thant“? Ich bin betrogen, verrathen, die ganze Speculation geht zum Teufel! (zu Hartlein) Und Du! Du Unbe! Du Unglückskind! Du kannst noch lachen? Warte, Du sollst mirs entgelten! (geht mit dem Stock auf Hartlein zu)

Hartlein.

Herr! Das ist ja ein dummes Thier! (laut) Kennen Sie ihn denn nicht? So sehen Sie ihn doch recht an! Herr Je! Kennen Sie ihn denn nicht?

Deutelmann.

Wie? Was? Wozu soll ich kennen?

Hartlein.

Nun, den Herrn da. So hören Sie doch! 's ist ja der Bruder! Senn Sie doch nicht toll! 's ist ja der Bruder von Ihrer Frau!

Deutelmann.

Kaserei! Spießbüßerei! Nicht nach dem Be-

den zu haben! Sie hat in Ihrem Leben keinen Bruder gehabt.

Harlekin.

Gottes tausend! ich werde es ja wissen! Wie hätte ich ihn denn sonst herein gelassen? Seyn Sie doch nicht so verstockt, fragen Sie ihn nur selber.

Elis.

Mein Freund ist an dem Frithum Schalk. Er gab mich dafür aus, um mir das Glück zu verschaffen, mit der liebenswürdigen Gurli zu sprechen. Ich liebe sie, sie liebt mich wieder: wir sind auf ewig verbunden.

Gurli.

Ja, lieber Beutelmann, Du kannst es glauben, wir haben uns geheirathet.

Harlekin.

Dich so zu betrügen! das ist ein Extra-Kniff!

Beutelmann.

Scheidathet!

Gurli.

Mua ja wohl! Hast Du mir denn nicht

selbst gesagt, wenn ich heyrathete, da würde ich frei. Nun siehst Du, da hab' ich geheyrathet.

Beutelmann.

Unbesonnenheiten! Mich soll man heyrathen, mich soll man lieben, da kann man mit der Zeit frei werden.

Gurtl.

Ich habe Dir ja schon gesagt, Du wunderlicher Kommerzienrath, Dich heyrathe ich nicht, darauf kannst Du Dich verlassen, Du bist eine häßliche Mannsperson. Nicht wahr, mein lieber Odo?

Beutelmann.

Ha! soch ein Schimpf! das sollt' ich ertragen? Ein Mann von 100,000 Thalern braucht sich so was nicht gefallen zu lassen. Den Augensblick, mein Herr, verlassen Sie mein Haus, oder beim Henker —

Odo.

Verjehes Odo, Herr Kommerzienrath! Ich will nicht so unbeschelden seyn und wider Ihren Willen hier bleiben. Aber Sie werden mir gütigst erlauben, daß ich meine Frau mitnehme.

Beutelmann:

Ihre Frau? — Herr! wenn Sie nicht gleich marschiren —

Harlekin:

Herr Kommerzienrath! merken Sie's denn nicht? 's ist doch eine Verwandtschaft!

Beutelmann.

Et was! Ein Veträger ist er; ein Advokat, ein Schlucker, der reiche Leute pressen will. Jetzt kenne ich ihn, die Hitze machte mich vorhin blind. Schon seit vierzehn Tagen schwänzelt er um mein Haus herum. Zweimal ist er auf meinem Komptoir gewesen. Er gab vor, einen Kredit-Brief auf mein Haus zu haben, und da er ihn zeigen sollte; hatte er ihn zu Hause gelassen. Haha! solche Abgel kennt man schon. Ich gab mir nicht einmal die Mühe, nach seinem Namen zu fragen.

Sido.

Ich habe Ihnen keine Unwahrheit gesagt, Herr Kommerzienrath. Hier ist der Brief.

Beutelmann:

Hm! hm! 's ist doch richtig! Von Sidon. Comp.

Sido.

„Belieben: Sie zu lesen!

Beutelmann.

(liest) „Danzig, den 13. Mai. In Beziehung auf unser letztes habe ich hter die Ehre, „meinen Sohn an Sie zu adressiren.“

Ah! Sie sind der Herr Sohn von Sido und Compagnie?

Sido.

Ihnen zu dienen.

Beutelmann.

Hol der Teufel die Dienste!

„Ich hoffe durch sein vortheilhaftes Aeußere“ —
 O weh! o weh! — „und sein wohlgezogenes
 „Betragen, wird er so glücklich seyn, sich
 „Ihre Liebe zu erwerben.“ — Wahrhaftig,
 er betrügt sich allertiebst! — „Die er um so
 „mehr verdient, da er Ihr Nefte ist.“

Mein Nefte? Mein Nefte? Was? das Haus
 Sido und Compagnie hat mich zum Narren!
 (wirft den Brief auf die Erde.)

Sids.

Hebt ihn auf und gibt ihn zurück! Lesen Sie weiter, wenn ich bitten darf!

Beutelmann.

(liest) „Der Tod Ihrer Schwester war erschreckend.“ — Sollte man glauben?

Harlekin.

Warum denn nicht, Herr Kommerzienrath?

Beutelmann.

(liest) „Wir liebten uns“ —

Harlekin.

Es ist ja ganz natürlich!

Beutelmann.

(liest) „Im Einverständnis mit ihrer Gouvernante entführte ich sie. Wir heiratheten uns“ —

Harlekin.

Nun das ist ja ganz in der Ordnung!

Beutelmann.

(liest) „Und Ueberstinger dieses ist die Frucht unserer Liebe.“

Harlettin.

Da sieht man, die Kinder der Liebe sind immer pfliffige Personen.

Beutelmann.

(liest) „Ich schmeichle mir, Sie werden mich für Ihren Schwager erkennen, und in diesem Falle werde ich das Vermögen meiner Frau in Ihrer Handlung lassen. Wo nicht, so würde ich mich genöthigt sehen, mein Recht dazu gerichtlich zu erweisen!“ —

O weh! o weh! Immer besser! eine höchst kurtiose Ueberraschung!

Edo.

Ist Ihnen nicht gefällig, noch die Nachschrift zu lesen?

Beutelmann.

Noch eine Nachschrift?

Edo.

Von meiner Mutter.

Beutelmann.

(liest) „Lieber Bruder! Du kanntest die Strenge meines Vaters. Nur dieses Bagestück konnte mich mit meinem Schiebten ver-

„einigen. Ich bin glücklich, und wenn ich
 „höre, daß Du meine Rath billigst, und
 „meinen Sohn mit Liebe aufnimmst, sind alle
 „meine Wünsche erfüllt!“

Edo.

Was darf meine Mutter hoffen?

Beutelmann.

Ach Du verdammtes Doctor! Die ver-
 wünschte Prophezeiung! Weiß Gott! sie trifft
 ein, aufs Haar ein!

Edo.

Wie, Herr Kommerzienrath? Sie sind noch
 nicht überzeugt, daß ich Ihr Neffe bin?

Beutelmann.

Ei zum Henker! was reden Sie denn? das
 ist ja das ganze Malheur, daß ich davon über-
 zeugt bin. Aber von meiner Schwester — Wer
 Teufel hätte das denken sollen? Mir solch einen
 Streich zu spielen!

Harlekin.

Nun, ja, das ist es eben! — Man muß

den Mädchen im Leben nicht trauen, Herr Kommodorenrat, und wenn sie todt sind, vollends gar nicht.

Filfter Auftritt.

Vorige. Hellmann.

Hellmann.

Sieh da, die ganze Familie! (zu jedem Einzelnen) Gewiß der Herr Vater? Der Herr Bräutigam? Die Dame die Braut? Darf man gratuliren?

Beutelmann.

Noch so ein Gesicht! Ich will doch nicht hoffen auch ein Neffe?

Harlekin.

Mein Landsmann aus Pommern.

Eido.

Mein Freund Hellmann! Ich verbanke keinem Scherze das Glück, die schöne Gurli gesprochen zu haben.

Beutelmann.

Große Rekommodation! Habe nicht die Ehre zu kennen.

Gurli.

Ich bin ihm gut. Willkommen Hellmann!

Harlettin.

Bin ich denn wieder geprellt? Nun seh einmal ein Mensch in der Welt, was es für Menschen in der Welt gibt!

Sido.

Darf ich hoffen, lieber Onkel, daß die Einwilligung in meine Verbindung mit diesem lebenswürdigen Mädchen der erste Beweis Ihrer Güte gegen mich ist?

Hellmann.

Wie kannst Du zweifeln, daß ein so reicher, so berühmter, so großmüthiger Mann, wie der Herr Kommerzienrath —

Beutelmann.

Es freut mich, Sie kennen zu lernen. (zu Sido.) Es ist ein artiger junger Mann!

Gurli.

Lieber Beutelmann! sey doch ein guter Onkel,
hörst

hörst Du? Dich heyrathen, glaub es mir, das geht nicht, lieber Beutelmann, das muß ich ja am besten wissen, das geht nicht. Aber kareßsiren, ja siehst Du, Dich kareßsiren, das will ich, gewiß, das will ich, wenn Du ein guter Onkel bist und meinen Sido lieb hast. — Du schweigst? So rede doch, ich muß ja sonst weinen!

Beutelmann.

Et meinerwegen! Ich will großmüthig seyn, und wenn ich vor Großmuth plazen sollte: nehmt Euch, heyrathet Euch, macht, was Ihr wollt, nur laßt mich in Frieden!

Sido.

Besten Onkel!

Gurli.

So gefällst Du mir!

Lieschen.

Und meine Hochzeit?

Harlekin.

Und mein Lieschen?

Beutelmann.

Das ganze Haus ist toll geworden! Die ganze Spekulation ist verunglückt. Der Heyraths-

Teufel ist Allen in die Köpfe gefahren, und —
o weh! meine Prophezeihung ist erfüllt.

Harlekin.

Nun ja, eben deswegen! so muß doch meine
auch erfüllt werden.

Beutelmann.

Heirathe wer Lust hat! Ich bin Willens im
ledigen Stande zu verbleiben.

Hellmann.

Wortrefflich, Herr Kommerzienrath, der Mei-
nung bin ich auch.

Beutelmann.

Sie haben gewiß auch eine schlechte Prophe-
zeihung?

Hellmann.

Das nicht. Im Gegentheil, allen Liebenden
prophezeihe ich lauter Gutes!

Alle außer Beutelmann.

Es lebe die Prophezeihung!

Harlekin, der Eheslicker.

Eine Posse in drei Aufzügen.

Personen:

Meister Knaster, ein Schuster.

Suse, seine Frau.

Ndschen, seine Tochter.

Peter, sein Vetter und Gefelle.

Harlekin.

Lieschen.

Wolf.

Erster Aufzug.

Freier Platz in einer Vorstadt, vorn auf beiden Seiten Häuser.

Erster Auftritt.

Meister Knaster. Peter (im Gespräch begriffen.)

Knaster.

Folge mir, Peter! Es gibt viel Noth in der Welt, aber das größte Kreuz wohnt im Ehestande!

Peter.

Je, Better, was er für Schicksal macht!
Sehehe! wem ihm glauben wollte?

K n a s t e r.

Das ist eben, mein Kind, es glaubts im Anfange niemand, aber Peter, man weiß nicht eher, ob der Schuh drückt, als wenn man ihn angezogen hat! Nun sieh, laß Dir rathen! Du hast Ambition, darum bist du ein Schuster geworden, das ist ein edles Handwerk, denn wie wollten die Menschen in der Welt ohne Schuster fortkommen! und ein rechtschaffner Schuster macht jedem einen Absatz, daß er um einen halben Zoll größer wird, als ihn der liebe Gott geschaffen hat. Drum Peter, verdirb Dir Deine Tage nicht. Laß die Liebesgedanken, und denke auf Schuhe und Stiefeln, daß Du Dir einen Namen in der Welt machst!

P e t e r.

Aber, Vetter, wenn Ihr nur Lieschen so recht kennen solltet, sie hat Euch so ein ehrliches, gutes Gesicht, und ein Herze — Mein, Vetter! Laßt mich Lieschen frein!

K n a s t e r.

P e t e r. Das war ja vor fünf und zwanzig Jahren gerade mein Casus. Ich nahm meine

erste Frau, Gott habe sie selig! Kann Er sich mit ihr vertragen, es soll mit Lieb seyn, ich konnt' es nicht. — Die hatte auch so ein Gesichtchen und auch so ein Herze. — Et du lieber Gott! was konnte das Gesichtchen für Gesichter schneiden!

Peter.

Ich Pos' tausend, Better! warum habt Ihr denn wieder geheurd'igt, wie sie todt war?

Knaster.

Weil ich ein Esel war, mein Kind. Die Zuschäfte wurden Mode, man brauchte Verlag, sie hatte Geld, der Teufel blendete mich. — Peter, die gescheidten Leute kommen ins Malheur, aber den Eseln gehts vollends trübselig!

Peter.

Better, ich muß es doch auch probiren. Ich mag nicht klüger seyn, wie Ihr. Ich habe bei Euch gelernt. Seyd Ihr ein Esel, so will ichs mit Vergnügen auch seyn. Sprecht nur Eurer Frau ein bischen zu, daß sie ihr Jawort gibt, daß ich Lieschen ins Haus bringe.

Knafter.

Peter, die gibts im Leben nicht zu!

Peter.

Je sagt mir nur aber, warum denn nicht?

Knafter.

Weil ich's will! Peter, begreifst Du denn nicht?

Peter.

Aber Abschen will sie dem Harlekin geben?

Knafter.

Das gebe ich nimmermehr zu! nimmermehr!
da wird nichts draus!

Peter.

Aber Better, warum denn nicht?

Knafter.

Nun, weil sie's will! Peter, begreifst
Du denn nicht?

Peter.

Better, Ihr müßt nicht böse seyn, aber es
ist kurios, das geht über meinen Verstand!

Knafter.

Mein gutes Kind, Du wirst's schon erfah-
ren. Eins zerrt hin, das andre her; eins will da

hinaus, das andre dort hinaus, das ist nun so der liebe Ehestand; man muß doch fühlen, daß man mit einander verbunden ist.

Peter.

Aber Wetter, Ihr habt doch Autorität!

Knaßer.

Hm! hm! Ja! was Autorität ist, Peter, ja? ja!

Peter.

Nun, Wetter, so sprecht doch einmal so recht nachdrücklich, und seht, daß ihr mir zu Lieschen verhelft!

Knaßer.

Ei was! laß mich zufrieden. Ich brauche schon Nachdruck genug für mich selbst — Und sie gibts nicht zu.

Peter.

(weinerlich) Schon gut, Wetter! ich werde desperat. Morgen ist Jahrmarkt, ich laufe in die Welt! Wo die Menschen Beine haben, ist der Schuster willkommen!

Knaßer.

Ei Du Narr! lauf zu! Der liebe Gott hat

Die ganze Welt über einen Leisten geschlagen. Es gibt andre Städte und andre Kundschaft, aber der Schuster muß überall ins harte Leder stechen.

Peter.

Das wollen wir sehen! Schon gut, schon gut!

Knaster.

Hm! er dauert mich, seine umgewandte Rath macht ihm kein Mensch nach. Peter!

Peter.

Habt Ihr Euch anders besonnen?

Knaster.

Komm her, Peter! Ich bin Dir ja nicht hinderlich. Käms auf mich an, so gäb ich Dir Lieschen, und Oberleder und Sohlen dazu, daß Du wie ein ehrlicher Mann durch die Welt kämst. Aber meine Suse! Nun Du weißt wohl, mit Gewalt gehts nicht. Habe Geduld!

Peter.

Geduld? das ist nun so ein Schmaus, Peter, der weder gut schmeckt, noch satt macht!

Knaster.

Peter, halt es mit mir. Wenn der Himmel im Hause voll Donnerwolken hängt, wenn der Feind mit Schwadroniren aufmarschirt, Du weißt ja, wie's geht, da schlag Dich immer zu mir und nimm meine Partei!

Peter.

Ja, Wetter!

Knaster.

Und den Harlekin laß mir nicht ins Haus, ich weiß, er schleicht zu Röschen, und meine Frau tritt ihm die Brücke, aber sie soll ihren Willen nicht haben, gib Achtung, und paß ihm auf.

Peter.

Ja Wetter!

Knaster.

Und da hast Du meine Hand, ich bringe durch. Lieschen soll Dein werden!

Peter.

Ja Wetter! Nun seht ihr, da spricht ihr doch wie ein Mann von Verstand. Ich dachte es wohl, der Wetter wird schon zu sich kommen.

Knaster.

Jetzt lebe wohl und vergiß nicht, was ich Dir gesagt habe. Hältst Du Wort, so halte ich auch Wort! (Knaster ab.)

Zweiter Auftritt.

Peter allein.

Das Wort halten, ja, es ist eine schöne Sache, aber schwer, ver-teufelt schwer! Du armer Peter! Sonst, wenn die Frau Euse ihre hitzige Stunde hatte, da schlich sich Peter fort und ließ den Herrn Better im Stiche. Nun sind wir mit einander verbunden, es wird betrübte Affairen geben! Und der Harlekin! ich soll ihn erwischen, ich soll aufpassen. Du lieber Himmel! wenn er nur nicht weit pfiffiger wäre, wie ich. Das ist ein Fehler in der Welt! ein Mensch sollte grade so dumm seyn, wie der andre, da wär's ein kommodos Leben! Armer Peter, du hast

eine große Last auf den Buckel genommen,
 aber — (singt)

Mußte doch Jakob sieben Jahre dienen,
 Eh er die schöne Rachel bekam.
 Hat ihm gewiß auch recht sauer geschienen,
 Eh er das Mädchen zum Weibe nahm! —
 Konnte man dem Patriarchen
 Nicht verargen,
 Et was braucht sich der Peter zu schämen,
 Auch sein Bündelchen auf sich zu nehmen?
 Nein! Nein! Nein!
 Das muß nun einmal so seyn,
 Freude folgt auf Liebespein!

Sinson ließ sich die Haare verschneiden
 Von der schönen Delila,
 Mußte gar viel von Philistern erleiden
 Einst in Mesopotamia!
 Ging das so dem großen Helben,
 Et Pog Bellen!
 Kann sich denn wohl noch der Peter beklagen,
 Daß er sein Lieschen muß sauer erjagen?

Nein! Nein! Nein!

Das muß nun einmal so seyn,

Frende folgt auf Liebespein!

(Singend ab.)

Dritter Auftritt.

Harlekin hat gebracht.

So? eine verfluchte Geschichte! Die Frau verspricht mir Röschen, wenn ich den Peter nicht zu Lieschen lasse, und der Mann verspricht dem Peter Lieschen, wenn er mich nicht zu Röschen läßt. O Genie! komm mir zu Hülfe! Jeder dumme Teufel will dich jetzt haben, laß einmal einen gescheldten Kerl nicht in der Klemme sitzen. Ein böses Weib und ein pfliffiger Kopf haben doch schon viel in der Welt möglich gemacht! Laß sehen, ich muß mit der Frau Guse sprechen. Selbst wenn der Teufel in Noth ist, fragt er ein Weib um Rath.

Vierter Auftritt.

Harlekin. Frau Euse tritt aus dem Haus.

Harlekin.

Allerliebste Frau Euse, Sie kommen wie gerufen!

Euse.

Ach, ich unglückliche Frau! Ärger habe ich vom frühen Morgen bis zur sinkenden Nacht.

Harlekin.

Geht mirs denn besser, liebe Frau Euse? Denken Sie, da hab ich hier Ihren Mann behorcht!

Euse.

Behorcht? was hat er gesagt? was hat er gesprochen? Sprach er von mir? der abscheuliche Mensch!

Harlekin.

Freilich sprach er von Ihnen, aber nicht viel Gutes. Ach, liebe Frau Euse, die Welt ist schlecht!

Suse.

Die Männer sind das Schlechteste auf der Welt!

Harlekin.

Mit Erlaubniß, ich bin auch einer —

Suse.

Ich meine ja nicht die jungen, sey doch nicht so dumm! Aber was in aller Welt hat der abscheuliche Mensch gesagt?

Harlekin.

Er bringt durch, Peter bekommt Lieschen, Harlekin darf nicht mehr ins Haus, und Sie —

Suse.

Nun? Und ich? und ich?

Harlekin.

Sie müssen nachgeben, Sie müssen stillschweigen, Sie müssen folgen, wie der Mann will.

Suse.

Hahaha! ich nachgeben? ich stillschweigen? Das soll einer an mir erleben! Hahaha! nach meiner Pfeife muß er tanzen, springen muß er, wenn ich Schnippchen schlage! Durchdringen?

Ja,

Sa, bringe nur, durch sollst du nicht kommen,
so lange mit noch die Augen aufstehen.

Harletkin.

Peter hat sich zu seiner Partei geschlagen.

Euse.

Ei und wenn ihm das ganze Handwerk betes
stände! Was fragt eine rechtschaffne Frau dar-
nach!

Harletkin.

Das heiß ich Courage!

Euse.

Mein erster Mann, Gott hab ihn selig! es
war ein Grobschmidt, Eisen konnte er biegen,
wie Wachs, mit mir konnte er nicht fertig
werden.

Harletkin.

Aber Frau Euse, wie fangen wir's an, daß
et mir Abschen gibt?

Euse.

Ich lasse ihm keine ruhige Stunde im
Hause.

Harlekin.

Es wird nichts helfen, er geht ins Bierhaus.

Suse.

Ich stelle mich krank!

Harlekin.

Er gibt Ihnen Pillen ein.

Suse.

Ich falle in Ohnmacht.

Harlekin.

Er läßt Sie liegen.

Suse.

O der abscheuliche Mensch! Das ist er teu-
pabel! Ich unglückliche Frau!

Harlekin.

Mit Gewalt geht es nicht.

Suse.

Nun so gehts mit List, meinen Willen muß
ich haben, ich ruhe nicht. Morgen ist Jahrmart,
morgen muß Deine Verlobung seyn!

Harlekin.

Mit List? Lassen Sie doch hören, Frau
Suse!

Euse.

Er ist furchtsam, seine selige Frau liegt ihm oft noch im Sinn. Ja, es geht! Warte, Du sollst schon zahm werden!

Harletkin.

Nur ein bißchen deutlicher, Frau Euse!

Euse.

Wenn es Abend ist, schleichst Du Dich ins Haus. Ich will schon sorgen, daß die Thüren offen sind. Du ziehst Dich an, wie seine selige Frau, Du trittst vor sein Bette und sprichst: Du willst ihm den Hals umdrehen, wenn er nicht in Allem meinen Willen thut, Du mußt

Harletkin.

Verstehe schon, verstehe schon! Vortreflich! Ich will dem alten Papa schon einheizen!

Euse.

Und Du mußt Dich recht loben!

Harletkin.

Seyn Sie ruhig, das soll mir nicht schwer werden. Ich bin so ein Stückchen Gelehrter. —

Suse.

Und mich mußt Du recht herausstreichen.

Harlekin.

Schon gut, ich kann lügen, wie gedruckt.
Aber wo krieg ich Kleider her?

Suse.

Warte, ich gehe gleich in den alten Kasten
und suche der seligen Frau ihre Kleider heraus.

Harlekin.

Geschwind, Frau Suse, der Einfall ist herrlich!

Suse.

Ich komme gleich wieder! Hahaha! Meister
Knaster, Dich wollen wir schon zahm-machen. (ab.)

Fünfter Auftritt.

Harlekin. Röschen.

Harlekin.

Ja, ein Weib, das ist unter allen Curiositäten das Hauptstück. Zum Abrichten und Zähm-machen hat sie der liebe Gott für alle werthe Mannspersonen in die Welt gesetzt.

Röschen am Fenster.

Ost! Ost!

Harlekin.

Ach Röschen! Herzensröschen! was habe ich Dich gesucht, geschwind komm herunter! Der Vater ist fort, Peter ist fort, und die Mutter kramt in ihren alten Karttäten.

Röschen.

Ich armes Mädchen! Der Vater hat mich eingeschlossen!

Harlekin.

Die Mutter wird Dir aufschließen!

Röschen.

Der Vater hat den Schlüssel mitgenommen.

Harlekin.

Schließt denn kein anderer?

Röschen.

Die Mutter hat schon alle probirt, es schließt keiner!

Harlekin.

Nun so schwör' ich Dir meine Liebe zum Fenster hinauf!

Röschen.

Schon gut, Du kannst noch spotten!

Harlekin.

Was? Du wirfst mir nicht einmal einen Kuß herunter?

Röschen.

Still, dort seh ich den Peter schleichen, er sagt dem Vater Alles wieder.

Harlekin.

Dem Spion will ich Angst machen.

Röschen.

Leb wohl, Harlekin, und vergiß mich nicht!

(Röschen wirft das Fenster wieder zu.)

Harlekin.

Leb wohl, mein kleines Bögelschen, und laß Dir die Zeit im Bauer nicht lang werden. — (Peter horcht. Harlekin bemerkt ihn.) Ja, es ist alles bestellt. Mit dem Peter ist's aus. Der arme Junge dauert mich zwar, aber was hilft's! Drei packen ihn vorne, vier packen ihn hinten, dann wird er todtgeschlagen, an den Beinen aufgehängt und unter die Soldaten gesteckt; was wir hernach mit ihm machen, weiß ich noch nicht; ein Paar Seelenverkäufer haben schon ein reputirliches Gebot auf seine arme Seele gethan. (Peter ringt die Hände.)

Sechster Auftritt.

Harlekin. Frau Suse tritt mit einem Bündel aus dem Hause. Hernach Peter.

Suse.

Nun, da bin ich wieder und bringe den ganzen Staat.

Harlekin.

Wst! es sind hier ein Paar Ohren zu viel. Geschwind, Frau Suse, geben Sie her. (nimmt ihr das Bündel ab)

Peter.

(springt vor) Halt! Ich weiß Alles, todt will er mich schlagen, unter die Soldaten will er mich stecken, aber warte, Du Bösewicht! und Sie Frau Ruhme, ich fürchte mich zwar vor Sie, aber daß Sie's nur wissen, ich will

Suse.

Was willst Du? was untersteht sich der Junge?

Peter.

Dem Better will ichs sagen, ich weiß

wohl, Sie stecken mit dem Harlekin unter einer Decke.

Suse und Harlekin.

(Lachen laut.)

Peter.

Ja, lachen Sie nur, mir ist nicht so zu Muth, aber der Herr Wetter soll schon das Lachen vertreiben!

Suse und Harlekin.

(Lachen noch stärker.)

Peter.

(zu Harlekin) Gleich gib her, Du Schurke, was hat sie Dir da gegeben?

(Will ihm das Bündel wegreißen, Harlekin jagt sich mit ihm herum.)

Harlekin.

Mausfallen und Fuchseisen, um Dich und Deines Gleichen zu fangen!

Peter.

Warte, die Mühe will ich Dir ersparen!

Suse.

Mach, daß Du fort kommst!

Harlekin.

Adieu, Frau Suse! auf Wiedersehen Mosjeh
Peter!

(Läuft schnell fort und rennt den Meister Knaster,
der eben auftritt, über den Haufen.)

Siebenter Auftritt.

Peter. Frau Suse. Meister Knaster.

Knaster.

Ei! ei! wer war denn der Flegel?

Peter.

Ich, Herr Wetter, der Harlekin! Sie kommen grade recht!

Knaster.

Du dummer Peter! heißt das Wort gehalten? Habe ich Dir nicht befohlen

Peter.

Nun ja doch, ich habe ihn ja fortgejagt, kann ich denn dafür, daß er über Sie wegläuft.

Knaster.

Ja so! Peter, Du hast Recht, aber was gab es denn hier für Spektakel?

Peter.

Schöne Geschichten! Die Frau Muhme spielt mit ihm unter einer Decke.

Euse.

Ich will schon zeigen, daß ich Frau im Hause bin. Das muß anders werden. Der Mann schließt seine Tochter ein, läuft ins Weinhäus, und ich soll mich hier von dem erzdummen Jungen kommandiren lassen.

Knaster.

Man, nun, so erzdumm ist er doch nicht.

Peter.

Nein, so erzdumm bin ich nicht!

Euse.

Ich gebe nicht nach, und sollte Alles zu Grunde gehen. Ich unglückliche Frau, wenn ich an meinen seligen Mann denke, was war das für ein Leben, wir lebten wie die Kinder

Knaster.

Ja, wie die ungezogenen.

Guse.

Freilich, wér schon eine Frau unter die Erde gebracht hat, wie Du, der kann nicht ruhen, bis er die andre auch begrábt, aber meiner Haut will ich mich wehren. Meinem fetigen Mann habe ich gern gefolgt, wir waren ein Herz und eine Seele. Aber Dir? Ich müßte mich schámen, wenn ich mir von Dir was befehlen ließ. Ich habe lange Geduld gehabt, aber nun ist's aus, ganz aus, und wenn ich meinen Willen nicht haben soll, will ich schon sorgen, daß Du Freude in Deinem Haus hast! Ein Wurm krümmt sich, wenn er getreten wird, und Dir ist Deine Frau noch weniger als ein Wurm, aber warte nur, ich will mich schon krümmen. Hahaha!

(ab ins Haus.)

Achter Auftritt.

Peter. Knaster.

Knaster.

Da steht der dumme Junge! Du Esel, warum nimmst Du denn nicht meine Partie?

Peter.

Better, wenn sie nur nicht fortgelaufen wäre, ich kriegte eben Courage.

Knaster.

Peter, ich sehe schon, mit Gewalt gehts nicht. — Da bin ich zu Weine gewesen, und das muß wahr seyn, ein Glas Wein schärft den Verstand wunderbarer Weise.

Peter.

So? ich will mich doch auch auf den Wein legen!

Knaster.

Wie sie da von ihrem seltsamen Manne sprach, da fiel mir eine Kriegslist ein. Peter, wenn die gelingt, so wird sie zahm, ich gab Dir mein Wort und Du kriegst Lieschen.

Peter.

Das wäre, Herr Better!

Knaster.

Du mußt ihr die Nacht erscheknen, wie der Geist ihres seligen Mannes.

Peter.

Was? wie ein Geist?

Knaster.

Seine Kleider hängen noch auf dem Boden, das Gesicht machst Du Dir weiß, Du trittst an ihr Bette

Peter.

Better, es wird mir ganz Angst. Nun, was denn weiter?

Knaster.

Du mußt sagen: „Ich bin der Geist Deines seligen Mannes. Du böses Weib, läßt mir im Grabe nicht Ruhe. Folge Deinem Manne und laß den Peter heirathen, wenn er will.“

Peter.

(wiederholt für sich) Ich bin der böse Geist Deines Mannes. Du seliges Weib laß mir . . .

Knaster.

Du bist ein Esel!

Peter.

Das soll ich ihr auch sagen? Schreiben Sie mirs nur auf, Herr Wetter, und blasen Sie mir ein, wenn ichs herfage!

Knaster.

Peter, Du bist ein guter Schuster, aber ein schlechtes Genie. Komm, ich will Dir auswendig lernen.

Peter.

Oh Herr Je, Herr Wetter! wie Sie nun sind! Ich bin ja mein Lebstage noch kein Geist gewesen!

(beide ab ins Haus.)

Ende des ersten Aufzugs.

Zweiter Aufzug.

Zimmer in Knaster's Hause mit drei Thüren. Mehrere Kleidungsstücke und ein Mantel hängen an der Wand. Es ist spät Abends.

Erster Auftritt.

Knaster allein.

(Tritt mit einer Lampe in der Hand zu einer Seitenthüre herein.)

Hm! hm! Es ist mir doch ganz sonderbar zu Muthe. Nun muß er bald kommen. Wenns der Peter nur gescheldt macht. Ja, ja, ist man jung, so macht man dumme Streiche zum Vergnügen; ist man alt, so macht man dumme Strei-

Streiche aus Noth. Es ist ein gottloses Beginnen, mit den Todten sein Spiel zu treiben, ich weiß es wohl, aber Du lieber Gott! in der Welt weicht kein Teufel, wenn man ihn nicht mit dem andern austreibt. (setzt die Lampe auf den Tisch) Horch! war mirs doch, als hörte ich draußen gehen. Hm! 's ist Alles wieder still. Die Stille ist doch — hehehe! — ist doch ordentlich grauserlich. Ich pfiff gern, aber dann hörts die Guse, und wenn sie es hört, so merkt sie es, und wenn sie es merkt — Ach Du lieber Gott! Ei! ei! Meister Knaster! die Weiber, das muß wahr seyn, die haben dich was eheliches in der Welt geplagt! Es ist ein rarer Schatz, den ich jetzt am Halse habe — und meine selige Frau — tröste sie Gott! — es waren funfzehn miserable Jahre! Hm! daß mir auch die wieder einfallen muß. 'S ist kurios — wenn die Sonne am Himmel steht, hat man eine erstaunliche Courage, und wenn es Nacht ist — und so dunkel — und man denkt — huhu! — und man ist — vom rechten Wege so links ab — Weiß Gott — es thut sich draußen was! — Obs wohl der Pe-

ter? — Peter! — Peter? — Esel, so antworte doch! — hm! er ist's gewiß und kann die Thüre nicht finden. — Peter? — Ich will nur — es ist doch — sollte denn die Thüre

(geht nach der Thüre und macht sie auf.)

Zweiter Auftritt.

Knaster. Harlekin tritt herein im Sonntagsstaate von Knasters verstorbener Frau, das Gesicht ist eingepudert.

Knaster.

(springt mit Entsetzen zurück und wirft sich auf die Knie, das Gesicht von Harlekin abgewandt) Barmherzigkeit! Barmherzigkeit!

Harlekin.

(im Geisfertone) Knaster! Knaster!

Knaster.

(haltrodt) Mein Schatz!

Harlekin.

Du böser, gottloser Mann! Kennst Du mich?

Knaster.

(wie vorher) Ja, mein Schatz! ich kenne
Dich!

(Wutscht während dieses Gesprächs auf den Knien
langsam nach der Seitenthüre.)

Harlekin.

Denkst Du noch oft an mich?

Knaster.

Ja, mein Schatz! Wie könnt' ich Dich
vergessen!

Harlekin.

Wie lebst Du mit Deiner jetzigen Frau?

Knaster.

Schlecht mein Schatz!

Harlekin.

Knaster! Knaster! Dein Maas ist voll!

Knaster.

Ach mein Schatz!

Harlekin.

Was beginnst Du mit dem Peter?

Knaster.

Nur ein Späßchen, mein Schatz!

Harletkin.

Folge Deinem braven Weibe!

Knaster.

Ja mein Schatz!

Harletkin.

Thue in allen Dingen ihren Willen!

Knaster.

Wie Du willst, mein Schatz!

Harletkin.

Sie ist eine vortreffliche Frau.

Knaster.

(Springt schnell auf) Ein Satan hilft dem andern! Adieu, mein Schatz! (zur Seitenthüre hinein.)

Harletkin.

Warte, Du Hasenherz, Dir will ich noch die Hölle heiß machen! (Ihm nach ab.)

Dritter Auftritt.

Peter in den Kleidern von dem ersten Mann der Frau Guse, das Gesicht eingepudert, eine Pudelmütze auf dem Kopfe, tritt zur Mittelthüre herein.

Wenn ich nur erst den Herrn Wetter noch einmal sehen könnte, daß er michs überhörte. Wenns so auf die Nacht geht, werde ich immer vergeßlich. — Du lieber Himmel, wenn mich Lieschen sähe! ich bin eine schöne Figur! — Ein Grobschmidt ist doch eine kuriose Person, vollends wenn er todt ist. — Da brennt noch die Lampe, die hat mir gewiß der Herr Wetter hergesetzt, daß ich nicht den Hals breche, wenn ich ein Geist bin. — Es rührt sich kein Mensch im Hause. Du lieber Himmel! ich fühle eine ordentliche Schwelltät. — (Nimmt ein Zettelchen aus der Tasche) Da hab ich mirs aufgeschrieben, was ich zu sagen habe, (tritt ans Licht und liest) „Ich bin der Geist Deines seligen Mannes!“ Aber ob ich denn ein Kompliment mache, wenn ich reinkomme? — Das hat mir doch der Herr

Bettet nicht gesagt. — Nun, höflich muß man
 doch seyn! — Ich nehme die Pudelmütze ab. —
 Und daß ich die Frau Ruhme Du nennen soll!
 Sie gibt mir hols der Henter eine Ohrfeige! —
 Es ist mir recht ängstlich und kurios zu Muthe!
 Wer nun einmal nicht die Gabe hat, so wie ein
 todter Grobschmidt in der Welt rumzulaufen! —
 Stille! war mirs doch, als hörte ich Jemand
 gehen. — Wahrhaftig — es latschte wie die Frau
 Ruhme. — Der Tausend, wenn die noch nicht
 zu Bette ist, darf ich mich nicht sehen lassen! —
 Das gäb schöne Geschichten! Halt! ich krieche hier
 hinter dem Mantel, da sieht mich kein Mensch.

(Versteckt sich hinter dem Mantel, der rechts neben
 der Thüre an der Wand hängt.)

Vierter Auftritt.

Peter versteckt. Frau Suse in Nachtleibern mit einem Licht in der Hand tritt zur Seitenthüre linker Hand herein.

Suse.

Das ist ein verwünschter Junge! Knaster ist zu Bette, er hatte ein Glas Wein im Kopfe — richtig, da hat er die Lampe stehen lassen — wenn der Junge nicht bald kommt, so schläft er so fest ein, daß ihn der jüngste Tag mit der großen Posaune nicht aufweckt. — Es war mir doch, als hörte ich vorhin die Hausthür gehen. — Wo der Schurke bleiben mag! — es ist zum toß werden! — Heute muß ichs ausführen. — Ich ruhe nicht. — Der Harlekin hält doch sonst Wort. — Sollte der Wind die Thüre zugeworfen haben? — Ich muß nachsehen! — Ja — ich muß Gewißheit haben. — Das Warten ist unanstehlich — ich laufe über die Straße und sehe wo der Junge bleibt. — Hm! daß ich meine Pelzcontouche nicht übergeworfen habe! — Der

Wind pfeift kalt! — Doch, da hängt ja der Mantel von Knastern, richtig, den nehm ich um, es wird doch niemand was Arges von mir denken. Ja ja Meister Knaster soll schön zahm werden, gehts nicht mit den Lebendigen, so geht es mit den Todten, und wer zuletzt lacht, lacht

(Sie nimmt den Mantel von der Wand, erblickt den Peter und stürzt mit einem lauten Schrei zu Boden.)

Peter.

(zittert wie Espenlaub, nimmt die Mütze ab und macht ein Kompliment) Ich bin — ich bin — der Mann — des seligen Geistes — Geistes — Herr Jemine! — Herr Jemine! Frau Mähme! Frau Mähme! — (rüttelt sie) Sie ist todt! weiß Gott, sie ist todt! Ih es war ja nur Spaß! — So hören Sie doch — Herr Jemine, ich bin unschuldig! Der Herr Better hats gethan, ja, der Herr Better hats gethurn! Ach Du lieber Gott, die Frau Mähme ist todt! Hülf! Hülf! Die Frau Mähme ist todt!

Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Harlekin kommt in seiner Bers
 Kleidung aus dem Kabinet gesprungen, Hernach
 Knaster.

Harlekin.

Das ist Peter, wahrhaftig der Peter!

Peter.

Ach, da kommt der Teufel! (Schreit) Herr
 Better! Herr Better!

Harlekin.

Die Frau Euse! — Was ist das? — Pe-
 ter, was hast Du gethan?

Peter.

(Stürzt nieder) Ach! Ach ich bin todt! Zu
 Hülfe! zu Hülfe! Herr Better Knaster!

Euse.

(Kommt zu sich) Ja, ich bin eine große Sün-
 derin! In meinem Leben thue ich nicht
 wieder!

Harlekin.

Geschwind, Frau Euse, machen Sie, daß Sie fortkommen!

Euse.

Ach Vergebung, — ein leichtsinniger Jugendstreich. — Ruhe sanft, mein liebstes Männchen! — Bist Du's, Harlekin? — Harlekin bleib bei mir, steh mir bey, das bringt mir den Tod!

Harlekin.

Ich muß fort, denken Sie doch — Meister Knaster

Peter.

(Springt auf) Was? Harlekin? Du Spitzhube!

Euse.

Ach, da stehts wieder!

Harlekin.

Es ist ja der Peter!

Euse.

(Springt auf) Was? Der Peter? der Peter? der untersteht

Peter.

staut auf die Knie! Ach freilich! 's ist der arme Peter! Ich bin an Ihrem Tode Schuld, wie befinden Sie sich denn, Frau Muhme?

Sechster Auftritt.

Die Vorigen. Knaster hat schon gegen Ende des letzten Auftritts zur Thüre herausgesehen.

Knaster.

(mit dem Anriem) Steh auf, Du Esel! Steh soll sich schon befinden.

Peter.

Gott sey Dank! Bestes Herr Peterchen!

Harletti.

(will eschappiren.)

Knaster.

Nichts da, Bürsche! Hier geblieben! Alle beide Weiber muß ich beisammen haben. Die Angß sollt' ihr mir bezahlen!

Euse.

Läß mir nur der Schreck nicht noch in den Gliedern, Du solltest mit Einer nicht fertig werden!

Knafter.

Ich und mein Antieriem sind auch ihrer zwei.

Peter.

Ach, lieber Herr Vetter, wir wollen den Spektakel im Guten abmachen.

Knafter.

(Schlägt auf Peters los) Du Dummkopf sollst meine Güte zuerst fühlen.

Peter.

Herr Je, Herr Vetter, Sie kennen mich wohl nicht?

Knafter.

Ich kenne Dich, Du bist ein Esel.

Peter.

Wir sind ja ein Herz und eine Seele.

Knafter.

Das sollst Du eben fühlen!

Euse.

Er ist betrunken, drum hat er so viel Courage.

Harlekin.

Der Schreck ist ihm in die Arme gefahren,
lauter Convulsionen!

Knaster.

Eine Motion soll mich wieder gesund machen!

Euse.

Ich gehe in mein Kämmerlein, morgen ist auch wieder ein Tag. Warte, Du Unthier! Du Tyrann, Du Du — schlechter Knaster!

(ab.)

Harlekin.

(wirft den Mantel, der auf der Erde liegt, dem Knaster über den Kopf.) Gute Nacht, Schwiegerpapa, lassen Sie sich die Motion wohl bekommen. Komm Peter!

Peter.

(weinerlich) Ich bin ein verlornen Mensch, der prügelt mich und der will mich todt schlagen. — Gute Nacht, Herr Better! (ab mit Harlekin.)

Knaster.

(wickelt sich aus dem Mantel, steht sich um.)
 Sie sind alle fort. — Das war kurios, aber miserabel! — Ja, wenn ich mit meiner Euse weins bin, so gehts passabel schlecht, aber wenn wir alle beide einen Einfall haben, da ist der Teufel vollends ganz los. — Wuh! was ich mich schaufrirt habe — aber keiner von den Busen soll mir wieder über die Schwelle kommen. Der Harlekin ist des Teufels, er hat mich in die Alteration getrieben, daß ich ordentlich — und der Peter ist eine grunddumme Mannsperson. — Nun Knaster, jetzt lege Dich zu Bette, schlaf die Angst aus, Morgen brauchst Du Kraft. Es ist Jahrmarkt — es wird ein schlechter Markt werden! — Hm! es geht jetzt in allen Kabinettern wunderbarlich und konfus zu! — Es steht Donnerwetter und Sturm im Kalender! — Je nun, es mag mancher ehrliche Mann so eine Euse am Halse haben. — Gott gebe allen eine gute Nacht. — Gute Nacht!

Siebenter Auftritt.

Nacht. Platz vor dem Hause.

Harlekin. Peter kommen zum Hause heraus.

Peter.

Ach Du lieber Gott! nun ist Alles verloren.
Nun muß ich in die weite Welt laufen. Har-
lekin!

Harlekin.

Was gibts?

Peter.

Höre, Harlekin, sey kein schlechter Mensch
gegen mich. Wir sind beide in der Noth. Ich
will in die Welt laufen, sage mir doch, wo geht
denn der Weg hinaus?

Harlekin.

Gleich hier um die Ecke, dann hältst Du
Dich rechts, gehst gerade aus, linker Hand her-
um, dann kannst Du nicht fehlen, Du hast die
Welt gleich vor Dir.

Peter.

Nun, es wird mir doch jemand begegnen,
daß ich mich zurechte fragen kann.

Harlekin.

Sey kein Narr, die Welt weiß jedes Kind.

Peter.

Aber du Himmel, nicht einmal wie ein ehr-
licher Schuster kann ich fortlaufen, ich gehe zu
aller Welt Spektakel wie der alte selige Grob-
schmidt.

Harlekin.

Hast Du Geld Peter?

Peter.

Blutwenig — aber das thut nichts. Ich
werde ökonomisch und genieße Kumpforder Suppe.

Harlekin.

Sie nehmen Dich unter die Soldaten.

Peter.

Ich habe keine Courage.

Harlekin.

Narr, die braucht man nicht mehr. —

Peter.

Nun, was machst denn Du?

Harlekin

Harlekin.

Ich widme mich der Kunst, ich gehe aufs Theater, ich spiele große Könige, tapfere Helden, vorzeffelste Liebhaber.

Peter.

Die sind denn Theater?

Harlekin.

Ja, Peter; wo sollen sie denn sonst seyn?

Peter.

Da bin ich zu dumm dazu. Aber wenn ich nur noch von Pleschen Abschied nehmen könnte!

Harlekin.

Ich habe Muth noch nicht verloren. Was gilt's, ich kriegs noch Köschen?

Peter.

Haha! ja da kennst Du den Herr Peter Knaster nicht.

Harlekin.

Eben weiß ich ihn kenne. Peter, die Menschenkenntniß — das ist eine Markität! Jetzt haben sie bloß noch die Kaufleute und die Juden, drum regieren sie die Welt!

Peter.

Ne, was Du sagst!

Harlekin.

Wenn Du mir ein gut Wort gibst, schaf ich Dir auch Lieschen!

Peter.

Ja schön. Heute Morgen versprach sie mir der Herr Wetter, ich dachte schon, ich hätte sie gewiß, aber was hab ich denn gekriegt? Malheur und Prügel!

Harlekin.

Das war Dir schon recht, warum hattest Du Dich gegen mich verschwo-

Peter.

Nun, Bruder Harlekin, wir wollen wieder gute Freunde sein.

Harlekin.

Topp! Peter, wir sind gute Freunde, ich schaffe Dir Lieschen, ich kriege Mädchen, morgen Abend ist die Verlobung.

Peter.

Du bist doch ein generöser Mensch, Harlekin,

Aber es geht nicht: der Herr Better und seine Frau — im Leben werden sie nicht sein.

Harlekin.

Hilft nichts, sie müßte sich vertragen!

Und ich bin Peter.

„Nimmerwehe! — Sie führen einen Ehestand, der ist miserabel, hinten und vorne zerrissen.“

Harlekin.

Drum muß er wieder gestickt werden, laß mich nur machen.

Peter.

Aber wie willst Du's denn anfangen?

Harlekin.

Gescheidter wie Du.

Peter.

Nun so sage doch —

Harlekin.

Nichts wird gesagt. Jetzt komm zu mir, daß wir die verdammten Kleider los werden, und die Prügel ausschlagen.

Peter.

Ja müde bin ich, aber was soll ich denn anziehen?

Harlekin:

Ein Mädchen, wie ich. Das tragen jetzt die größten Herren. Sie ziehen nur ein ander Kleid darüber. Courage, Peter, es macht kein Mensch eine gute Mariage, wer nicht Harlekin ist. Frage nur die jungen Herren? wenn sie nicht antworten, werden sie doch roth werden.

Peter.

Also morgen?

Harlekin.

Morgen ist Verlobung!

(beide ab)

Ende des zweiten Aufzugs.

Dritter Aufzug.

Erster Auftritt.

Freier Platz vor den Häusern, im Hintergrunde Jahrmarkt.

Lieschen. Röschen.

Lieschen.

Wir armen Mädchen! Das ist eine betrübte Zeit! Wie habe ich mich auf den Jahrmarkt gefreut! Nun sind sie beide über alle Berge, und daran ist niemand schuld als Du!

Röschen.

Als ich? Sieh doch! Wer ist denn daüberdaran schuld als Du, daß der einfältige Peter

Lieschen.

Peter hat mich lieb und wer mich lieb hat,
ist nicht einfältig.

Röschen.

Hahaha, wenn die Liebe zu Dir klug machte,
hätte Peter seine Rolle besser gespielt, seine
Dummheit ist an all dem Unglück schuld!

Lieschen.

Ach, Röschen, er sollte ja auch einen Geist
spielen und das ist Dir gewiß recht schwer.

Röschen.

Wo sie nur jetzt seyn mögen?

Lieschen.

In die Welt sind sie gelaufen!

Röschen.

Gerade zum Jahrmarkt!

Am Verlobungstage!

Am Verlobungstage!

Am Verlobungstage!

(weinerlich) Ich wollte Leinwand einkaufen
für Überzüge!

Am Verlobungstage!

Ich wollte mir das Brautkleid ansuchen.

Nö s ch e n.

Der Rosinentuchen ist schon beim Bäcker bestellt.

Lieschen.

Gestern hab ich den Zucker geschlagen.

Nö s ch e n.

Der Wein steht schon unter meinem Bette.

Lieschen.

Goldwasser und Krampampuli hab ich im Schranke.

Nö s ch e n.

Nun ist alles aus!

Lieschen.

Nun ist alles vorbei!

Nö s ch e n.

(weint) „Ach das ist die größte Pein!

Lieschen.

(weint) „So verlassen und allein!

Nö s ch e n.

„Ohne seinen Liebsten seyn!

Lieschen.

„Armes Herz!

Nö s chen.

„Hörch vor Schmerz!

Lies chen.

„Liebespein läßt keine Ruh!

Nö s chen.

„Ich gucke den Mond an und weine dazu!“

(Man hört hinter der Scene eine Trommel und eine Trompete).

Lies chen.

Hörch, was ist das?

Nö s chen.

(in die Kulisse sehend) Der ganze Jahermarkt
kommt gelaufen!

Lies chen.

Ein Tanzbär oder ein Marktschreier!

Nö s chen.

Sie kommen hierher, laß uns auf die Seite
treten.

Zweiter Auftritt.

Die Vorigen; Harlekin und Peter im grotesken Anzuge, beide maskirt, der erste bläst die Trompete, der zweite trommelt; ein Haufe Volks, worunter Geiger, Bitterbuben u. s. w. zieht ihnen mit Spielen, Singen und Schreien nach. Es werden Breter über zwei Böcke gesetzt. Harlekin steigt aufs Gerüste, es wird stille. Knaster und Frau Suse sehen, der eine oben, die andre unten, zum Fenster heraus.

Harlekin.

Einem höchansehnlichen Pabsttum

Verkünd' ich großes Gaudium!

Denn angekommen zu dieser Frist

Der berühmte Doktor Casperl ist.

Ich bins selbst! Wie ich da geh und steh,

Hab ich eine ganz ungeheure Renomme!

In der Wienstadt hab ich ausstudirt,

In Sachsen-Weimar promovirt,

In Berlin an der Spree praktizirt

Und im Hamburger Correspondenten
 Steh ich mit allen meinen Medikamenten,
 Privilegirt und patentisirt
 Vom König und Kaiser,
 Aus Menschenliebe schrei ich den Hals mir heiser!

Ich weiß, daß diese berühmte Stadt
 Mich ganz besonders nöthig hat,
 Denn wie ich schon habe erfahren müssen,
 Sind viele Herzen verdammt zerrissen,
 Ich aber flicke sie wieder zusammen,
 Lösche die grimmigen Liebesflammen
 Und operire mit Sicherheit
 Alle schadhafte Zärtlichkeit!

Heute wird alles wohlfeil gegeben!
 Kostbare Arkana zum selligen Leben!
 Das goldne Pulver für Junggesellen
 Thut Wunder in betrübten Liebesfällen,
 Früh Morgens nüchtern ein Kaffeelöffel
 Vertreibt die Blödigkeit, macht jeden dummer.
 Löffel

Gewandt, scharmant und galant,
 Voll Verstand,
 Süß wie Zuckertant!

Wenn zarte Jungferherzen klopfen,
 Von dieser Mixtur helfen funfzehn Tropfen,
 Stärken das Herz und machen Courage.

Morgen ist Verlobung und heute Mariage!

Hier hab ich köstliche Sehnsuchtspillen!
 Bekleben Sie einzunehmen mit römischen Kamillen
 Sechs Stück Abends vorm Schlafengehn —
 Werden Sie Ihren Schatz im Traume sehn!

Hier präsentir ich im Publikum
 Meine schwächende Latwerge herum,
 Sie führt ab alle Liebesqual,
 Reinigt die Natur durch den Thränenkanal,
 Wird eingenommen bei Mondenschein,
 Kneipt erst im Bauche und hilft hinterdrein!

Ferner gehe ich von Haus zu Haus
 Und puße die schadhafte Ehen aus,
 Und die zerbrochenen stich ich wieder ganz,
 Daß sie neu werden wie am Hochzeitanz
 Schon manchen Ebstand hab ich reparirt,
 Wohl ausgepußt und auspolirt,
 Innerlich gelinde eingeschmiert
 Und äußerlich appetitlich bestreut
 Mit zuckersüßer Zärtlichkeit,

Daß solch ein geflicktes Ehepaar.
 Hinten und vorne wie neugeboren war,
 Und alles durch diese Wunderkur!
 Ist tausend Thaler werth, kostet drei Kreuzer nur!
 Honoratioren und verschämte Patienten
 Können sich in meiner Wohnung an mich wenden,
 Alle verdorrte Liebe mach ich wieder frisch
 Und wohn im goldnen Flederwisch!

Herbei! herbei! zum Kauf, zum Kauf!
 Ein geehrtes Publikum werfe die Schnupf-
 tücher rauf!

(Krommeln und Muste fängt wieder an, Viele
 kaufen, Das Gerüste wird abgebrochen, Alles
 zieht wieder fort.)

Lieschen.

(bei Selte) Im goldnen Flederwisch? — Ich
 muß mich ins Haus schleichen — Wie fang ich
 an? Es sind ganz meine Umstände — Die Mix-
 tur — mein Herzklopfen — ich muß hin —

Röschen.

Was sagst Du?

Lieschen.

(Verstreut) Nichts — es ist mir ein — Ich

muß zu Hause — die Zeit ist vorbei — Du weißt wohl — Adieu: Abschieden! (ab)

Abschieden. ...

Im goldnen Flederwisch? — Es ist gut, daß sie fort ist. — Solche Medicamente! Es wär eine Sünde, wenn man die Gelegenheit vorbeiläße. Den Wagen, auf den vorstehn sich alle Quacksalber, aber das Herz? Der allerliebste Doctor Casperte? Ich muß hin, ich muß hin! (ab)

Dritter Auftritt.

Frau Susse, hernach Knaster.

Frau Susse.

Nein, sollte mans meinen! Was die Menschen nicht erfinden! Von Kesselflickern, von Schuhflickern und dergleichen ehrsamem Gewerbe hat man wohl gehört, aber von Ehesflickern? Du mein Himmel! Der Mensch muß steinreich werden, denn das muß man sagen, die meisten Ehen sind jetzt wie unsre Regimentsfahne. Und gewiß hat er noch andre Mittel. Mit der Sympathie,

hab ich immer gehört, kann man Alles ausrichten. Ob er wohl — ja wahrhaftig ich muß zu ihm gehen — So ein Pülverchen, daß der Meister Knaster zu allen ja sagen muß, daß er nicht mehr zu Weine geht, daß er mir Alles an Augen absieht, daß er nicht mehr von mir lassen kann, daß er

Knaster.

(tritt herein, Frau Suse wendet sich schnell von Rücken zu und schmolzt, Knaster geht auf und ab und pfeift) Ja: es giebt viele Paare in der Welt! Wir sind auch ein Paar, aber das weiß der liebe Gott, ein trübseliges Paar! Unser Ehestand — da sind die Sohlen durchgelaufen — keine Absätze — keine Flecke — das Oberleder entzwei — in Summa lumpig und zerrissen — Suse!

Suse.

Nun?

Knaster.

Mein Kind, wollen wir uns flicken lassen?

Suse.

Wers nöthig hat, kanns thun, ich befinde mich wohl.

Knaster.

...hm! hm! Liebe Frau, ich dachte wenigstens
auspußen!

...**Suse.** ...

Das wollte ich Dir selbst rathen!

...**Knaster.** ...

Mein Schatz; die Gelegenheit kommt nicht
wieder!

...**Suse.** ...

Nimm sie mit, und laß mich zufrieden!

...**Knaster.** ...

Suse! Suse! Ei! Ei! Du hast eine Haupt-
reparatur nöthig.

...**Suse.** ...

...**Ghnuistw. Hahaha!** ...

...**Knaster.** ...

Bist ein schwerer Patient, ich zweifle, daß
man Dich flicken kann.

Suse.

Laß Dich poliren und pußen, einschmierern
und ausflicken nach Belieben.

(lacht laut auf, läuft fort und wirft die Thüre hin-
ter sich zu.)

K n a s t e r.

Eine schädhafte Person! Ein wahres Meisterstück für die Mixturen und Latwergen, die der Doktor mitgebracht hat. Das hat noch gefehlt — Ein Ehedoktor! — Wir leben in einer großen Zeit. Das heißt die Menschheit aus dem Grunde kurirt. Ich will gleich zu dem berühmten Mann gehen. Herr Doktor, will ich sagen, ich bin ein verschämter Patient, aber an meiner Nase können sie zeigen, daß sie was gelernt haben. Wenn er ihr so eine Pille gäbe, daß sie zahm würde, so eine Mixture, daß sie das Maul halten müßte, so eine Essenz, daß sie Order parirte! Du lieber Himmel! (nimmt Stock und Hut) Na man kann nicht wissen, es steckt jetzt eine Kunst unter dem deutschen Volke, daß einem die Haare zu Berge stehen! Ich will nur in Gottes Namen den Doktor Casperle auffuchen. (ab)

Hier:

Vierter Auftritt.

Zimmer im Gasthof zum goldenen Fiederwisch.

Harlekin und Peter in ihren vorigen Masken. Das Zimmer ist verdunkelt und geheimnißvoll aufgeputzt, in der Mitte steht ein Tisch, auf diesem ein Großvaterstuhl, und herum Arznei, Gläser und Wäschsen. Harlekin bringt alles in Ordnung, Peter steht am Fenster.

Harlekin.

Siehst Du noch nichts?

Peter.

Nichts, aber ich kann auch vor Angst nichts erkennen.

Harlekin.

Du bist ein Narr!

Peter.

Schon gut, meine Natur leidet es nun aber nicht, daß ich was anders bin als Peter, gestern Abend war ich ein Geist.

Harlekin.

Und da kriegtest Du Prügel.

Peter.

Ja da kriegte ich Prügel und heute soll ich ein Würmdoktor seyn.

Harlekin.

Esel, Du bist ja nur mein Bedienter.

Peter.

Drum eben werde ich wohl die Prügel allein kriegen.

Harlekin.

Courage Peter! heute geht Alles nach Wunsch. Nur merke es Dir, Du darfst kein Wort sprechen.

Peter.

Na, das ist noch mein einziger Trost.

Harlekin.

Du führst sie hieher, auf diesen Stuhl müssen sie sich setzen, ich sitze oben.

Peter.

Nun das muß ich ihnen doch sagen, wo sie sich hinsetzen sollen?

Harlekin.

Kein Wort, Du winkst, Du machst Zeichen, so (macht es ihm vor).

Peter.

(macht es ungeschickt nach) Wenn sie nun aber sitzen?

Harlekin.

Dann gehst Du wieder vor die Thüre und kommst nicht eher herein, als bis ich Dich rufe, oder bis jemand kommt, Du weißt doch Deinen Namen?

Peter.

Nun ja, Peter!

Harlekin.

Nun seh eins den Dummkopf! Petrino heißt Du.

Peter.

Herr Jeh! da kennt mich kein Mensch!

Harlekin.

Und kein Wort, das rathe ich Dir! auf den ersten Laut, den ich von Dir höre, verrathe ich Dich, und dann kanns mit den Prügeln Rath werden!

Peter.

Nun hab ichs nicht gedacht? Es nstamt wieder ein betrübtes Ende. Ach Du lieber Gott!

Harlekin.

(sieht durchs Fenster) Sieh, da kommt Lieschen!

Peter.

Lieschen? ja wahrhaftig! ach nun wächst mir der Muth, aber mit der darf ich doch reden?

Harlekin.

Nicht ein Wort, Du führst sie hieher und gehst wieder vor die Thüre und läßt keinen Menschen herein.

Peter.

Wie heiß ich?

Harlekin.

Petrino! Geschwind auf Deinen Posten!

Peter.

Wohin denn?

Harlekin.

Vor die Thüre.

Peter.

Schon gut, schon gut, ich höre sie schon auf der Treppe, mein Herze — das liebe Lieschen!

(ab)

Harlekin

(steigt auf den Tisch und setzt sich auf den Großvaterstuhl, rund um ihn herum stehen Arzneigläser und Schalen.)

Fünfter Auftritt.

Die Vorigen, Lieschen wird von Peter hereingeführt.

Lieschen.

(ängstlich) Ist das hier? — Komm ich recht? — ich wollte — der Herr Doktor!

Peter.

(macht Winke und Gesticulationen.)

Lieschen.

Sagen Sie mir doch — Ach ja, da seh ich — lieber Herr Doktor!

Peter.

(winkt ihr sich zu setzen.)

Lieschen.

(verneigt sich abwechselnd zu Harlekin und Peter)

Ich bitte gehorsamst — Berühmter Herr Doktor!

Lassen Sie mich — Sie sagten — Ihre Medikamente — ich bitte —

Peter.

(fährt mit Kraxfüßen und Winken fort.)

Harlekin.

(mit feierlichem Tone) Mein schönes Kind, man setze sich.

Peter.

Nun hörst Du's Lieschen, Du sollst Dich setzen!

Lieschen.

Peter!

Harlekin.

Dummkopf!

Peter.

Nun, wenn Du redest, kann ich doch auch reden!

Lieschen.

Peter! Ist's möglich! Wie? Und der Doktor! hahaha, mein gravitätischer Herr!

Harlekin.

Der Esel verdirbt Alles!

Lieschen.

Ha ich errathe! Laß mir den Peter gehen,
wer sich nicht verstellen kann, wird der beste Ehe-
mann.

Peter.

Nicht wahr Lieschen? Mögen sie mich für
einen Esel halten, Du hast mich lieb!

Lieschen.

Ja, aber mir zu Liebe mußt Du auch Deine
Sachen gescheidt machen.

Harlekin.

Kommt Meister Knaster bald?

Lieschen.

Für den steh ich.

Peter.

Und die Frau Suse?

Harlekin.

Für die bin ich gut.

Peter.

Die Frau Suse? Wollte Gott, das wäre
überstanden.

Lieschen.

Ich bleibe hier und warte es mit ab.

Peter.

Da krieg ich wieder Courage!

Harlekin.

Aber wenn Du noch ein Wort redest, so ist
Alles verloren!

Peter.

Ich will mirs Maul zubinden!

Lieschen.

Hier ist ein Tuch — geschwind her — (bindet
ihm das Mund zu) — eine Vorbereitung zum Ehe-
stand!

Harlekin.

Ich höre jemand draußen!

Lieschen.

Gewiß Kötschen — sie schlich vorhin ums
Haus.

Harlekin.

Warte, die soll beichten!

Lieschen.

Nur nicht zu arg — sie ist empfindlich —

Harlekin.

Eben drum hat sie eine Kur nöthig. Ge

schwind ins Kabinett! Peter auf Deinen Posten!

Lieschen ab ins Kabinett. Peter vor die Thüre.

Sechster Auftritt.

Harlekin wieder auf dem Tische. Peter fährt
Köschen herein.

Köschen.

Sie sind in seinen Diensten?

Peter.

(nickt und brummt und winkt ihr nach dem Stuhle)

Köschen.

Schon gut — da seh ich ja — (bei sich) Frisch ein Herz gesagt! (laut) Weltberühmter Herr Doktor, ich bin —

Peter.

(winkt ihr sich zu setzen, da sie Umstände macht, macht, faßt er sie bei den Achseln und drückt sie auf den Stuhl.)

Mädchen.

(seufzt) Ich bin eine Patientin.

Harlekin.

(gravitätisch feierlich) Ja mein Kind, das sehe ich Ihr an.

Mädchen.

(erschrocken) Das sehen Sie mir an?

Harlekin.

Sie ist verliebt, Sie will heirathen, der Vater will nicht, und der Liebhaber ist davon gelaufen.

Mädchen.

Großer Herr Doktor! um Gottes Willen!

Harlekin.

Wirklich ist nichts verborgen. Ich kenne alles in der Natur, außer der Natur, vor der Natur und hinter der Natur. — Man kann mir nichts verschweigen.

Mädchen.

Sie sind ein Naturwunder!

Harlekin.

Wer ist Ihr Liebhaber?

Röschen.

Eine lieberliche Fliege.

Harlekin,

Ich kenne ihn, er hat Genie.

Röschen.

Zu lauter dummen Streichen!

Harlekin.

Liebt Sie ihn?

Röschen.

Mehr als er es verdient.

Harlekin.

Es ist ein würdiger Gegenstand Ihrer Zärtlichkeit!

Röschen.

Es ist ein Spitzbube, hochedler Herr Doktor!

Harlekin.

Sie ist eine große Patientin?

Röschen.

Nur Herzklopfen ein wenig, aber desto mehr Sehnsucht, eine Dosis von Ihrer Mixtur —

Harlekin.

Wird wunderbare Dienste leisten — Trete Sie näher (nimmt eine Flasche, schüttelt sie, gießt in

eine Tasse, will ihr eingeben. Köschchen tritt näher, Harlekin fällt ihr um den Hals) Dich kuste ich mit Küffen!

Köschchen.

(zurückspringend) Was soll das? Herr Doktor!

Harlekin.

(im natürlichen Tone) Angeführt mein schönes Kind! Das ist die Strafe für den Spitzbuben!

Köschchen.

Harlekin Du? Die Tollheiten! Mich so zum Besten zu haben! Ich mag nichts mehr von Dir wissen!

Harlekin.

Du wirst mir schon danken.

Köschchen.

Aber was sollen die Poffen?

Harlekin.

Uns zur Hochzeit führen. Geschwind hier ins Kabinett, Pieschen ist schon darin, sie wird Dir erzählen.

Köschchen.

Aber warum denn so geschwinde?

Harlekin.

Die Frau Euse, ich höre sie schon, mach,
daß Du fortkommst!

Köschen.

Also die Komödie?

Harlekin.

Endigt sich, wie alle, mit Heirathen.

Köschen.

Ober mit Davonlaufen, wie die gestrige.

Harlekin.

Die war nicht von meiner Erfindung.

Köschen.

Hahaha! Adieu Herr Doktor Harlekin!

(ab ins Kabinett.)

Siebenter Auftritt.

Harlekin, hernach Frau Cuse.

Harlekin.

Nun kommt das Meisterstück! Jetzt gilt's!

Peter.

(fährt die Frau Cuse herein, er macht tiefe Komplimente, seine Ungstlichkeit drückt sich in feinen angeschickten Bewegungen aus.)

Frau Cuse.

Gut mein Freund, ich verstehe schon — nicht sprechen, daran erkennt man die Sympathie — O ja, was das betrifft, das weiß ich aus dem Grunde, Sympathie ist eine große Sache, — hilft für Alles.

Peter.

(winkt ihr sich zu setzen.)

Cuse.

Was will Er mein Freund? Laß Er mich nur und geh Er seiner Wege!

Peter.

(geht sich erschrocken zurück.)

Euse.

Hochedelgebohrner Herr Ehesicker, ich habe mich lange nach so einem Wunderdoktor, wie Sie sind, gesehnt, ich habe einen gottlosen, ehre vergessenen, abscheulichen Mann.

Harletin.

(mit Salbung) Sie edle, brave, vortrefliche Frau!

Euse.

(weinend) Ja das bin ich, das weiß der liebe Gott, helfen Sie mir, ich sehe schon, Sie sind ein geschickter und grundgelehrter Mann, sollte denn nicht unter den vielen Gläsern und Büchern

Harletin.

Was will Sie? was sucht Sie?

Euse.

Ach so ein Mittelchen, hochgeehrter Herr Doktor, daß der gottlose Mann zu Kreuze kriecht.

Harletin.

Tröste Sie sich, meiner Weisheit ist Alles möglich!

Euse.

Na so geben Sie nur her, wie viel Kaffers denn?

Harlekin.

Ich verkaufe meine Schätze nicht vor schönem Geld. Die heilige Sympathe wohnt nur in reinen Herzen.

Euse.

Na nichts für ungut berühmter Herr Doktor, wollen sie kein Geld haben, so machen Sie Ihre Sympathie aus Generosität. Aber länger kann ich mit dem Manne nicht aushalten.

Harlekin.

(setzt eine Brille auf) Zeige Sie mir Ihre Hand. Die geheimnißvollen Linien des Schicksals, alle Calamitäten, Fatalitäten, Festivitäten, Summa Summarum Freud und Leid und was den Menschen betrifft in dieser Zeitlichkeit, sein Hassen und sein Lieben steht deutlich in der Hand geschrieben.

Euse.

(zeigt ihre Hand) Ja unserins hat schwere Arbeit.

Arbeit, es ist kein Wunder, wenn sich die Buchstaben verwischen.

Harlekin.

Nicht doch! nicht doch! Alles deutlich! Ah! Prädchtig! Ei! ei! o weh! sehr schlimm!

Suse.

Herr Gott! Sie machen mir ganz Angst! Sagen Sie doch, verehrtester Herr Doktor!

Harlekin.

Ich bedaure, Sie ist zu großem Glücke bestimmt, zu Ehre, zu Reichthum, zu Herrschaft, aber —

Suse.

Ach du lieber Gott! was denn für ein Aber?

Harlekin.

Sie steht sich selber im Wege!

Suse.

Wie so denn?

Harlekin:

Ihr Mann wird durch sechs Stück Pfaffen, die ich ihm gebe, fromm wie ein Schaf, folgsam wie ein Kind, unterthänig wie ein Pudel, Ihre Tochter wird mit ihrem Bräutigam glück-

lich, alle Nachbarn werden sie beneiden, aber
Ihr Eigensinn hintertreibt Alles.

Suse.

! ... Ih Gott behüte, ich werde ja nicht so dumm
seyn!

Harlekin.

Sie muß drei Tage lang Ihrem Mann in
Allem nachgeben, damit die Arznei wirkt, welche
ich ihm beibringen werde.

Suse.

Ganz wohl, Herr Doktor!

Harlekin.

Sie muß so schön mit ihm thun, wie am
Verlobungstage.

Suse.

Ganz wohl, Herr Doktor!

Harlekin.

Sie darf ihm keinen Wunsch abschlagen,
denn meine Pillen wirken nur bei fröhlichem
Gemüthe.

Suse.

Aber nach drei Tagen?

Harlekin.

Thut er Alles, was Sie will, ist gehorsam,
folgt auf den Wink, lebt unter dem Pantoffel
und stirbt unter dem Pantoffel, aber —

Suse.

Nun?

Harlekin.

Wie gesagt, nur unter der Bedingung, daß
Sie jetzt in Allem nachgibt. Ihr Glück steht in
Ihrer Hand!

Suse.

Ich will mein Möglichstes thun.

Harlekin.

Alle Ihre Nachbarinnen werden über Ihr
Glück vor Neid gelb werden.

Suse.

Das soll mir lieb seyn.

Harlekin.

Aber bedenke Sie wohl, wenn Sie jetzt Ih-
rem Mann nicht gärtlich in Allem nachgibt, so
wirken meine Pillen verkehrt, er wird Ihr Herr,
Ihr Tyrann.

Suse.

Et das wollt' ich sehen!

Harlekin.

Sie muß folgen und wird verspottet!

Suse.

Ah um Gottes Willen!

Peter.

(tritt herein und winkt.)

Harlekin.

Traut Sie sich Stärke genug zu?

Suse.

Herr Doktor — es ist ein saurer Apfel! aber eine Frau heißt in Alles und setzt ihren Willen durch.

Harlekin.

Wohlan, Ihr Glück beginnt, aber eine harte Prüfung geht vorher. Ihr Mann wird jetzt kommen. Er mag sagen, was er will, Sie muß still sitzen und darf kein Wort sprechen. Setze Sie sich auf diese Bank. (Sie setzt sich) Ich hänge dieses Tuch über Sie, wodurch Sie Ihrem Manne unsichtbar wird. (er bedeckt sie mit einem großen weißen Tuche.)

Euse.

Aber die Pfaffen?

Harlekin.

Er soll sie vor Ihren Augen verschlucken, und wenn ich das Tuch wegnehme, fliegt Sie in seine Arme, wie am Hochzeitstage.

Euse.

Nun der wird Augen machen!

Harlekin.

Ich höre ihn kommen. Was würde Sie zum Gelächter werden, wenn die Pfaffen verkehrt wirkten! Bedenke Sie wohl!

Achter Auftritt.

Die Vorigen. Peter führt den Meister Knaster herein, winkt ihm sich zu setzen, er macht viele Komplimente und setzt sich.)

Harlekin.

Wer ist der Patient? Was will Er von meiner Kunst?

Knaster.

Herr Doktor, ich bin ein Bürgermann und Schuhmachermeister hiesigen Ortes, Namens Knaster, lebe schlecht und recht und mache gute Arbeit, aber mit den Weibern habe ich mein Lebstage verfluchtes Malheur gehabt. Da habe ich nun von Ihrer Kunst gehört und wie Sie die schadhafte Ehen wieder ausbessern und zurechtsetzen, daß sie wieder wie neu werden, und komme nun her und präsentire mich zum Flicker, und möchte gern ein Medikamentchen haben, erträglich zu leben.

Harlekin.

Beschreibe Er mir seine Frau, aber sage

Er die Wahrheit, denn mir ist nichts ver-
borgn.

Knaster.

Du lieber Gott, was gibt es zu beschreiben!
Kennen Sie den Teufel, so kennen Sie auch
meinen Schatz. Sie lärmt, sie zankt, sie brummt,
sie schmolzt, sie schmeißt, sie beißt, in Summa
sie ist ein grundböses Ehestück!

Suse.

(Wenst sich heftig unter dem Dache.)

Harletkin.

Meister Knaster, rede er die Wahrheit!

Knaster.

Es ist gewißlich wahr, lieber Herr Doktor.
Mein bester Gefelle, ein leibhaftiger Better von
mir, ist noch gestern in die weite Welt gelaufen,
denn sie setzte ihren Kopf auf und wollte ihr
sein Mädchen nicht heirathen lassen, und mich
konnte der Schlag rühren vor Schreck, ein
durchtriebner Hederlicher Dausenichts erschien mir
mit meine fetze Frau und hat mich bis aufs
Blut gepeinigt.

Harlekin.

Lauter Verleumdung, seine Frau ist unschuldig, Er ist eigensinnig — mich betrügt man nicht. Er wollte nicht nachgeben — Laß Er mich an seinen Puls fühlen.

Knafter.

(reicht ihm die Hand) Mein, wäre es denn möglich?

Harlekin.

Ein verstocktes Geblüde, Stein im Herzen, Verstopfung in den Eingeweiden, Verkücherung im Gehirne.

Knafter.

Nicht möglich, werther Herr Doktor!

Harlekin.

Er gibt nicht nach — seine Tochter will heirathen.

Knafter.

Einen Galgenstrick!

Harlekin.

Er lügt, der Mensch ist scharmant, hat meine Tinktur gebraucht, ist voll Verstand.

Kna:

Knaster.

Ja, aber meine Guse will den armen Peter nicht heirathen lassen!

Harlettin.

Er lügt schon wieder, sie toll! Er ist ein gefährlicher Patient!

Knaster.

Nicht möglich, mein werthester Herr Doktor. Sie will nicht.

Harlettin.

Hier nehm Er die Pillen ein, sechs Stück.

Knaster.

Wovor denn?

Harlettin.

Stärken das Herz, geben seßlichen Muth, erfüllen die Wünsche, machen glückliche Ehen und kuriren die Narrheit!

Knaster.

Das gebe der liebe Gott! (verschwindet)

Harlettin.

Und seine Einwilligung gibt Er zur Hochzeit?

Krafter.

Ich bitte um ganzen Leib — Ich bin wie
neugeboren.

Suse. Du sehest wohl?

Köstliche Medicamente!

Krafter.

Wahrlich, was du toll ist, ist toll, das geht
über meinen Verstand!

Suse. Du bist wohl?

Was denn? Du ärgerst Dich doch nicht?

Krafter.

Ich bitte Dich um Gottes Willen, wie viel
hast Du denn verschlucken müssen?

Suse. Du sehest wohl?

Mich hat er durch Sympathie kurirt.

Krafter.

Das dachte ich wohl, es muß eine Extra-
Cur gewesen seyn!

Suse. Du sehest wohl?

Du bist doch frohlich mein liebster Mann?
Sichst Du keine Veränderung?

Krafter.

Zum Teufel, es ist ja wie am Hochzeitstage,

wie kannst Du denn noch fragen, ob ich eine Veränderung fühle?

Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Harlekin und Peter wieder in ihren ordentlichen Kleidern, Lieschen und Nöschen springen aus dem Kabinett herein.

Platzwechsel.

Ist es möglich? Ist es wahr? Sie geben Ihre Einwilligung, wir haben Verlobung?

Knafter.

Liebe Kinder, den Tag schreibt in den Kalender. Es gehn große Dinge in der Welt vor, Zeichen geschehen an Sonne, Mond und Sternen.

Sufe.

(fährt Peter und Lieschen zusammen) Heirathet Euch und macht meinem lieben Mann Freude!

Knafter.

(gibt Nöschen und Harlekin zusammen) Macht Hochzeit und versorgt Euch mit einer guten Portion Pillen!

Suse.

Wo ist denn der Doktor?

Harlekin.

Er wurde eilig zu einem Patienten geholt,
es hatte Gefahr!

Rnaster.

Der große Mann, ich kann ihn mit gutem
Gewissen dem geehrtesten Publikum empfehlen.

Alle zugleich.

Der Wunderdoktor, der Chefsticker, Er lebe
hoch! und abermals hoch!

(Der Vorhang fällt.)

Ende.

P

JAN 24 1936

